

Un cas de trilinguisme au Mali : songhay, bambara, français

Anne Modalsli Touré



Encadré par Ingse Skattum

Mémoire de master II
(60 points de crédit ECTS)

Programme d'études africaines et asiatiques
Option : l'Afrique francophone au sud du Sahara
Département des études classiques et romanes
Université d'Oslo

Automne 2010

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	2
REMERCIEMENTS.....	5
INTRODUCTION.....	6
1 CADRE THÉORIQUE.....	10
1.1 LA SOCIOLINGUISTIQUE	10
1.2 BILINGUISME, TRILINGUISME, PLURILINGUISME	11
1.3 LA DIGLOSSIE	12
1.4 LE CHOIX DES LANGUES	14
1.5 REPRÉSENTATIONS LINGUISTIQUES	17
2 LE MALI.....	19
2.1 APERÇU HISTORIQUE.....	19
2.1.1 <i>Les grands empires de l'Afrique de l'Ouest.....</i>	<i>19</i>
2.1.2 <i>De la colonisation à nos jours.....</i>	<i>21</i>
2.2 CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE ET SOCIOPOLITIQUE	21
2.2.1 <i>Profil géographique et administratif.....</i>	<i>21</i>
2.2.2 <i>Ethnicité et religion.....</i>	<i>23</i>
2.2.3 <i>Économie et relations internationales</i>	<i>23</i>
3 SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE	25
3.1 LA POLITIQUE LINGUISTIQUE AU MALI	25
3.2 LES LANGUES NATIONALES ET LE FRANÇAIS.....	26
3.2.1 <i>Les locuteurs : monolingues, bilingues, trilingues, plurilingues.....</i>	<i>26</i>
3.2.2 <i>Le songhay.....</i>	<i>27</i>
3.2.3 <i>Le bambara.....</i>	<i>28</i>
3.2.4 <i>Le français</i>	<i>28</i>
4 CADRE MÉTHODOLOGIQUE.....	30
4.1 MÉTHODES QUALITATIVES ET MÉTHODES QUANTITATIVES	30
4.2 LES OUTILS MÉTHODOLOGIQUES DE L'ÉTUDE.....	30
4.2.1 <i>L'entretien semi-directif.....</i>	<i>31</i>
4.2.2 <i>L'observation participante.....</i>	<i>31</i>
4.2.3 <i>Le questionnaire.....</i>	<i>33</i>
4.2.4 <i>L'assistant de recherche.....</i>	<i>34</i>
4.3 CONSTITUTION DE L'ÉCHANTILLON	34
4.3.1 <i>Temps et lieu de l'enquête</i>	<i>34</i>
4.3.2 <i>Les informateurs.....</i>	<i>35</i>
4.4 FIABILITÉ DES DONNÉES.....	36
4.4.1 <i>Réflexions critiques sur les informations obtenues.....</i>	<i>37</i>
4.4.2 <i>Réflexions culturelles.....</i>	<i>38</i>
5 CHOIX ET USAGE DES LANGUES.....	40
5.1 USAGE LINGUISTIQUE DE LA MÈRE ET DU PÈRE DE LA FAMILLE.....	41
5.2 USAGE LINGUISTIQUE DES ENFANTS DE LA FAMILLE, AYANT GRANDI À BAMAKO	44
5.3 USAGE LINGUISTIQUE DES COUSINS, AYANT GRANDI À TOMBOUCTOU	51
5.4 AMIS DE LA FAMILLE NON SCOLARISÉS, AYANT GRANDI À TOMBOUCTOU	60
5.5 REMARQUES CONCLUSIVES.....	62
6 REPRÉSENTATIONS LINGUISTIQUES.....	67
6.1 REPRÉSENTATIONS DU SONGHAY	68
6.1.1 <i>Représentations liées à l'histoire songhay.....</i>	<i>68</i>
6.1.2 <i>Représentations d'ordre religieux</i>	<i>70</i>
6.1.3 <i>Représentations liées à la transition d'une vie traditionnelle à la modernité</i>	<i>71</i>
6.1.4 <i>Insécurité linguistique et sociale.....</i>	<i>73</i>

6.1.5	<i>Remarques conclusives</i>	75
6.2	REPRÉSENTATIONS DU BAMBARA.....	76
6.2.1	<i>Le bambara, langue de la capitale</i>	77
6.2.2	<i>Le bambara, moyen d'intégration ou menace ?</i>	79
6.2.3	<i>Insécurité linguistique et sociale</i>	82
6.2.4	<i>Remarques conclusives</i>	83
6.3	REPRÉSENTATIONS DU FRANÇAIS.....	84
6.3.1	<i>Avantages de parler le français</i>	85
6.3.2	<i>Représentations du français « des Français »</i>	90
6.3.3	<i>Le français en tant que langue de communication interethnique</i>	92
6.3.4	<i>Langue neutre ou langue de l'ancien colonisateur ?</i>	94
6.3.5	<i>Le français en tant que langue officielle</i>	95
6.3.6	<i>Remarques conclusives</i>	104
CONCLUSION		106
BIBLIOGRAPHIE		110
ANNEXES 1-4		114
(1)	GUIDE D'ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF	114
(2)	QUESTIONNAIRE SOCIOLINGUISTIQUE.....	116
(3)	CARTE DU MALI	121
(4)	RESUMÉ EN NORVÉGIEN	122

REMERCIEMENTS

Les personnes qui ont contribué à la réalisation de ce travail sont nombreuses. Je voudrais tout d'abord exprimer ma grande reconnaissance envers Ingse Skattum, ma directrice pour ce mémoire, qui par sa passion pour le Mali et pour la sociolinguistique a été pour moi une immense source d'inspiration, et qui tout au long de ce travail m'a soutenu et encouragé, tant sur le plan personnel que scientifique.

Je remercie aussi monsieur Amidou Maïga et mademoiselle Guri Bordal dont les conseils et le contact m'ont été très précieux dans la réalisation de ce mémoire.

Je tiens à exprimer ma gratitude à ma chère camarade estudiantine Ingvild Kogstad Brodal pour sa grande générosité, sa présence à mes côtés et pour nos échanges vifs et fructueux. Un grand merci aussi à mes amis Nina Suizu Diallo et Gaspard Levasseur pour leurs bons conseils.

Ma plus profonde gratitude va à mon mari, Abba Touré, pour ses avis et son encouragement inconditionnel. Merci à mes deux petites filles, Maya Djeneba et Inga Salama, pour la chaleur qu'elles m'ont apporté.

Enfin, du fond du cœur, je tiens à remercier l'ensemble de mes informateurs pour leur chaleureux accueil, leur totale ouverture à moi et leur disponibilité pour la participation à mon projet, sans eux ce mémoire n'aurait pu voir le jour.

INTRODUCTION

Dans les pays anciennement colonisés – et notamment en Afrique -, la langue du colonisateur se superpose aux langues locales. Comme le continent africain est hautement plurilingue (environ 2000 langues), il s’y développe fréquemment une situation de *trilinguisme*, composée d’une langue locale vernaculaire, d’une langue régionale véhiculaire, et d’une langue d’origine européenne, fonctionnant comme langue officielle, langue d’enseignement et langue d’ouverture internationale.

Le Mali est un pays modérément plurilingue dans le contexte africain¹, avec « seulement » une vingtaine de langues endogènes (Calvet 1992 : 215, Canut et Dumestre 1993 : 220)². Ici, le trilinguisme est fréquent du fait qu’une de ces langues, le bambara, s’étend à tout le territoire³, fonctionnant comme langue véhiculaire. Cette langue, maîtrisée par environ 80% de la population (Chaudenson et Rakotomalala 2004 : 16), joue en effet un rôle intermédiaire entre le français et les autres langues du terroir :

[M]algré l’habitude séculaire tendant à considérer qu’il existe d’un côté le français et de l’autre les langues « nationales »⁴, l’observation de la réalité linguistique et socio-linguistique oblige à constater que le paysage n’est pas (n’est plus) composé de ce binôme, mais plutôt d’un trinôme français-bambara-langues nationales (Dumestre 2003 : 9).

Il nous a semblé intéressant de faire une étude de cas de ce type de trilinguisme, entre le français, le bambara et la langue nationale songhay, véhiculaire du nord Mali. Ayant vécu un certain temps dans un milieu songhay⁵, le choix de cette langue nationale s’est faite en fonction de notre expérience personnelle, mais aussi parce que le songhay est l’une des langues nationales les plus importantes en termes de nombre de locuteurs, de poids social et

¹ Le pays voisin, la Côte d’Ivoire, est ainsi, avec plus de 60 langues, considéré comme un cas « moyen » de plurilinguisme par R. Chaudenson (1989 : 109 cité in Skattum 2010 : 247).

² SIL (Summer Institute of Linguistics) compte 50 langues endogènes au Mali, différence liée à la manière de définir la frontière entre langue et dialecte (Skattum 2010 : 247).

³ Seuls 6 parmi les 17 pays subsahariens ayant le français comme langue officielle (seule ou avec une ou plusieurs autres langues) se trouvent dans ce cas : le Burundi (kirundi), la Centrafrique (sango), le Mali (bambara), le Rwanda (kinyarwanda), la Niger (Haoussa) et le Sénégal (wolof).

⁴ Le statut de « langue nationale » implique, au Mali, sa codification (alphabet et orthographe officiels) et un certain rôle dans l’enseignement et les médias. Treize langues ont obtenu ce statut (voir Skattum 2008 pour plus de détails).

⁵ Nous suivons la tradition française qui veut que les termes ethniques africains soient invariables.

de véhicularité, tout en étant « sans conteste le bastion de résistance le plus fort à la vague de bambarisation [la diffusion de la langue et de la culture bambara] » (*op. cit.* : 8). Mentionnons d'ailleurs qu'à notre connaissance, les études sociolinguistiques réalisées sur les Songhay, un groupe ethnique qui est connu pour la conservation de sa culture et de sa langue, sont peu nombreuses (Canut 1992, 1996, Maïga 2000a, b).

Au cours des trente dernières années, le Mali a, comme la plupart des pays africains, connu un fort exode rural à cause de la détérioration des conditions économiques et climatiques : 31,2% de la population est aujourd'hui urbaine (*L'état de l'Afrique 2010* : 114). La population de la capitale Bamako est, en particulier, en continuelle augmentation et déjà en 2003, un Malien sur dix habitait dans la capitale (Dumestre 2003 : 8). Les populations du nord, principalement les Songhay et les Touareg, y sont très présentes, étant parmi les plus touchées par les difficultés auxquelles le pays fait face. Un déplacement de populations vers les centres urbains comme celui que l'on voit au Mali implique la rencontre de différentes cultures et langues et « un brassage linguistique accéléré », suivi d'une certaine uniformisation (Canut 1996 : 70-71). Cette uniformisation linguistique œuvre surtout en faveur du bambara, langue du sud qui progresse sur toute l'étendue du territoire (*cf.* la bambarisation). Dans la capitale, située dans la zone bambarophone, la maîtrise du bambara est indispensable pour qui veut s'intégrer. Si les différents peuples y cohabitent « harmonieusement » (*op.cit.* : 71), la dominance du bambara est vue de manière négative par certains groupes ethniques, notamment les Songhay, connus pour leur attachement ethnique, et dont les origines géographiques et culturelles sont éloignées de celles des Bambara.

Dans cette étude, nous nous proposons de décrire et analyser la situation sociolinguistique d'une famille songhay installée à Bamako. L'un des avantages de prendre comme point de départ une famille est que les membres de la famille représentent différents parcours individuels et différents points de vue, conditionnant leur adaptation à la vie dans la capitale. Cette diversité nous donne la possibilité de voir la situation trilingue sous plusieurs angles. L'étude prendra ainsi en compte aussi bien les usages linguistiques des différents informateurs (quelle langue parlent-ils, quand, et avec qui ?) que leurs représentations linguistiques.

La mère et le père de la famille⁶ étudiée ont quitté Tombouctou dans les années soixante-dix pour s'installer à Bamako, à la recherche de travail. Arrivés à la capitale à l'âge adulte, ils ont dû s'adapter à une culture très différente de la leur, dominée par la culture et la

⁶ Désormais appelés aussi « les parents ».

langue bambara. Leurs huit enfants, nés et ayant grandi à Bamako, vivent tous dans la concession. Tous font (ou ont fait) des études supérieures. Quatre cousins/neveux⁷ de la famille sont venus de Tombouctou pour étudier et habitent dans la même famille. Ils se trouvent, comme les parents il y a trente ans, à l'âge adulte dans l'obligation de s'adapter à une nouvelle culture et à une nouvelle langue. Quatre amis de la famille, nés et ayant grandi à Tombouctou, font également partie de notre groupe principal d'informateurs. Comme les parents et les cousins, ils se sont installés à Bamako à l'âge adulte pour profiter des opportunités de carrière. Ces informateurs se distinguent des membres de la famille par le fait qu'ils sont illettrés. Deux d'entre eux sont bi- et non trilingues, ne parlant pas français, mais songhay et bambara.

L'étude de ces quatre groupes d'informateurs nous permet donc de cerner les tendances en vigueur au sein du groupe ethnique minoritaire songhay dans la capitale. Comment s'adaptent-ils à la culture bamakoise et à la langue bambara ? Y a-t-il des différences entre les informateurs ayant grandi à Bamako et à Tombouctou ? Et, y a-t-il des différences entre ceux qui parlent le français et ceux qui ne le parlent pas ? À quel point est-il important ou souhaitable pour nos informateurs de s'approprier le bambara ? Quelles sont les tendances dans le maintien de la langue d'origine, le songhay, chez les différents informateurs ?

Une étude micro-linguistique comme la nôtre requiert une approche qualitative et nous nous sommes, par conséquent, servi comme outils méthodologiques de l'entretien semi-directif et de l'observation participante. Un questionnaire a cependant été utilisé pour avoir une base de comparaison qui permette d'insérer nos résultats dans un contexte plus large.

*

Ce mémoire se divise en deux parties : la première, composée de quatre chapitres, constitue les prolégomènes à l'étude, et la deuxième, subdivisée en deux chapitres, comprend la présentation et l'analyse des données.

Dans le **premier chapitre**, nous établirons le cadre théorique de l'étude, introduit par une brève présentation de notre discipline, *la sociolinguistique*. Nous traiterons par la suite les concepts de *bi-*, *tri-* et *plurilinguisme*, avant d'aborder un autre concept clé en sociolinguistique, *la diglossie*, constituant la base de l'étude des relations de bi-, tri- ou

⁷ Désormais appelés les « cousins ».

plurilinguisme au niveau social. Puis seront présentées et discutées des théories sur *le choix de langues*, appropriées à l'étude du bi-, tri- ou plurilinguisme au niveau personnel. Dernièrement dans ce chapitre seront présentées des théories concernant les *représentations linguistiques*. Dans le **deuxième chapitre**, nous situerons notre terrain d'étude dans son contexte historique, géographique, démographique, économique et religieux. La situation sociolinguistique du pays sera traitée dans le **troisième chapitre**, où nous donnerons une brève présentation de la politique linguistique malienne avant d'introduire les langues nationales et leurs locuteurs. Les trois langues au centre de l'intérêt de notre étude, le songhay, le bambara et le français, seront ensuite plus amplement présentées. Le **quatrième chapitre** sera consacré à une présentation de la méthodologie de l'enquête, y compris la constitution de l'échantillon.

La deuxième partie, constituée des deux derniers chapitres, portera sur la présentation et l'analyse des données. Dans le **cinquième chapitre** seront présentés de façon descriptive les usages linguistiques, en songhay, en bambara et en français, des membres et amis de la famille étudiée. Leurs usages et leurs choix de langues seront présentés en fonction des domaines informels (dans la concession, dans le quartier, au marché et « avec un inconnu ») et formels (à l'université). Nous chercherons également à déterminer les facteurs sous-jacents aux choix de langues. C'est dans le **sixième et dernier chapitre** que seront présentées et analysées les représentations linguistiques qu'ont nos informateurs des trois langues, toutes continuellement présentes dans leur quotidien : le songhay, langue des traditions, le bambara, langue dominante à Bamako, et le français, langue officielle de leur pays.

1 CADRE THÉORIQUE

Le premier chapitre de ce mémoire sera consacré à une présentation des théories pertinentes pour l'étude. D'abord, nous donnerons une approche à la discipline au sein de laquelle nous plaçons notre travail, la sociolinguistique (1.1). Ensuite seront traités les concepts de bi- et plurilinguisme (1.2) et de diglossie (1.3). Des théories liées aux choix de langue seront ensuite abordées (1.4) et enfin seront présentées des théories relatives aux représentations linguistiques (1.5).

1.1 La sociolinguistique

Dans la linguistique moderne, établie par le linguiste suisse Ferdinand de Saussure au début du XX^e siècle, les facteurs sociaux ne sont guère pris en considération. Selon cette tradition, l'étude de la langue se concentre sur sa structure interne : « la langue est un système qui ne connaît que son ordre propre » (Saussure 1916, *Cours de linguistique générale* : 314 cité in Calvet 1994 : 3). Dans les années 1960, les études s'intéressant aux rapports entre la langue et la société augmentèrent en nombre, et les plus importantes parmi celles-ci furent celles de l'Américain W. Labov : la sociolinguistique a ainsi été établie.

Aujourd'hui la sociolinguistique comprend de nombreuses branches, considérant les facteurs externes (usages, représentations, politiques linguistiques) aussi bien que ceux internes à la langue (grammaire, phonologie) : la « sociolinguistique a pour objet de décrire et d'expliquer les rapports existant entre, d'une part, la société et, d'autre part, la structure, la fonction et l'évolution de la langue » (Ahmed Boukous cité in Calvet et Dumont 1999 : 15). Notre enquête se concentre uniquement sur les facteurs externes à la langue, se penchant ainsi plutôt sur la partie sociologique de la discipline : quelle langue est utilisée quand, par qui, avec qui et pourquoi ?

1.2 Bilinguisme, trilinguisme, plurilinguisme

Bilinguisme et *plurilinguisme* sont des concepts qui désignent la coexistence de deux ou plusieurs langues. Le terme bilinguisme s'emploie souvent dans les deux sens, mais dans ce mémoire nous l'emploierons dans son sens propre. Le terme *trilinguisme*, formé par analogie avec celui de bilinguisme, sera utilisé quand trois langues sont concernées, et celui de plurilinguisme est utilisé comme un terme générique quand il s'agit de trois ou plusieurs langues.

Le bi-, tri- ou plurilinguisme se produit au niveau individuel aussi bien que social (Mackey 1996 : 61). Une société bi-, tri- ou plurilingue n'est pas « une collection d'individus bilingues [ou tri- ou plurilingues] » (*ibid.*) ; il s'agit d'une situation où plusieurs langues coexistent à un niveau plus global. Cela ne veut pas dire que chaque individu maîtrise toutes les langues du territoire. Nous reviendrons sur ce phénomène ci-dessous (1.3).

Le bi-, tri- ou plurilinguisme individuel est marqué par des variations fortes en compétence et en usage. Les locuteurs bi-, tri- ou plurilingues utilisent plusieurs langues fréquemment ou occasionnellement, selon les exigences de leur environnement. La maîtrise des différentes langues varie beaucoup, à l'écrit aussi bien qu'à l'oral ; certains pratiquent activement les différentes langues (ils écrivent, ils parlent), et d'autres sont plus passifs (ils comprennent) (Baker 1996). Dans le cas du Mali, comme en Afrique de manière générale, une grande partie des locuteurs maîtrisent, en plus de leur L1, une langue véhiculaire, et leur pratique de ces langues est à considérer comme active. Quant au français, beaucoup de Maliens le comprennent sans pourtant savoir l'utiliser (Maïga 2000b).

Certains locuteurs sont bi-, tri- ou plurilingues depuis leur bas âge (bilinguisme⁸ simultané, selon la terminologie de Baker, 1996 : 98) et d'autres apprennent la/les nouvelle(s) langue(s) plus tard (bilinguisme successif, *ibid.*), par exemple dans des cas de migration. Il est également possible que la maîtrise d'une langue diminue au cours du temps. Une situation de bi-, tri- ou plurilinguisme individuel peut donc être permanent ou provisoire (*op.cit.*). Les différentes langues parlées par un individu ont souvent des domaines d'emplois différents ; la langue est apprise et pratiquée dans des domaines particuliers, par exemple dans la famille, au marché ou à l'école (Fishman [1965] 2001a).

⁸ Dans le sens large du terme.

1.3 La diglossie

Quand il s'agit de décrire les relations entre différentes langues au niveau social, l'on se sert souvent du concept de diglossie (du grec : 'bilinguisme').

Ce concept fut introduit par Charles Ferguson en 1959, dans son article « Diglossia ». Il désigne par ce terme une relation hiérarchique entre deux variétés d'une même langue, les deux existant sur le même territoire, et cette hiérarchie est définie en fonction du statut des différentes variétés. Le statut est lié au prestige des usages : la variété ayant le statut le plus élevé, la variété haute (H), est généralement utilisée dans des contextes formels : l'administration publique, les médias, l'enseignement et à l'écrit. Les usages de la variété basse (B) sont plutôt liés à l'informel et à l'oral : la communication familiale et amicale.

Le sociolinguiste Joshua Fishman fut le premier à prendre en compte, au sein de la théorie de la diglossie, la relation entre différentes langues existant sur un même territoire (et non seulement les variétés d'une langue). Dans son article « Bilingualism With and Without Diglossia ; Diglossia With and Without Bilingualism » (1967) il étudie les relations entre diglossie et bilinguisme, définissant le bilinguisme comme un phénomène individuel et la diglossie comme un phénomène social. Il les systématise ainsi :

		Diglossie	
		+	–
Bilinguisme	+	1. Bilinguisme et diglossie	2. Bilinguisme sans diglossie
	–	3. Diglossie sans bilinguisme	4. Ni diglossie ni bilinguisme

Figure 1 : Les relations entre diglossie et bilinguisme (cité dans Calvet 1993 : 37).

S'il y a bilinguisme et diglossie (1), les locuteurs connaissent les deux langues (H et B). Dans les cas de bilinguisme sans diglossie (2), une grande partie des locuteurs maîtrisent les deux langues, mais il n'y a pas de relation hiérarchique entre celles-ci. Si, dans un groupe de locuteurs, une partie ne maîtrise que la langue basse (B) et l'autre ne maîtrise que la langue haute (H), il y a, selon Fishman, diglossie sans bilinguisme (3). Dans les cas où il n'y a qu'une langue, il ne peut y avoir ni diglossie, ni bilinguisme (4).

Au Mali, la relation entre le français et les langues autochtones est sans doute diglossique (voir chapitre 3) ; le français (H) est langue officielle (langue d'administration, de l'enseignement, des médias, etc.), alors que les langues autochtones (B) sont très peu présentes

dans la vie publique (elles ne sont guère utilisées à l'écrit) (Skattum 2006 : 208)⁹. Pour une petite minorité, pouvant être considérée comme bilingue français/langue autochtone, la situation correspond au cas (1) ci-dessus. Plus globalement, la situation sociolinguistique malienne s'approche du cas (3) (diglossie sans bilinguisme), car la plus grande partie de la population ne maîtrise pas la langue française (*op.cit* : 214).

Un grand nombre de situations diglossiques peuvent s'expliquer en considérant l'histoire des langues et des peuples. Louis-Jean Calvet (1987) estime que la « référence au pouvoir » des langues, dans le passé et de nos jours, joue un rôle important pour la situation sociolinguistique actuelle : « Si le français [langue H] a ce prestige et ces fonctions, c'est pour des raisons historiques et sociologiques qui tiennent à la forme du pouvoir, à l'organisation de la société » (*op.cit.* : 46). Quand il y a coexistence de plusieurs communautés linguistiques ayant des rôles sociopolitiques différents, il se développe naturellement des rapports de force aussi entre les langues. Ceci est très net quant à la situation dont bénéficie le français dans la société malienne : cette langue est, depuis l'arrivée des Français au pays au XIX^e siècle, associée au pouvoir des colons et de l'Occident. Une telle situation se retrouve dans la plupart des pays africains, où il y a diglossie entre la langue de l'ancien colonisateur et une ou plusieurs des langues autochtones.

Dans les sociétés plurilingues, la hiérarchie diglossique des langues concerne souvent plus de deux langues. Dans de nombreux pays d'Afrique, l'on trouve des relations de force non seulement entre la langue de l'ancien colonisateur et les langues autochtones, mais aussi entre les langues véhiculaires nationales ou régionales et les langues locales. Pour désigner ces « diglossies imbriquées les unes dans les autres », Calvet introduit le terme *diglossie enchâssée* (Calvet 1987 : 47). Pour comprendre la situation sociolinguistique dans des sociétés plurilingues, il ne suffit pas d'étudier les liens entre une langue dominante et une langue dominée ; il faut prendre en considération toutes les langues présentes. Comme le constate Michel Beniamino (1997 : 129) :

La multiplication des analyses de terrain se fondant sur l'emploi du concept de diglossie a conduit à remarquer que dans de nombreuses situations, plus de deux langues se trouvaient en situation de contact. D'où la proposition d'analyser ces situations comme des situations de *triglossie*, de *tétraglossie*, de *polyglossie*, etc. En fait, ces situations sont le plus souvent ramenées à des situations de diglossie enchâssée ou diglossie juxtaposée.

⁹ Dans Skattum (2008: 107), l'on voit cependant que le bambara, langue véhiculaire dominante malienne, gagne du terrain, aussi dans le domaine de l'écrit.

Par exemple, dans beaucoup de situations africaines, la diglossie est dite enchâssée quand la situation linguistique est caractérisée par un « emboîtement » de deux diglossies : français / véhiculaire(s) africain(s) (wolof, swahili, p. ex.) d'une part, véhiculaire(s) / vernaculaire(s) africain(s) d'autre part.

Au Mali, le bambara a, en tant que première langue véhiculaire, une position privilégiée au niveau national, et entre, comme langue H, dans une relation diglossique avec les autres langues autochtones B. C'est pourquoi le linguiste français, Gérard Dumestre (1994b) parle du « trinôme langues régionales – bambara – français ». Ce type de trilinguisme est caractéristique d'une poignée de pays africains francophones seulement, à savoir ceux qui possèdent une langue véhiculaire au niveau national.

1.4 Le choix des langues

Nous avons vu que les langues jouent dans les sociétés plurilingues des rôles distincts et que les champs d'usage de ces langues sont teintés de diglossie par ce que la langue H est favorisée dans les domaines formels et la où la/les langue(s) B dans l'informel. Ainsi, les choix individuels de langue tendent à correspondre aux conditions diglossiques dans la société, mais la diglossie est loin d'être la seule condition déterminante. Pour comprendre pourquoi un locuteur choisit de parler une langue au lieu d'une autre dans une situation donnée, d'autres facteurs doivent être pris en considération. Dans cette section, traitant des choix de langue individuels dans une société bi- ou plurilingue, nous nous basons sur les théories du sociolinguiste américain François Grosjean (1982, 2010).

Premièrement, Grosjean (2010) souligne que le choix de langue est un sujet très complexe. L'alternance des langues chez une personne bi- ou plurilingue se passe de façon spontanée et naturelle ; le plus souvent le locuteur n'est pas conscient des facteurs psychologiques et sociolinguistiques qui sont à la base de ses propres pratiques. Comme le remarque l'un de nos informateurs : « Si je change entre français et songhay, je le fais inconsciemment. Ce sont des raisons qu'on ne peut pas systématiser, c'est subjectif. Si on ne me le rappelle pas, je ne saurais jamais que je l'ai fait » (Moustaphe). Définir les facteurs sous-jacents aux choix de langue est une tâche difficile aussi pour le chercheur : « les usages sont si complexes qu'il est difficile de déterminer au premier abord comment les bilingues

choisissent la langue appropriée avec une personne particulière dans une situation spécifique »¹⁰ (Grosjean 1982 : 135, c'est nous qui traduisons).

Pour parvenir à identifier les facteurs influençant le choix de langue, Grosjean (1982 : 132), se basant sur plusieurs études, les classifie en quatre catégories principales : interlocuteurs, situation, contenu du discours et fonction de l'interaction.

L'influence des *interlocuteurs* sur les choix de langue englobe entre autres leur compétence linguistique et leur préférence de langue. L'on choisit, selon Grosjean (1982, 2010), la langue qui fonctionne le mieux pour obtenir une bonne communication. Cela est lié à l'histoire linguistique commune des locuteurs : « l'on développe une langue 'd'accord' avec certains individus, même si l'on ne l'en a jamais discuté, et celle-ci devient dès lors la langue de communication »¹¹ (Grosjean 1982 : 136, c'est nous qui traduisons). Il se développe chez les interlocuteurs une compétence permettant de savoir quelle langue utiliser dans quelle situation. Ce mécanisme est profondément établi et ce serait choquant si l'un des interlocuteurs parlait une autre langue que celle attendue. L'influence des attitudes et représentations linguistiques des interlocuteurs sur leur choix de langue entre également dans la première catégorie de Grosjean. Ainsi, les groupes minoritaires peuvent préférer parler une langue autre que celle qui les domine, préférence qui peut être vue en corrélation avec l'appartenance ethnique et sociale des locuteurs et avec leur statut socio-économique. Grosjean mentionne aussi comme facteurs dans cette catégorie les relations de pouvoir des interlocuteurs et, inversement, le degré d'intimité entre eux, puis leurs occupation, éducation, âge et sexe, ainsi que la pression extérieure qu'ils subissent. La plupart de ces facteurs sont mentionnés aussi par Baker (1996).

La deuxième catégorie de facteurs influençant les choix de langue selon la classification de Grosjean est *la situation de l'interaction*. Premièrement, Grosjean note que *le lieu* de l'interaction influence la situation linguistique (Grosjean 1982 : 122). L'on distingue souvent entre « chez soi » (domaine interne) et ailleurs (domaines externes) : dans une situation de bi- ou plurilinguisme, la langue minoritaire est souvent utilisée à la maison et la langue majoritaire dans la sphère publique. Grosjean (*op.cit.* : 129) souligne ensuite que les situations linguistiques qui se produisent entre bilingues diffèrent de celles où l'un ou plusieurs des participants sont monolingues. Dans un groupe, la présence d'une seule personne monolingue suffit pour que les autres se sentent obligés de parler dans la langue maîtrisée par

¹⁰ *Usages are so complex that it is difficult to determine at first how bilinguals choose the appropriate language with a particular person in a specific situation.*

¹¹ *One develops an "agreed upon" language with certain individuals, even if it has never been discussed, and this becomes the language of communication from then on.*

celui-ci, en vue d'obtenir une communication efficace pour l'ensemble. La présence de monolingues influence ainsi nécessairement le choix de langue. Enfin, le degré de formalité et d'intimité d'une situation de communication tend à influencer le choix de langue. Dans une situation diglossique, il est naturel que la langue H soit utilisée dans des cas formels, tandis que la langue B est utilisée si la situation est informelle.

La troisième catégorie de facteurs influençant les choix de langue que mentionne Grosjean est le *contenu du discours*. Certains sujets semblent, selon Grosjean, plus faciles à discuter dans une langue que dans une autre, fait qu'il lie au vocabulaire propre aux langues en question (2010 : 46). La corrélation entre choix de langue et contenu de discours est aussi traitée par Fishman ([1965] 2001a), qui l'explique par le manque de termes pour exprimer certaines choses dans certaines langues, ainsi que par les représentations linguistiques et l'habitude des interlocuteurs.

La fonction de l'interaction est, dans la classification de Grosjean, la dernière catégorie de facteurs pouvant influencer les choix de langue. Grosjean affirme qu'une conversation peut avoir plusieurs fonctions : « il ne faut pas oublier que les gens communiquent souvent pour obtenir quelque chose et non seulement pour faire passer des informations à une autre personne »¹² (1982 : 141, c'est nous qui traduisons). Il illustre ce propos par de nombreux exemples : l'on choisit une langue plutôt qu'une autre pour attribuer un statut social à quelqu'un, pour créer de la distance sociale, pour exclure quelqu'un, pour demander quelque chose ou pour commander (1982, 2010).

Les facteurs influençant les choix de langue sont ci-dessus schématisés et décrits un par un, mais c'est seulement en les considérant tous à la fois que l'on peut obtenir une bonne compréhension de ce phénomène. Selon Grosjean (2010), « normalement, plusieurs facteurs pris ensemble expliquent le choix de langue d'un bilingue, et certains facteurs ont plus de poids que d'autres »¹³ (*op.cit* : 47, c'est nous qui traduisons). L'importance de chacun de ces facteurs varie d'une communauté linguistique à une autre.

Au Mali, la diglossie peut être considérée comme l'un des facteurs les plus importants quand il s'agit du choix de langue dans des situations formelles où le français est la langue dominante. Quant aux situations linguistiques non formelles, la diglossie enchâssée entre bambara et les langues locales et/ou régionales entre en jeu. Dans ces situations, le lieu où s'effectue l'interaction joue un rôle important (*cf.* Calvet 1987 : 122). Remarquons enfin que

¹² *We should keep in mind that people often communicate to achieve something and not just to pass information along to someone else.*

¹³ *Usually several factors taken together explain a bilingual's language choice, and some factors have more weight than others.*

même si les facteurs déterminants pour les choix de langue se produisent systématiquement jusqu'à un certain point, les exceptions à la règle seront nombreuses.

1.5 Représentations linguistiques

Pour comprendre la situation sociolinguistique d'une personne, il est judicieux de prendre en compte ses pensées et ses sentiments. Nous employons ici le terme de *représentations linguistiques* pour désigner l'image subjective qu'à la personne de sa situation sociolinguistique et des langues qui l'entourent¹⁴.

La notion de représentation telle qu'elle est utilisée en sociolinguistique, est empruntée aux sciences sociales, dont la psychologie sociale. L'idée principale est la suivante :

Une manière d'interpréter et de penser notre réalité quotidienne, une forme de *connaissance sociale*. Et corrélativement, l'activité déployée par les individus et le groupe pour fixer leur position par rapport à des situations, événements, objets et communications qui les concernent (Jodelet 1984 : 360).

Quand il s'agit des représentations linguistiques, c'est la relation entre l'individu ou le groupe et la situation *sociolinguistique* qui est au centre de l'intérêt ; les représentations linguistiques sont à la base des interprétations qu'ont les locuteurs de leur réalité sociolinguistique (Gueunier 2003).

Les représentations linguistiques sont liées aux idéologies, sentiments, croyances et préjugés et constituent ainsi une connaissance qui ne se réfère pas à une science exacte. Elles peuvent cependant aussi correspondre à la réalité (*op.cit.*). Si, par exemple, il est montré à travers une représentation du français en Afrique chez un informateur que l'avantage le plus important de la maîtrise de cette langue est sa capacité internationale, ceci est clairement lié aux sentiments, mais cette représentation pointe aussi un fait réel.

Dans l'analyse des représentations linguistiques, le discours métalinguistique doit, selon Gueunier, être pris en compte : « une représentation n'est accessible qu'à travers le discours qui la formule »¹⁵ (*op.cit.* : 42, c'est nous qui traduisons). Les comportements peuvent être appréhendés par l'observation et ensuite liés à des attitudes. Pour comprendre les mécanismes sous-jacents à ces comportements, il est cependant, selon Gueunier, nécessaire

¹⁴ D'autres termes utilisés sont *imaginaires linguistiques*, qui se rapproche de celui de *représentations linguistiques* (Canut 1997 : 13), et *attitudes linguistiques* (Baker 1996).

¹⁵ *Representation is only accessible through the discourse that formulates it.*

d'accéder aux réflexions des locuteurs sur leur propre parler et sur la situation sociolinguistique dans laquelle ils se trouvent. L'étude des représentations demande donc une analyse qualitative des données, et l'entretien est l'outil méthodologique le plus pertinent (Gueunier 2003) (pour la méthodologie de cette étude, voir le chapitre 4).

Gueunier constate que l'étude des représentations s'enrichit par la mise en relief de la signification symbolique des énoncés. Si un informateur malien met en valeur le songhay parlé par les vieux à Tombouctou, caractérisé comme « pur », les connotations de ce mot (original, propre, de qualité, etc.) peuvent compléter notre compréhension de ses représentations de cette variété de la langue.

Les représentations linguistiques doivent également être étudiées à la lumière des rôles qu'ont les différentes langues dans la société en question. Ici, les facteurs comme l'histoire, l'économie, la politique et l'identité ethnique sont pertinents, aussi bien que les relations diglossiques entre les langues.

2 LE MALI

Dans ce chapitre, nous donnerons à notre étude un contexte. Nous commencerons par aborder brièvement l'histoire malienne précoloniale, nécessaire pour comprendre les origines des peuples songhay et bambara et les différences entre eux, et celle des époques coloniale et postcoloniale (2.1). Ensuite, nous donnerons une introduction à la société malienne actuelle dans laquelle vivent nos informateurs : géographique, sociopolitique, ethnicité et religion et, en fin, économie et relations internationales (2.2).

2.1 Aperçu historique

2.1.1 *Les grands empires de l'Afrique de l'Ouest*

Le Mali occupe une place de choix dans l'histoire des grands empires de l'Afrique de l'Ouest. Les héritages des empires du Ghana, du Mali et de Gao constituent un fond culturel et une référence historique très importants pour beaucoup de groupes ethniques maliens¹⁶. Les Soninké (Ghana), les Malinké (Mali) et les Songhay (Gao) en étaient les fondateurs, et ces trois anciens peuples, dont les descendants constituent la population cœur du Mali actuel, cohabitent aujourd'hui de façon harmonieuse (Diakité 1989 cité in Skattum 2008 : 100).

À une époque où les voies maritimes le long de la côte de l'Afrique de l'Ouest n'étaient pas encore développées, tout commerce entre l'Afrique noire de l'Ouest et l'Afrique arabe du Nord passait à travers le Sahara. Ce placement stratégique par rapport au commerce transsaharien fut fondamental pour l'émergence des anciens empires. Le premier d'entre eux, celui du Ghana (VIII^e au XI^e siècle), était situé à la frontière du désert et du Sahel et devint très riche particulièrement grâce à l'échange d'or, de sel et d'esclaves. Avec l'échange commercial suivait aussi un échange d'idées religieuses, notamment de l'islam, introduit en Afrique de l'Ouest par les négociants arabes au début du XI^e siècle, et rapidement accepté par des empereurs soninké du Ghana, originellement animistes (Ki-Zerbo 1978 : 106-112).

L'Empire du Ghana fut renversé par des musulmans berbères, les Almoravides, au XI^e siècle. Le deuxième grand empire dans l'Afrique de l'Ouest fut l'Empire du Mali qui monta

¹⁶ Remarquons que les zones géographiques où vivent des groupes ethniques ne sont pas forcément correspondantes aux territoires nationaux. Les groupes ici dénommés « maliens » peuvent ainsi être présents dans d'autres pays.

en puissance suite à la fameuse bataille à Kirina en 1235, où le futur roi manding¹⁷ Soundjata Keïta battit le roi des Sosso (autre groupe ethnique). L'épopée héroïque de l'empereur Soundjata a été racontée par les griots à travers les siècles, et le « lion du Manding » est devenu un véritable symbole national pour le Mali. Soundjata a établi une organisation sociale dont on retrouve les traces dans la société malienne d'aujourd'hui. Il a défini les droits et devoirs des différents groupes ethniques aussi bien que le rôle des différents clans dans la société (Skattum 2008 : 100).

Le plus légendaire des empereurs manding après le fondateur est Mansa Moussa, venu au pouvoir en 1312. À ce moment, le vaste empire du Mali s'étendait de l'Océan Atlantique à la boucle du fleuve Niger, et de la forêt équatoriale au Sahara.

L'empire du Mali était le premier grand royaume musulman au Soudan (dont le territoire du Mali actuel), et son influence culturelle, linguistique et religieuse en Afrique de l'Ouest était considérable. Tombouctou devint sous cet empire un centre religieux important, dont un monument important était la grande mosquée de la ville, Djingereyber, construite en 1328 et inspirée par la culture arabe avec laquelle fut établi un contact important au cours du pèlerinage à La Mecque de Mansa Moussa en 1324.

Au début du XV^e siècle, des discordes internes par rapport à la succession affaiblissent l'autorité politique de l'Empire du Mali. Pendant ce temps, le royaume des Songhay ayant comme capitale Gao, était en train de se développer. Le fondateur et le plus grand héros de ce qui devint l'*Empire* de Gao (ou l'Empire songhay), Sonni Ali Ber, arriva au pouvoir en 1464 environ. Il élargit rapidement son royaume en prenant le contrôle des villes essentielles de commerce et d'érudition comme Tombouctou et Djenné. Son successeur était le général musulman dévot Askia Mohamed, et sous son règne, religion et savoir occupèrent une place importante. À cette période dans l'histoire africaine, l'Université de Sankoré à Tombouctou était la capitale éducative du Soudan français et Gao était la plus grande ville de l'Afrique de l'Ouest (Ki-Zerbo 1978 : 129-151).

Bien administré et hautement organisé, l'Empire de Gao est devenu le plus grand et le plus riche du Soudan. Les richesses de l'empire étaient cependant convoitées par ses rivaux, parmi eux le puissant et ambitieux sultan du Maroc, El Mansûr, qui envoya son armée à travers le Sahara pour prendre le contrôle du commerce d'or en Afrique de l'Ouest. L'invasion marocaine en 1591 (la bataille de Tondibi) marque la fin de l'époque des grands empires (*op.cit* : 197-201). Une longue période d'anarchie et de guerres internes s'ensuivit. Beaucoup

¹⁷ Le terme ethnique *manding* s'écrit souvent *mandingue* en français.

de petits royaumes, souvent fondés sur l'origine ethnique, sont apparus, parmi lesquelles le royaume Bambara de Ségou et le royaume Peul du Macina.

2.1.2 De la colonisation à nos jours

Avant la fin du XIX^e siècle, la plus grande partie du Sahel, dont le Mali, appelée le Soudan français était sous le contrôle des troupes coloniales. La loi, l'administration, le système scolaire aussi bien que la langue des colonisateurs furent imposés. Malgré les influences françaises, le Mali resta attaché à ses propres traditions et à ses langues.

Bamako, situé sur le fleuve Niger au sud du pays, devint la capitale du pays en 1900 et, en 1947, les frontières actuelles du Soudan français furent fixées. En 1960, après presque 80 ans de colonisation, le pays fut proclamé une république indépendante, prenant le nom de l'ancien empire (Ki-Zerbo 1978 : 515-516). Après l'indépendance, le Mali a connu trois républiques. La première fut menée par le socialiste nationaliste Mobido Kéita. En 1968, le futur général Moussa Traoré prit le pouvoir suite à un coup d'État militaire. Le Mali fit une transition vers la démocratie et le multipartisme en 1991 (La Révolution de mars) lorsque le général Traoré fut renversé par le colonel Amadou Toumani Touré, qui dirigea le pays en tant que leader du Comité de Transition pour le Salut du Peuple (CTSP) jusqu'aux élections présidentielles de 1992.

Alpha Oumar Konaré devint le premier président démocratiquement élu du Mali. En juin 2002, Amadou Toumani Touré, respecté et plébiscité par le peuple pour ses actions en 1991, fut élu président de la République. ATT, comme on l'appelle, fut réélu en avril 2007 pour un nouveau mandat de cinq ans, et demeure à ce jour le chef de l'État malien. Depuis 1992, le Mali est reconnu pour sa bonne gouvernance, et il est devenu l'une des vitrines de la démocratie en Afrique au sud du Sahara (Roaldseth 2010).

2.2 Contexte géographique et sociopolitique

2.2.1 Profil géographique et administratif

Située au cœur de l'Afrique de l'Ouest, la République du Mali est un pays continental, sans accès à la mer, limitrophe de sept autres États : le Sénégal et la Maurétanie à l'ouest, l'Algérie au nord, le Niger à l'est et le Burkina Faso, la Côte d'Ivoire et la Guinée au sud. Le Mali a

une superficie de 1,24 million km² et est l'un des pays les plus vastes d'Afrique (CIA, The World Factbook).

L'on distingue trois zones climatiques latitudinales au Mali. Presque la moitié du pays, la partie nord, est couverte par le Sahara méridional. Progressivement vers le sud, la bande sahélienne, zone semi-aride, principalement couverte par la steppe et la savane, s'annonce. Le paysage à l'ouest du pays est caractérisé par les pâturages et les savanes subtropicaux se transformant graduellement en forêt vers le sud. La pluviométrie au Mali est faible et instable, le pays luttant constamment toujours contre la sécheresse. Cependant, le Niger, fleuve principal de l'Afrique de l'Ouest, traverse le pays et y constitue une source de vie essentielle. Riz, fruits et légumes sont cultivés le long de ses berges, et le fleuve constitue un grand réservoir de poissons.

Le Mali est divisé en huit régions administratives portant toutes le nom de leur ville principale et ayant chacune des particularités : la 1^{ère} région est celle de Kayes, située à l'ouest du pays. Le chemin de fer, le « Dakar-Niger », traverse la ville, qui fut aussi la première capitale du Soudan français (1892-1899). La 2^{ème} région, celle de Koulikoro, est une ancienne terre des Manding et véritable berceau de l'Empire du Mali. Elle est connue pour sa conservation de la culture traditionnelle, notamment les pratiques religieuses animistes. La 3^{ème} région, Sikasso, est située vers le sud-est, dans la zone la plus fertile du pays. La 4^{ème} région, Ségou, abrite la deuxième ville du Mali, qui était la capitale du royaume bambara (XVII^{ème} au XIX^{ème} siècles), et reste toujours le centre de la culture et la langue bambara. La 5^{ème} région, Mopti, la « Venise du Mali », est située au confluent du Niger et du Bani et possède le port le plus important du pays. La 6^{ème} région, Tombouctou, centre historique, culturel et intellectuel de l'Islam, a connu son âge d'or sous l'Empire de Gao (XV^{ème} au XVI^{ème} siècle). L'ancienne « perle du désert » est située à l'orée du Sahara, à quelques encablures du fleuve Niger, et, à travers l'histoire, elle eut une grande importance en tant que plaque tournante du commerce transsaharien. Aujourd'hui, cette région ne jouit plus d'une telle position centrale commerciale et économique. La 7^{ème} région, Gao, est située à l'est du pays et abrite l'ancienne capitale de l'Empire de Gao. La 8^{ème} région, Kidal, région désertique et pauvre, se trouve au nord-est du pays. Enfin, le district de Bamako, capitale du pays et centre administratif et industriel, constitue une division à part. Située sur le fleuve Niger au sud-ouest du pays, elle est devenue un carrefour en Afrique de l'Ouest. Cette métropole multiethnique compte environ 1,8 million d'habitants et accueille une population variée, les immigrants des pays avoisinants étant aussi largement représentés. (Lerebours Pigeonnier et Arnaud 2001, *L'état de l'Afrique* 2010)

2.2.2 Ethnicité et religion

La population malienne compte environ 13 millions d'habitants et la composition ethnique est variée, à la fois colorée par ses différences et consolidée par ses complémentarités. Le groupe manding en est le plus important. Il comprend les Bambara, les Malinké, les Dioula et les Khassonké, et a ses origines vers le sud-ouest du Mali. Les Bambara, le groupe ethnique le plus grand, dominant la vie sociopolitique nationale et bamakoise. Les Soninké vivent à l'ouest et sont les véritables descendants de l'Empire de Ghana. Les Peul, peuple d'éleveurs traditionnellement nomades, constituent le plus grand groupe minoritaire. Les Touareg et les Maures sont également nomades et vivent principalement au nord du pays. Les Songhay, le groupe ethnique auquel appartiennent nos informateurs, vivent aujourd'hui dans la vallée du fleuve du Niger au nord-est du Mali, notamment dans les régions de Tombouctou et de Gao, mais sont de plus en plus présents aussi dans la capitale.

Les groupes ethniques maliens ont tous joué un rôle dans l'histoire commune du pays et partagent aujourd'hui une forte identité nationale (Diakité 1989 cité in Skattum 2008 : 102). Exemple pour d'autres sociétés en Afrique, la coexistence paisible des groupes ethniques au Mali est marquée par le respect mutuel. Ainsi les langues « des autres » sont valorisées et plutôt considérées enrichissantes pour l'ensemble du pays, bien que la dominance bambara ne soit pas toujours appréciée par des autres groupes ethniques (conversation personnelle avec Maïga le 13.11.2010, Canut 1992).

L'islam est aujourd'hui la religion dominante au Mali : elle est adoptée par environ 90 % de la population, alors que 9 % sont animistes et 1 % seulement sont chrétiens (CIA, The World Factbook). L'animisme, tirant ses racines des profondeurs de la culture traditionnelle malienne, influence cependant aussi bien l'islam que le christianisme : le syncrétisme religieux est présent au Mali comme dans la plupart des pays de l'Afrique subsaharienne. Les différentes religions cohabitent sans heurts, et le respect et la tolérance sont réciproquement observés. L'islam, en tant que religion majeure, est un facteur unificateur pour le peuple malien. Les prières quotidiennes et les fêtes religieuses sont notamment des événements qui unifient les coreligionnaires en créant une identité commune sans tenir compte de l'ethnicité (Diakité in Skattum 2008 : 102).

2.2.3 Économie et relations internationales

Le Mali a comme monnaie le franc CFA (Communauté Financière Africaine), étant membre de la zone franc qui regroupe 14 pays de l'Afrique au sud du Sahara, en plus des Comores et

de la France. Reconnu comme monnaie dont le cours est stable, le franc CFA est vecteur de l'équilibre macroéconomique au Mali (Skattum 2006 : 178). Le pays est aujourd'hui membre des grands regroupements économiques régionaux (l'Union Economique et Monétaire Ouest Africaine, UEMOA, et la Communauté Economique des États de l'Afrique de l'Ouest, CEDEAO) et mondiaux (l'Organisation Mondiale du Commerce, OMC).

Le Mali est le troisième exportateur mondial d'or, derrière l'Afrique du Sud et le Ghana. Le coton est la seconde source principale d'exportation. L'agriculture constitue la base de vie pour plus de 80 % de la population, et ce secteur est également le fondement pour les principales activités industrielles du pays.

Le Mali est un pays en voie de développement. Selon le programme établi par les Nations Unies pour le Développement (PNUD), il est classé parmi les derniers pays de l'Indice de Développement Humain (IDH, 178^e sur 182 pays) (L'état de l'Afrique 2010). Le produit national brut (PNB) par habitant est de 656 dollars. Le taux d'alphabétisation est de 26,2 % et l'espérance de vie est de 54,8 ans (L'état de l'Afrique 2010). La population malienne est jeune : presque 50 % ont moins de 15 ans et le taux de fécondité est d'environ sept enfants par femme (Skattum 2008 : 98). La plus grande partie de la population, 67,9 % vit en zone rurale et la décentralisation est une réforme administrative majeure en cours (Lerebours Pigeonnier et Arnaud 2001 : 37).

Le Mali fait partie de l'Union africaine et aussi de l'Organisation Internationale de la Francophonie (OIF). En Afrique subsaharienne, dix-sept pays, anciennes colonies françaises et belges, se trouvent concernés, ayant tous gardé le français comme langue officielle (seule ou avec une autre langue) après les indépendances. En ce qui concerne les langues au Mali, nous y reviendrons dans le chapitre suivant sur la situation sociolinguistique du pays.

3 SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE

Dans ce sous-chapitre, nous présenterons la situation sociolinguistique malienne, dans laquelle vivent nos informateurs. Nous commencerons par aborder brièvement la politique linguistique actuelle du Mali (3.1), avant de donner une introduction sur les langues coexistantes dans le pays (3.2), notamment celles qui font objet de cette étude, le songhay, le bambara et le français, et sur leurs locuteurs.

3.1 La politique linguistique au Mali

La politique linguistique élaborée au Mali concernant la langue officielle et les langues nationales est définie dans l'article 25 de la Constitution de 1992 : « Le français est la langue d'expression officielle [...] La loi fixe les modalités de promotion et d'officialisation des langues nationales ». Bien qu'étant un pays francophone, le Mali connaît une situation linguistique de plurilinguisme où coexistent avec le français une vingtaine de langues autochtones (Calvet 1987, Canut et Dumestre 1993 : 220). Le nombre exact de langues est incertain, notamment du fait que la distinction entre dialecte et langue reste floue, et il est également difficile de savoir précisément le taux de locuteurs par langue. Beaucoup sont plurilingues et la détermination de la langue première des locuteurs n'est souvent pas évidente.

Le gouvernement malien a choisi d'avoir 13 langues nationales dont 10 ont été nommées en 1967 : le bambara¹⁸, le songhay, le peul, le tamasheq, le bobo, le bozo, le dogon, le sénoufo, le minyanka et le soninké. Trois autres ont été ajoutées en 1996 : le maure, le malinké et le khassonké. Les langues nationales ont toutes été dotées d'un alphabet et des règles d'orthographe, et pour la plupart d'entre elles, il existe aussi un lexique et une grammaire (Skattum 2008 : 104). Une langue nationale est donc une langue endogène qui a reçu un statut et qui assume certaines fonctions (dans les médias et dans l'éducation primaire).

Le Mali est l'un des rares pays francophones de l'Afrique subsaharienne qui a donné un statut légal à l'éducation bilingue. Depuis l'indépendance, les autorités souhaitent revaloriser et développer les langues nationales afin de les introduire dans le système scolaire,

¹⁸ Nous nous servons dans ce mémoire des termes français pour désigner les langues africaines, qui ont cependant aussi des dénominations en langues locales.

et aujourd'hui, onze de ces langues servent en tant que langue d'instruction à côté du français pour 21,1 % des élèves dans l'éducation primaire (Skattum 2010 : 252).

La gestion gouvernementale du plurilinguisme correspond à la gestion naturelle des langues autochtones dans la société. Parmi les langues nationales, aucune n'est favorisée au profit d'une autre. Dans l'article 2 de la constitution de 1992, il est déclaré que « [t]ous les Maliens naissent et demeurent libres et égaux en droits et en devoirs. Toute discrimination fondée sur l'origine sociale, la couleur, la langue, la race, le sexe, la religion et l'opinion politique est prohibée ».

3.2 Les langues nationales et le français

Les treize langues nationales du Mali appartiennent à trois familles linguistiques : Niger-Congo, Nilo-Saharienne et Afro-Asiatique. Au Mali, la famille Niger-Congo est la plus importante, comportant le groupe manding (le bambara, le malinké, le dioula et le khassonké) et deux langues ouest mandé (le soninké et le bozo - sans intercompréhension avec les langues manding), le groupe Atlantique (le peul) et le groupe Gur (le sénoufo, le minyanka et le bobo). La famille Nilo-Saharienne n'est représentée que par le songhay¹⁹, alors que les autres langues du nord, le tamasheq et le maure, appartiennent à la famille Afro-Asiatique. Trois de ces langues remplissent une fonction de langue véhiculaire : le songhay (au nord), le peul (au centre) et le soninké (à l'ouest).

Ce mémoire se concentre sur la coexistence entre le français et deux langues nationales, le bambara et le songhay, un cas typique du trilinguisme si courant en Afrique au niveau individuel, et caractéristique du Mali au niveau national, dû au rôle intermédiaire du bambara entre le français et les langues régionales. Ces trois langues seront par la suite présentées successivement, mais tout d'abord sera décrite la situation des locuteurs, étant monolingues, bilingues ou plurilingues.

3.2.1 Les locuteurs : monolingues, bilingues, trilingues, plurilingues

Les Maliens peuvent être monolingues, bilingues, trilingues ou plurilingues. Ceux qui sont scolarisés parlent le français et ajoutent cette langue à leur répertoire de langues endogènes. Il s'agit de 5 à 10 % de la population seulement. Environ 40 % de la population (Chaudenson et Rakotomalala 2004 : 16) parle le bambara comme L1. Ces locuteurs sont le plus souvent

¹⁹ Sa classification est cependant incertaine (Skattum 2008 : 111).

monolingues, car leur langue fonctionne comme langue véhiculaire au niveau national. Environ 40% des Maliens sont forcément au moins bilingues, ayant une autre langue que le bambara comme L1, mais étant obligés d'utiliser le bambara dans la vie quotidienne. Une partie des Maliens, les locuteurs ruraux surtout, ont souvent une langue locale minoritaire comme L1. Une langue dominante dans la région (songhay, peul, soninké) fonctionne comme langue véhiculaire. Ces locuteurs, parlant souvent en même temps le bambara, sont ainsi au moins trilingues. Dans certaines situations, les locuteurs parleront certainement plus de trois langues, par exemple dans des cas de déménagement où le locuteur sera obligé de s'approprier une nouvelle langue locale et/ou régionale pour couvrir les besoins de communication dans son nouveau lieu de résidence.

3.2.2 *Le songhay*

Le songhay est la langue véhiculaire au nord du Mali, dont les 6^e et 7^e régions. Dans le recensement de 1998, le seul jusqu'à présent à avoir demandé la L1 des citoyens, le nombre des locuteurs était de 360 000, sur un total de 6 millions de Maliens de plus de six ans à ce moment-là (Skattum 2008 : 111). Le songhay est aussi parlé au Niger. Dans le contexte malien, l'on distingue entre le songhay occidental, parlé à Djenné et à Tombouctou, le songhay oriental parlé à Bamba et à Gao et le songhay central parlé à Hombori. Comme nous l'avons vu ci-dessus, le songhay appartient à la famille des langues nilo-sahariennes, classification cependant incertaine à cause de son isolement géographique des autres langues de mêmes racines et l'influence exercée envers le songhay par les autres langues maliennes et berbères.

Le rôle actuel de la langue songhay en tant que langue véhiculaire est « inséparable de l'histoire de l'empire *soṃoy*²⁰ » (Maïga 2000a : 60). Avec l'expansion de cet empire au XV^e siècle, la langue songhay se répandit dans les territoires où il domine jusqu'à nos jours. Comme le bambara au sud, le songhay continue à croître en tant que langue véhiculaire du Nord-Mali, phénomène selon le sociolinguiste malien Amidou Maïga (*ibid.*) lié à l'urbanisation et l'extension des villes de Tombouctou, Gao et autres. Cette langue s'est cependant aussi disséminée vers le sud, par la voie des commerçants songhay, les *koyroboro butikitigiw* (« boutiquiers songhay » en bambara). La véhicularité du songhay est d'ailleurs soulignée par ses emprunts aux autres langues, notamment l'arabe, le français et les langues maliennes (*op.cit.* : 61).

²⁰ C'est-à-dire songhay. Il s'agit de l'empire de Gao.

3.2.3 *Le bambara*

Comme nous l'avons déjà mentionné, le Mali est l'un des rares pays d'Afrique subsaharienne francophone à avoir une langue autochtone parlée par la majorité de la population. En tant que langue première (L1), le bambara est parlé par environ 40 % de la population, alors qu'au total (comme L1, L2, L3...), il est maîtrisé par 80 % des Maliens, étant la langue véhiculaire dominante du pays (Chaudenson et Rakotomalala 2004 : 16).

Le berceau du bambara se trouve dans le sud du pays. La langue bambara domine dans la capitale, mais elle est aussi en progression dans tout le Mali et gagne de plus en plus d'importance au niveau national. Étant à considérer comme la seconde langue de pouvoir au pays, elle est utilisée de plus en plus dans la gestion des affaires politiques et judiciaires, et les déclarations politiques sont souvent prononcées en bambara à côté du français, pour atteindre une plus grande partie de la population. Parmi les langues autochtones, elle est la plus utilisée dans les médias, comme dans les programmes d'enseignement et d'alphabétisation.

La diffusion du bambara a eu lieu dès le Moyen Âge, notamment sous l'empire du Mali. Pour des raisons historiques, politiques, économiques, administratives et militaires, les langues manding furent à cette époque parmi les langues les plus importantes en Afrique de l'Ouest (Maurice Delafosse cité in Dumestre 2003 : 7). Le bambara jouait aussi un rôle particulier pendant la colonisation française comme moyen de communication entre Français et Africains non francophones, notamment dans l'armée. Au Mali, l'importance du bambara tend toujours à croître : l'infrastructure d'aujourd'hui permet de plus en plus de voyager et la migration augmente vers Bamako. Dominant dans la capitale, le bambara est utilisé en tant que moyen de communication interethnique aussi dans d'autres villes.

3.2.4 *Le français*

Depuis l'indépendance du Mali en 1960, le français occupe le rôle de langue officielle du pays, et il est alors, par ce statut, privilégié par la constitution (cf. son article 25 cité ci-dessus 3.1). Le français est quasiment la seule langue utilisée à l'écrit dans l'administration nationale, c'est la langue qui domine la vie politique, administrative et juridique et c'est la principale langue d'instruction (le bambara est parfois aussi utilisé dans ces domaines, et dans l'éducation bilingue, d'autres langues nationales sont aussi présentes, voir 3.1). Ainsi se voit une « complémentarité fonctionnelle » entre le français et les langues locales, régionales et nationales, conformément à la notion de diglossie (Manessy 1994 : 37). Au niveau

international, le français sert comme principale langue de communication, aussi bien avec les autres anciennes colonies francophones qu'avec l'Occident.

Le français n'est pas une L1 au Mali, et nous avons vu que très peu de Maliens parlent cette langue : entre 5 et 10 % seulement (Skattum 2008 : 99). Ce faible taux de locuteurs francophones maliens est lié au fait qu'il existe au pays une langue véhiculaire autochtone dominante, maîtrisée par la majorité de la population (Beniamino 1997 : 129). Seulement une élite minoritaire a la possibilité, par leur maîtrise du français, de participer à la vie politique et à la gestion administrative du pays, ce qui représente un problème démocratique :

[D]ans un État où l'information politique, sociale, économique et politique [*sic*] a pour support principal, sinon exclusif, le français classique, sont exclus de la vie publique les citoyens qui ne comprennent pas cette langue, et y participent seuls pleinement ceux qui en ont une connaissance suffisante (Manessy 1994 : 36).

La maîtrise ou non du français correspond à une distinction entre couches sociales plus ou moins élevées, où les francophones sont favorisés. Ainsi, « conçu comme un instrument d'unification nationale [...] [le français] risque tout en effaçant les distinctions ethniques, de rendre plus évidents et donc moins facilement supportables des clivages socioéconomiques » (*op.cit.* : 37). Le français bénéficie généralement de représentations positives liées à son statut élevé, étant considéré comme la langue de la progression sociale et de l'émancipation.

4 CADRE MÉTHODOLOGIQUE

Dans ce chapitre, nous présenterons la méthodologie de l'étude, qui comprend des outils tant qualitatifs que quantitatifs. Nous commencerons par définir les avantages et désavantages des deux approches (qualitatives et quantitatives) (4.1). Les différents outils méthodologiques seront ensuite présentés, ainsi que les difficultés que nous avons rencontrées au cours de l'enquête (4.2). Puis, nous rendrons compte des principes de la sélection de l'échantillon (4.3), et nous réfléchirons, enfin, sur la fiabilité des données. Ici seront considérés aussi des faits culturels et sociaux (4.4).

4.1 Méthodes qualitatives et méthodes quantitatives

Les méthodes qualitative et quantitative constituent deux approches distinctes de l'enquête. La méthode qualitative nous permet d'aller en profondeur et d'obtenir un rapport intime avec le sujet d'étude, ce qui donne la possibilité d'avoir des données nuancées. Ces données ne sont pas toujours représentatives, mais peuvent toutefois apporter des perspectives intéressantes sur une situation générale. Un des inconvénients de l'approche qualitative est qu'elle risque de devenir trop subjective, ce qu'il faut prendre en compte au cours de l'analyse. La méthode quantitative, quant à elle, recueille des informations mesurables et générales qui sont faciles à classer, mais les données sont souvent peu nuancées.

Nous nous appuyons dans cette étude principalement sur l'approche méthodologique qualitative, mais nous utilisons aussi, pour donner un contexte plus large, un outil méthodologique quantitatif, le questionnaire. Ainsi, nous souhaitons profiter des avantages de chacune de ces deux approches.

4.2 Les outils méthodologiques de l'étude

Le choix d'outils méthodologiques dépend du but de la recherche. Dans notre cas, nous nous concentrons sur un petit groupe d'informateurs pour nous faire une image détaillée de leur situation sociolinguistique. En nous basant sur les données recueillies à travers des rencontres personnelles, nous aurons la possibilité de mieux saisir ces conditions, et par cela dégager des tendances plus générales.

Les instruments les plus adaptés à nos objectifs sont l'entretien semi-directif et l'observation participante. Le questionnaire est utilisé pour compléter l'information que nous nous procurons par les entretiens et l'observation. Les différents instruments méthodologiques de l'enquête seront présentés ci-dessous.

4.2.1 L'entretien semi-directif

L'entretien semi-directif est basé sur un dialogue assez libre, mais fondé sur un ensemble de questions déjà formulées, auxquelles répond chacun des enquêtés. La conversation est dirigée par l'enquêteur qui a comme but de faire parler l'enquêté et de faire intervenir des réflexions spontanées liées aux thèmes en question (Thagaard 2003 : 84). Il est souhaitable que l'enquêté parle de ses propres expériences, et l'interrogateur peut lui demander de donner des exemples tirés de son vécu. En posant des questions plus spécifiques ou analytiques par rapport aux explications données par l'enquêté, le chercheur vérifie que les questions ont été correctement comprises et il peut ainsi avoir plus d'information ou des réponses plus nuancées.

Une interaction positive entre enquêteur et enquêté est essentielle pour un entretien réussi, car le produit se construit par les deux acteurs ensemble. Chaque entretien est unique, coloré par des particularités individuelles.

L'entretien semi-directif est l'instrument méthodique principal de notre enquête. Un guide d'entretien contenant dix-neuf questions a été utilisé dans l'enquête²¹ (voir annexe n°1). Celui-ci est divisé en deux parties, dont la première traite de l'usage et de l'autoévaluation des compétences langagières et la deuxième porte sur les représentations linguistiques et culturelles.

4.2.2 L'observation participante

L'observation, en tant qu'instrument méthodologique, est considérée comme particulièrement appropriée pour l'étude des relations sociales, dont les interactions linguistiques, qui constituent notre domaine de recherche. Dans l'observation participante, le chercheur prend un rôle actif en observant les informateurs et leurs actions de façon systématique (Thagaard 2003 : 68). Le chercheur quitte le rôle d'interlocuteur pour se faire membre de la communauté (Gadet 2003 : s.p.), et son rôle de chercheur est peu explicite, « dans cet 'idéal type de

²¹ Nous nous sommes basés sur le guide d'entretien utilisé dans le projet « Contemporary French in Africa and the Indian Ocean. Usage, Varieties and Structure » (CFA) (Skattum 2007) (<http://www.hf.uio.no/ikos/english/research/projects/cfa/index.html>.)

l'enquête de terrain'» (Copans 1999 : 35). Contrairement à l'entretien, qui peut créer une atmosphère assez formelle, l'observation, et en particulier l'observation participante, se passe de façon moins organisée et les enquêtés ont le temps et la liberté de s'exprimer plus naturellement :

L'observation participante est une posture qui procure d'excellents résultats : les données y gagnent, outre en authenticité, en qualité et en intérêt, en compréhensibilité du point de vue des acteurs ; et c'est un accès sans équivalent aux pratiques non officielles, sur lesquelles les observés ne diront rien à un enquêteur, qu'ils les trouvent trop banales ou trop peu légitimes (Gadet 2003 : s.p.).

Durant la période de l'enquête, nous avons eu l'occasion d'observer continuellement la famille qui constitue notre groupe d'informateurs, ce qui nous a permis d'avoir une image nuancée de leurs situations sociolinguistiques. L'observation a été faite dans la même famille (et son entourage social) que celle que nous avons interrogée par entretiens, et nous avons ainsi la possibilité de comparer les données obtenues par les deux méthodes. Le but principal de cette comparaison est de vérifier la concordance entre le dire et l'usage réel. Ces résultats nous permettent également d'avoir une image des représentations linguistiques des enquêtés.

Au cours de nos observations, nous nous sommes particulièrement intéressés aux usages des langues et aux facteurs qui les produisent. Nous avons aussi noté les alternances de codes, difficiles cependant à cerner et à systématiser, vu que notre connaissance des langues nationales concernées est limitée. Pour appuyer notre observation, nous avons pris des notes.

Bien que l'observation soit une façon convenable pour obtenir des informations authentiques sur les pratiques linguistiques, il faut prendre en considération le fait que les enquêtés puissent être influencés par la présence du chercheur. Lorsque le chercheur se présente comme tel, il risque de créer une situation inauthentique, où les observés se sentent limités dans leur parler. La présence de l'observateur peut donc détruire le phénomène qu'il souhaite étudier, et ceci est appelé par le linguiste américain William Labov le « paradoxe de l'observateur » : « pour obtenir les informations les plus importantes pour la théorie linguistique, nous devons observer comment les gens parlent quand ils ne sont pas observés²² » (Labov 1972 : 113, c'est nous qui traduisons).

Une manière de limiter le paradoxe de l'observateur est de passer beaucoup de temps avec les informateurs, afin que le chercheur fasse partie de leur environnement habituel et que

²² « *To obtain the data most important for linguistic theory, we have to observe how people speak when they are not being observed* »

sa présence soit oubliée par les sujets d'étude : les informateurs n'auront alors pas l'impression d'être observés. Quant à notre étude, nous avons observé nos informateurs quotidiennement pendant toute la période de l'enquête (trois mois), et nous pouvons supposer qu'ils se sont habitués à notre présence. Il est cependant difficile de dire jusqu'à quel degré les informateurs auront pu être influencés par nous, car le paradoxe ne peut jamais être complètement évité.

Il est important de souligner que l'aptitude du chercheur à comprendre et à interpréter ses objets d'étude constitue une nécessité dans tout travail méthodologique qualitatif, et une sensibilité pour le thème est nécessaire pour une interprétation de l'information recueillie (Thaagard 2003 : 13). À cette condition, le chercheur a le droit de conclure, subjectivement.

Les observations que nous avons faites nous ont permis de mieux comprendre la complexité de la situation sociolinguistique des informateurs, et cette information complète les données recueillies par entretiens (et questionnaires).

4.2.3 Le questionnaire

Le questionnaire, en tant qu'outil méthodologique quantitatif, donne des informations mesurables, chiffrées et faciles à classer et comparer. Portant sur un groupe d'informateurs plus grand que celui de la méthode qualitative, le questionnaire permet de procurer des informations à partir desquelles il est possible de généraliser. Avec une approche méthodologique qualitative, comme l'entretien ou l'observation, le chercheur a un rôle plus participatif dans le processus de collecte des données et aussi dans l'analyse, et son jugement subjectif est nécessaire pour obtenir un bon résultat. Les informations obtenues par questionnaire sont basées sur des chiffres, et non sur des textes, ce qui rend l'analyse plus objective. Contrairement à la méthode qualitative, il y a une distance entre le chercheur et l'enquêté, et ce dernier serait plus difficilement influencé par le chercheur. Pour assurer l'objectivité de la recherche, « il est nécessaire d'administrer à l'échantillon construit un questionnaire standard, c'est-à-dire, idéalement, un questionnaire comprenant les mêmes questions pour tous les groupes et sous-groupes, administrés dans les mêmes conditions, sans adaptation ni explication » (Ahmed Boukous in Calvet 1999 : 15).

Nous avons élaboré notre questionnaire, comme le guide d'entretien, en nous basant sur le projet « Contemporary French in Africa and the Indian Ocean : Usage, Varieties and

Structure » (CFA)²³. Le questionnaire contient 32 questions qui sont relativement ouvertes, portant sur les usages et les attitudes linguistiques (voir l'annexe n°2). Nous avons distribué les questionnaires à des Songhay habitant à Bamako, dont la plupart sont de jeunes hommes étudiants ou scolarisés, faisant partie du réseau social de notre assistant de recherche (voir ci-dessous 4.2.4). Appartenant à la même ethnie, le groupe d'informateurs est aussi assez homogène quant à l'âge et le niveau d'étude ; les paramètres de la variation sont donc réduits, ce qui nous permettra d'étudier plus particulièrement les motivations des choix linguistiques à l'intérieur de ce groupe.

80 questionnaires ont été remplis, dont 72 de manière convenable. Ceux-ci font partie de notre corpus. L'information recueillie par questionnaire sert à compléter celle obtenue par l'entretien et l'observation.

4.2.4 L'assistant de recherche

L'un de nos informateurs, un étudiant de l'ethnie songhay, né à Tombouctou mais logé à Bamako depuis 10 ans, s'est particulièrement intéressé à notre étude, et il est ainsi devenu notre assistant de recherche. Il parle songhay, bambara et français et connaît bien la société et la culture malienne. Son aide a été d'une grande importance pour notre recherche : il nous a aidé avec la distribution des questionnaires, il a effectué deux des entretiens (avec ceux qui ne parlent pas le français) et il a aussi participé dans le traitement des informations obtenues par observation. L'assistant a joué un rôle important aussi en tant que conseiller éthique.

4.3 Constitution de l'échantillon

4.3.1 Temps et lieu de l'enquête

Notre travail de terrain a eu lieu à Bamako dans le quartier de Boulkassoumbougou entre le 6 janvier et le 6 mars 2008. Dix-huit entretiens ont été effectués, quatre-vingts questionnaires ont été distribués et recueillis et les observations ont été faites quotidiennement tout au long de cette période.

²³ Toutes les questions ne sont pas prises en compte dans notre analyse, car trop nombreuses et n'étant pas toujours pertinentes. (Pour plus d'information sur le projet CFA, voir <http://www.hf.uio.no/ikos/english/research/projects/cfa/index.html>)

Le travail de terrain a été facilité par une préenquête effectuée à Bamako en 2007. Nous avons étudié pendant une période de trois mois le bambara, et nous avons cerné le sujet et le problème de départ aussi bien que le groupe d'informateurs.

4.3.2 *Les informateurs*

La famille, en tant que domaine « micro », est le premier lieu de transmission et de maintien de la langue des parents. La langue (ou les langues) parlée(s) par les parents, ainsi que dans la société ambiante (à l'école, par les amis, etc.) va nécessairement influencer l'apprentissage des langues et aussi les représentations linguistiques de l'enfant (Calvet 1987 : 104, 105). La famille, dans la sphère multilingue, doit souvent se « battre » contre l'influence de la société pour le maintien de sa langue. Dans notre cas, étudier une famille d'ethnie minoritaire habitant dans la capitale multiethnique (dominée cependant par une langue) permet d'appréhender les conditions liées à ce phénomène au Mali.

La famille en question appartient à la classe moyenne où femmes et hommes sont tous scolarisés. Pour compléter l'image des représentations et des usages linguistiques des Songhay à Bamako, nous avons également interrogé quatre amis (de l'ethnie songhay) de la famille ; ceux-ci sont illettrés et proviennent d'une couche sociale moins élevée.

La famille étudiée comprend le père et la mère, venus de Tombouctou pour s'installer à Bamako dans les années soixante-dix à la recherche de travail. Leurs huit enfants, trois filles et cinq garçons, tous nés et ayant grandi dans la capitale, habitent avec leurs parents. Au moment de l'enquête, ils étaient âgés d'entre 17 et 28 ans, et la plupart d'entre eux étaient étudiants. Quatre cousins ayant grandi à Tombouctou, venus à Bamako pour étudier (entre deux et quinze ans auparavant), étaient aussi logés dans la concession. Les quatre amis de la famille, nés et ayant grandi à Tombouctou, un boucher, un joueur de basket et deux boutiquiers, *koyroboro butikitigiw*²⁴, connaissaient les cousins de la famille avant leur départ pour la capitale, départ motivé par la possibilité de travail. Ces informateurs ne sont donc pas scolarisés et deux parmi eux (les boutiquiers) ne parlent pas le français.

Voici la répartition de nos informateurs principaux selon les six paramètres du sexe, de l'âge, du niveau d'études, du séjour à Bamako/à Tombouctou et de la place dans la famille. Dans le traitement des données, ils seront divisés en quatre groupes selon leur place dans la famille : parents, enfants, cousins et amis, plus selon leur ville de naissance : Tombouctou ou Bamako.

²⁴ Les boutiquiers songhay sont nombreux à Bamako (voir aussi 3.2.2.).

Tableau n°1 : Répartition des informateurs principaux selon six paramètres

	Prénom	Sexe	Année de naissance	Niveau d'étude	Séjour à Bamako	Séjour à Tombouctou	Place dans la famille
1	Alpha	M	1956	BAC+	1979 –	1956 – 1979	Parents
2	Djeneba	F	1960	DEF	1979 –	1960 – 1979	
3	Fadimata	F	1979	BAC+	1979 –	–	Enfants
4	Sidi	M	1980	BAC+	1980 –	–	
5	Ismaël	M	1982	BAC+	1982 –	–	
6	Salama	M	1984	BAC+	1984 –	–	
7	Aïssa	F	1986	BAC+	1986 –	–	
8	Khalil	F	1987	BAC+	1987 –	–	
9	Issaka	M	1988	BAC+	1988 –	–	
10	Adama	M	1991	BAC	1991 –	–	
11	Moustaphe	M	1973	BAC+	1993 –	1973 – 1993	Cousins
12	Boubacar	M	1974	BAC+	1996 –	1974 – 1996	
13	Youssouf	M	1979	BAC+	1999 –	1973 – 1999	
14	Abdou	M	1986	BAC+	2006 –	1986 – 2006	
15	Amadou	M	1973	Néant	1973 –	1973 – 2000	Amis de la famille
16	Ibrahim	M	1975	Néant	1975 –	1975 – 1998	
17	Mahamane	M	1976	Néant	1976 –	1976 – 1999	
18	Souleymane	M	1978	Néant	1978 –	1978 – 2003	

Les enquêtés par questionnaire sont des étudiants songhay, dont 62 hommes et 10 femmes. 54 des enquêtés sont nés et ont grandi à Tombouctou, 18 à Bamako. Au moment de l'enquête, ils sont tous logés à Bamako. Dans le traitement des données provenant des questionnaires, nous nous limitons à prendre en considération la ville de naissance de l'enquêté.

4.4 Fiabilité des données

Il est important que le chercheur reste toujours humble et ouvert, surtout si la culture qu'il cherche à comprendre diffère de la sienne. Comprendre la mentalité et la façon de faire des autres, la morale et les règles de comportement, peut être un défi, et l'on est souvent dépendant des explications qui sont fournies. Prendre en compte les différences culturelles est ainsi obligatoire : les manières de communiquer et de recevoir l'information peuvent différer

d'une culture à une autre, ainsi que la façon dont sont conduits les échanges d'idées. Se faire des réflexions sur la fiabilité des informations obtenues est donc une nécessité.

4.4.1 Réflexions critiques sur les informations obtenues

Le chercheur doit toujours se demander si ce que dit l'informateur est une vérité objective ; dans quelle mesure la réponse est-elle influencée par les circonstances, culturelles ou émotionnelles ? L'informateur peut souhaiter dire la vérité, mais cela ne veut pas forcément dire que l'information donnée est juste ou précise. Selon Kaufmann « [l]'homme ordinaire ne déforme pas, il donne forme, pour produire du sens, de la vérité (sa vérité) » (1996 : 63). Plusieurs faits peuvent influencer les réponses des informateurs. Il se peut que l'informateur ne soit pas familier avec le sujet d'étude ou les questions peuvent être mal comprises. Les réponses peuvent aussi être influencées par l'image de soi que l'informateur souhaite donner au chercheur (Thagaard 2003 : 100).

Un autre fait important à considérer est la situation formelle de l'entretien. Nous nous sommes servis d'un magnétophone, et cela peut renforcer l'impression du formel. Les entretiens (à deux exceptions près) ont été réalisés en français, langue associée à un contexte formel. Un tel contexte peut influencer les réponses de l'enquêté : « Le sérieux de l'enquête peut par exemple encourager à produire des réponses sérieuses, en conformité avec ce qui est supposé être attendu d'une personne sérieuse » (Kaufmann 1996 : 65). Ensuite, l'on peut se demander si les affirmations de l'informateur sont influencées directement par la langue qu'il parle. Il se peut par exemple que le contenu de l'énoncé ait une forme plus formelle en français qu'en la L1 de l'informateur.

L'analyse commence déjà sur le terrain de recherche, et pour faire un travail solide, il est nécessaire que « le chercheur écoute le cœur ouvert »²⁵ (Fog 1994 cité in Thagaard 2006 : 92, c'est nous qui traduisons). Il doit faire son possible pour bien comprendre la situation dans laquelle il se trouve, poser des questions d'approfondissement et chercher des explications supplémentaires.

Les éléments pouvant influencer l'enquête doivent être pris en compte. Le fait que les réponses puissent être modifiées par des facteurs externes constitue sans doute une difficulté. Cependant, considérer ces circonstances peut aussi apporter des connaissances supplémentaires à l'analyse. Si les réponses obtenues paraissent incohérentes ou étranges, il faut se demander pourquoi : est-ce que cela peut nous fournir des informations intéressantes

²⁵ *Forskeren lytter med åpent sinn.*

sur les attitudes et les usages langagières ? (Schwartz 1993 : 276 cité in Kaufmann 1996 : 66). Cela ne vaut pas moins pour les questionnaires. Mais pour ces derniers, il peut être plus difficile de savoir si les questions ont été bien comprises, et il est également plus difficile d'évaluer la fiabilité des réponses. En traitant les résultats obtenus par questionnaire, il faut donc procéder avec prudence.

4.4.2 *Réflexions culturelles*

Selon la culture malienne, il n'est pas poli de poser librement les questions, et il est particulièrement mal vu d'interroger les aînés, car d'après la tradition, les personnes âgées sont hautement respectées et ils ne doivent pas être dérangés. Comme le remarque Etienne Gérard dans sa thèse de doctorat à propos du groupe ethnique malinké :

Poser des questions n'est pas naturelle pour les Malinkés. Ce sont les *bilakorow*, les garçons incirconcis, ignorants de la parole et de sa maîtrise, qui interrogent. Une fois initiés et introduits dans le monde des hommes, ils apprendront comme leurs pères à écouter et surtout à ne pas interroger les aînés (Gérard 1992 cité in Opheim 1999 : 23).

Cette attitude se trouve également parmi d'autres groupes ethniques au Mali, dont les Songhay. Comme le dit l'un de nos informateurs :

Poser des questions est considéré un peu comme l'impolitesse [...]. Pourquoi il pose cette question, pourquoi il veut savoir ? C'est pas bien d'être trop curieux. Ça on dit tout le temps, il ne faut pas être trop curieux. En Afrique, il faut réfléchir beaucoup, beaucoup avant de parler. Ce qui n'est pas intime chez vous là, c'est compté comme intime chez nous (Boubacar).

Nous constatons ensuite que décrire et discuter ses propres expériences et associations à propos d'un sujet n'est pas dans les habitudes du Malien. En menant notre enquête, il nous semblait par exemple pertinent de poser la question suivante : « Comment trouvez-vous que les différents groupes ethniques qui coexistent à Bamako acceptent le développement du bambara en tant que langue dominante nationale ? » À ce genre de question, les informateurs tendaient à répondre à côté : « Il est toujours bon d'apprendre une nouvelle langue » (Youssouf). Une telle réponse peut avoir l'air standardisée et impersonnelle et il est difficile d'obtenir de l'informateur un approfondissement de ses idées liées au thème. Toutefois,

pendant les entretiens, nous avons souvent réussi à faire parler librement les informateurs, mais il est clair que cela demande du temps et de l'habileté de la part de l'enquêteur.

Le respect envers les autorités fait partie de la culture malienne, et nous avons remarqué que le Malien hésite avant de les critiquer. Quant aux questions concernant par exemple la politique (linguistique) ou l'histoire coloniale, un idéal semble souvent être de bien répondre et dire ce qui est considéré correct selon les points de vue dominants. Peu parmi nos informateurs ont proposé des solutions alternatives à celles établies par l'élite politique actuelle, même s'il est clair qu'ils ne sont pas contents de la situation.

5 CHOIX ET USAGE DES LANGUES

La famille joue un rôle primordial en Afrique : c'est le premier lieu d'appartenance et peut-être l'institution sociale la plus importante. Sur le plan linguistique, la famille est un sujet d'étude intéressant : Dreyfus et Juillard (2004) caractérise la communication familiale comme

l'enjeu d'une série de choix de langues, d'alternances et de mélanges, qui marquent à la fois des liens au groupe familial et des liens externes, et symbolisent les identités sociales multiples de chacun des membres de la famille engagés dans les différents réseaux de relations de vie (*op.cit.* : 11).

L'étude des choix de langue en famille est donc pertinente entre autres parce que permettant de dégager des informations sur l'identité et l'appartenance sociale des locuteurs : la famille peut être vue comme un microcosme reflétant la société ambiante.

Nous étudions une famille issue d'un groupe minoritaire, et leur usage linguistique peut montrer des tendances concernant d'un côté le besoin et l'envie individuels d'être intégré et, de l'autre, le désir de garder sa propre langue et culture, ses origines et traditions. Les éventuels conflits linguistiques existant dans la société vont se retrouver dans la famille en tant que domaine sociolinguistique : « les familles plurilingues sont un lieu de conflit linguistique, ce qui n'étonnera personne, et [...] elles enregistrent et répercutent les conflits linguistiques plus vastes de la société environnante » (Calvet 1987 : 101). Étant le lieu d'usage des langues premières, la famille a un rôle important quant à la conservation et la transmission des langues. L'environnement peut menacer ce rôle, et, comme nous allons le voir, provoquer un conflit linguistique. Un tel conflit se manifeste, dans notre cas, dans les différences d'usage linguistique entre les générations et entre les informateurs ayant grandi à Tombouctou et ceux ayant vécu toute leur vie à Bamako.

Dans ce chapitre, nous allons présenter et analyser l'usage linguistique et les choix de langue de nos 18 informateurs principaux, dont 14 sont membres de la même famille et 4 appartiennent à leur réseau social : Quelle langue est utilisée par qui et dans quelle situation ? Quels sont les facteurs déterminant cet usage ? Nous nous concentrerons sur le domaine de la famille, mais nous inclurons aussi des informations sur l'usage des langues à l'extérieur, afin de donner une image plus complète des situations sociolinguistiques de nos informateurs.

Dans les quatre premiers sous-chapitres, nous étudierons l'usage et les choix de langue de la mère et du père de la famille (5.1), de leurs huit enfants (5.2), de quatre cousins (5.3) et de quatre amis de la famille (5.4). Pour la famille, nous nous basons uniquement sur les outils méthodologiques qualitatifs.

L'approche qualitative (entretien, observation participante) a été complétée par une enquête qualitative. Nous avons distribué un questionnaire parmi des étudiants songhay appartenant au réseau social des jeunes de la famille. 54 d'entre eux sont nés et ont grandi à Tombouctou, alors que 18 sont nés et ont grandi à Bamako. Les informations provenant des questionnaires seront comparées respectivement avec celles concernant les cousins (nés à Tombouctou) et celles concernant les enfants (nés à Bamako). Les données obtenues par questionnaire servent à compléter les informations obtenues sur les membres de la famille. Le dernier sous-chapitre (5.5) sera consacré aux remarques conclusives.

5.1 Usage linguistique de la mère et du père de la famille

La mère, Djeneba, et le père, Alpha, sont venus de Tombouctou à Bamako dans les années 70, elle, à l'âge de 19 ans, et lui, à 23 ans. Leur L1 est le songhay, et tous deux considèrent le français comme leur deuxième langue. Ils maîtrisent également, mais moins bien, le bambara.

Dans la concession, les parents parlent principalement le songhay, et pour eux, la culture et la langue songhay sont dominantes au quotidien. La mère décrit la situation sociolinguistique à la maison ainsi : « C'est comme je suis toujours dans le milieu songhay, parce que chez moi tout le monde parle songhay. Je peux faire toute une journée sans parler le bambara. Sauf avec les bonnes ». Ce propos est confirmé par le père :

Père	Ici, chez nous, on ne parle que songhay.
AMT ²⁶	Les enfants aussi ?
Père	Tout le monde parle le songhay ici. Si tu entres ici, c'est comme tu te trouves à Tombouctou !

Cette image de l'usage omniprésent du songhay à la maison ne correspond pas à nos observations : la réalité est certainement plus nuancée. Plus tard dans l'entretien, la mère fait savoir qu'il lui est utile dans de nombreuses situations de parler le bambara dans la concession. Il lui arrive par exemple de le parler quand elle prépare à manger :

²⁶ AMT réfère à l'enquêtrice et l'auteur de ce travail.

Si je suis à la cuisine avec quelqu'un qui parle le français et le bambara je préfère parler bambara. Par exemple, il y a des épices, je ne connais pas le nom en français, même si mon bambara n'est pas très bien je pense qu'on va mieux me comprendre si je parle bambara.

Avec les bonnes, qui ne maîtrisent ni le songhay, ni le français, la mère parle uniquement le bambara, comme elle l'indique aussi dans la citation plus haut.

Le père, par contre, ne reconnaît pas que le bambara est utilisé dans la concession. Selon ses propos, il ne parle que rarement le bambara et jamais à la maison, ce qui se confirme par nos observations. Les personnes avec lesquelles le père communique à la maison maîtrisent toutes soit le français, soit le songhay, voire les deux : il s'agit de sa famille ou ses amis songhay, les visiteurs bambara étant peu nombreux. Le père souligne qu'il parle très mal le bambara : il se fait comprendre quand il est obligé, mais il préfère parler le français dans la communication interethnique. Nos observations confirment ses propos.

Le songhay est la seule langue utilisée entre les parents et leurs enfants. Ceci est déclaré aussi bien par les parents que par les enfants :

AMT	Tu parles quelle langue avec ton père ?
Ismaël	Songhay, je ne me hasarderai pas de lui parler en bambara. Je n'oserai même pas ! Il maîtrise très peu le bambara. Il ne parle bambara que quand il est obligé de le faire.

Nous comprenons que l'interdiction de l'usage du bambara relève d'un choix conscient du père (bien qu'étant lié aussi à sa faible maîtrise de cette langue) : il ne veut ni parler bambara lui-même ni que les autres lui parlent en cette langue. Le propos suivant de la mère confirme le souhait de certains Songhay de maintenir et protéger leur langue et leur culture contre l'influence bambara :

Il y a des familles songhay ici qui veulent même pas que leurs enfants parlent le bambara, même pas entre eux. On est dans un milieu bambara, ils ne sont pas à Tombouctou. Si on ne les force pas à parler le songhay, ils vont perdre une partie de leur culture. Peut-être que la nouvelle génération va parler le bambara ou peut-être le français. Ils vont un peu laisser le songhay, mais moi et ma génération, les Songhay qui sont ici, les familles que je connais, parlent toujours le songhay en famille.

Cet esprit identitaire conservateur chez les Songhay est observé aussi par la sociolinguiste française Cécile Canut dans une étude des familles songhay en zone mandingue : « Les locuteurs [songhay] manifestent haut et fort leur origine ethnique et leur langue première joue

une [*sic*] rôle fondamental dans la constitution de leur identité » (1992 : 84). (Au sujet des représentations linguistiques, nous y reviendrons dans le chapitre 6.)

Dans la sphère familiale, il est possible pour les parents d'imposer certaines règles concernant l'usage des différentes langues. Une fois les enfants sortis de la maison, ce contrôle est perdu : dans le quartier, au marché, en ville, c'est le bambara qui domine. Djeneba et Alpha gèrent cette situation en choisissant le français comme langue de communication interethnique. Les deux déclarent parler français avec un inconnu. Comme le dit Djeneba : « Si je rencontre un inconnu qui parle français, je préfère parler français. La même chose pour les hommes, les femmes ». Cependant, plus que son mari, elle accepte, si nécessaire, de communiquer en bambara, par exemple au marché : « Si je vais au marché, en ville, je peux m'expliquer, on me comprend, je les comprends ». Quant à Alpha, il n'utilise guère d'autre langue que sa L1 et le français, il prétend parler uniquement le français au travail, par exemple (ceci n'a cependant pas pu être vérifié par l'observation).

*

Parmi les facteurs classifiés par Grosjean (1982, 2010, voir chapitre 1.4) comme influençant l'usage et les choix de langue, ce sont les facteurs personnels qui semblent avoir le plus de poids dans la détermination de la langue parlée par les parents de la famille. La résistance au bambara de ces locuteurs influence l'usage des langues de manière à ce que ce soit le français qui est choisi comme langue de communication, si l'interlocuteur ne maîtrise pas le songhay. Ceci est sans doute lié à l'appartenance ethnique des parents, et le lien fort entre ethnicité et langue chez les Songhay (cf. Canut 1992).

5.2 Usage linguistique des enfants de la famille, ayant grandi à Bamako

Comme déjà constaté, les enfants de la famille sont au nombre de huit (trois filles et cinq garçons). Au moment de l'enquête, ils avaient entre 19 et 29 ans. Ils étudiaient tous à l'université, à part le cadet, qui était encore au lycée. Tous les enfants sont nés à Bamako, mais ils ont tous fait un ou plusieurs séjours à Tombouctou (entre un et six mois en continu).

Avant d'en venir à leurs comportements linguistiques, regardons leur L1. Trois déclarent avoir le songhay et le bambara comme L1, un le bambara, un le français, un le songhay, un le bambara et le français, et enfin, un le songhay et le français. Ceci est montré dans le tableau n°2 ci-dessous :

Tableau n°2 : L1 des enfants de la famille

	Prénom	Sexe	Année de naissance	L1
1	Issaka	M	1989	Songhay, bambara
2	Adama	M	1989	Bambara, français
3	Khalil	M	1988	Songhay
4	Aïssa	F	1987	Bambara
5	Salama	F	1986	Songhay, bambara
6	Ismaël	M	1981	Songhay, bambara
7	Sidi	M	1979	Français
8	Fadimata	F	1978	Songhay, français

Nous voyons qu'il n'y a pas d'homogénéité en ce qui concerne la L1 déclarée des enfants de la famille : la L1 ne semble être liée ni au sexe ni à l'âge. Quelle est la raison de cette diversité, vu la situation sociale comparable des locuteurs, ayant grandi dans la même maison et le même quartier, avec la même influence linguistique de la part des parents ? Les trois langues (le songhay, le bambara et le français) représentent, comme nous allons le voir, trois identités différentes : le songhay représente les origines et les traditions, le bambara le milieu immédiat et le français le domaine professionnel et scolaire (entre autres – nous y reviendrons dans le chapitre 5). Si les enfants de la famille déclarent avoir des L1 différentes, cela ne reflète que la situation sociolinguistique complexe dans laquelle ils se trouvent : toutes ces langues occupent des fonctions essentielles dans le quotidien. Cette tendance au désaccord quant à la détermination de la L1 se retrouve aussi dans les informations obtenues par questionnaire.

Tableau n°3 : L1 (enquêtés par questionnaire nés à Bamako)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
18	4	8	3	2 songhay/français 1 bambara/français

Dans la concession, les huit enfants déclarent parler le songhay avec leurs parents, ce qui correspond avec nos observations et avec ce que disent les parents. Avec les frères et sœurs, tous déclarent parler bambara, deux d'entre eux ajoutent qu'ils utilisent aussi le français dans cette communication et une seule prétend parler aussi « un peu le songhay » (Salama). Le benjamin de la famille résume la situation communicationnelle entre frères et sœurs ainsi :

Issaka	Bon, on parle souvent le bambara, quoi.
AMT	Et le français ?
Issaka	Le français, c'est un peu rare. On peut utiliser quelques mots. Par exemple, tu vois, il y a beaucoup de mots qui n'existent pas en bambara, donc on le dit en français. Ça, on le fait tout le temps.
AMT	Et le songhay ?
Issaka	Jamais le songhay.

Ces propos sont confirmés par nos observations : le bambara domine largement dans la communication entre frères et sœurs en famille. Le français n'est utilisé qu'exceptionnellement, mais des mots français sont très fréquents en mélange avec le bambara. Nous n'avons pas observé que le songhay a été utilisé entre frères et sœurs.

L'usage quasi unique du bambara dans la communication entre frères et sœurs correspond aux résultats de l'étude déjà mentionnée de Canut (1992), où elle constate « une utilisation importante et pratiquement continuelle, pour les enfants, du bamanan²⁷ » dans une famille où les parents ne parlent pratiquement que le songhay. Calvet (1987) a étudié la transmission des langues en famille à Bamako. Il a trouvé que même si la famille a un rôle majeur quant à la transmission des langues aux enfants, l'influence de l'environnement sur leur usage et maîtrise linguistique est encore plus importante : la langue qui domine dans l'entourage de l'enfant va, selon Calvet (*op.cit.* : 98), souvent devenir sa L1, même si les parents parlent une autre langue. Dans le cas de notre recherche, les enfants de la famille préfèrent parler le bambara à la place du songhay et le bambara est aussi la langue qu'ils

²⁷ Bambara se dit *bamanan* ou *bamanankan*, 'langue bambara' dans cette langue.

maîtrisent le mieux. Ces faits indiquent que l'environnement a une influence primordiale sur leur comportement linguistique

Il n'est donc pas surprenant que le bambara domine l'usage linguistique de ces jeunes locuteurs aussi hors la concession. **Dans le quartier**, tous les huit déclarent parler uniquement le bambara. La dominance du bambara dans ce domaine est confirmée par les réponses provenant des questionnaires :

Tableau n°4 : **Langue utilisée dans le quartier** (enquêtés par questionnaire nés à Bamako)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
18	0	16	0	2 bambara/français

Avec un inconnu, la tendance est la même : tous les enfants de la famille déclarent parler le bambara, mais trois d'entre eux affirment qu'ils utilisent en plus le français. Un de ceux-ci souligne qu'il y a une différence entre les interlocuteurs jeunes et les « plus âgés » : « Les jeunes inconnus, je les salue en français. Les inconnus plus âgés, je les salue en bambara, par respect » (Khalil). Un autre regarde plutôt le statut social : « Je vais essayer de voir, sa manière de s'habiller, de sa manière de se comporter, si la personne comprend français. Je suppose que tout le monde comprend le bambara, donc souvent c'est mieux pour moi de saluer en bambara » (Ismaël). Ces données ne divergent pas de celles obtenues par questionnaire :

Tableau n°5 : **Langue parlée avec un inconnu** (enquêtés par questionnaire nés à Bamako)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
18	0	15	0	3 bambara/français

Au marché également, la langue dominante est le bambara. Sept enfants déclarent y utiliser seulement le bambara. Un mentionne qu'il parle aussi le français : « Je salue les gens en bambara. Je demande en bambara, si je me rends compte que la personne parle français, je parle français » (Ismaël).

Calvet (1987) a étudié les tendances communicatives au marché dans plusieurs villes plurilingues, dont Bamako, et il constate que « le marché, par le nombre de langues qu'il met parfois en présence, et par la nécessaire communication qu'il implique [...] est en effet un bon révélateur de la gestion du plurilinguisme que peut constituer la pratique sociale » (1987 : 108). Comme le marché est « confronté à différentes formes grégaires », il s'impose souvent

le « besoin d'une forme véhiculaire » (*op.cit.* : 123) qui est, dans le cas de Bamako, le bambara. La prédominance du bambara au marché se confirme par les informations obtenues par questionnaire :

Tableau n°6 : **Langue parlée au marché** (enquêtés par questionnaire nés à Bamako)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
18	0	15	0	3 bambara/français

À l'université, sphère formelle, c'est le français qui domine la communication. Tous les sept enfants de la famille qui sont ou qui ont été étudiants à l'université, affirment qu'ils parlent le plus souvent le français. Dans la communication avec les professeurs, le français est quasiment la seule langue utilisée. Ismaël décrit la situation linguistique à l'université ainsi : « À l'université, je ne parle que français. Il m'arrive de parler le bambara. Il y en a qui... même si je les parle en français ils me répondent en bambara, on discute un peu en bambara. Je préfère parler le français. Avec les professeurs je ne parle que français » (Ismaël). Nous retrouvons la même tendance dans les informations obtenues par questionnaire : la langue parlée avec les professeurs à l'université est quasiment toujours le français.

Tableau n°7 : **Langue parlée avec les professeurs à l'université** (enquêtés par questionnaire nés à Bamako)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
18	0	0	16	2 bambara/français

Quant à **la communication amicale des enfants de la famille**, le bambara est également la langue dominante. Aucun des enfants ne déclare parler seulement le songhay avec les amis, ce qui est en conformité avec nos observations. Une alternance de bambara et de français semble cependant fréquente dans la communication amicale interethnique aussi bien qu'entre amis songhay :

- Khalil : Avec mes amis songhay, ça dépend. Ici la langue qu'on parle c'est le bambara. Peut-être, s'il vient de s'installer, il ne parle pas bien la langue bambara, on peut parler en français. Sinon, je pense que c'est le bambara qu'on parle.
- AMT : Il ne vous arrive pas de parler le songhay ?
- Khalil : Moi, mon songhay n'est pas trop bien, donc, c'est difficile que je parle le songhay avec les amis.

Ce propos indique que le choix de langue est souvent influencé par l'interlocuteur. Ainsi, il semble que l'emploi seul du bambara soit un peu plus fréquent dans la communication interethnique que dans celle entre amis de la même ethnie. Néanmoins, le bambara reste la langue la plus parlée aussi dans la communication entre les amis songhay. Remarquons ensuite que le français semble être plus utilisé dans la communication entre Songhay qu'avec des amis d'autres ethnies. L'usage minimal du songhay en communication amicale peut être, comme le constate Khalil ci-dessus, lié à une faible compétence dans cette langue. Les enfants songhay, qui ont grandi à Bamako, sont obligés de faire intervenir le bambara ou le français pour obtenir une communication efficace.

Selon Louis-Jean Calvet (1987), l'influence qu'a l'environnement sur la conduite sociale de l'enfant est plus significative que celle des parents. Il souligne aussi que la langue est un facteur important d'intégration et d'assimilation. La langue qui est parlée dans le milieu social d'un enfant est pour lui « la langue de la normalité » et il tend à adopter cette langue pour être « semblable aux autres » (Calvet 1987 : 104,105). Ce dynamisme semble jouer aussi pour les enfants de la famille étudiée : la communication amicale se passe le plus souvent dans la langue dominante du milieu ambiant, le bambara.

En étudiant les données obtenues par questionnaire nous retrouvons ces tendances d'usage. Le bambara est la langue la plus utilisée en communication amicale parmi les jeunes Songhay qui ont grandi à Bamako :

Tableau n°8 : **Langue parlée avec des amis** (enquêtés par questionnaire nés à Bamako)

Interlocuteur	Songhay	Bambara	Français	Autres
Avec ami/e de la même ethnie (N=18)	0	4	0	5 songhay/français 7 bambara/français 2 songhay/bambara
Avec ami/e d'autres ethnies (N=18)	0	10	0	8 bambara/français

Si les informations obtenues sont unanimes en ce qui concerne la communication entre les enfants et leurs amis, ceci n'est pas le cas pour **la communication entre les enfants et leurs petits amis**, où il y a un décalage entre ce que les enfants disent faire et ce que l'on observe. Le français est déclaré très fréquent dans la communication avec le/la petite (e) amie (e) des enfants :

- AMT : Tu parles quelle langue avec ta copine ?
- Ismaël : Je parle très souvent le français avec ma copine. Je me sens plus à l'aise en parlant français. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être que j'arrive à trouver des mots plus tendres que je ne trouverais pas en parlant le bambara ou le songhay. Peut-être que je me suis dit que je saurais mieux la convaincre en parlant le français.
- AMT : Ta copine est bambara, non ?
- Ismaël : Mmm, mais c'est la même chose si ma copine est songhay ou bambara.

Ce qu'atteste Ismaël dans ces propos ne diffère pas des déclarations de la plupart de ses frères et sœurs. Pourtant, la forte présence du français dans cette communication n'est pas confirmée dans nos observations : c'est le bambara qui domine dans la conversation quotidienne, aussi entre petits amis. Nous remarquons cependant que les énoncés plus sérieux, comme des déclarations d'amour, sont en effet souvent exprimés en français, et que le français est parfois aussi utilisé pour courtiser. Un autre des enfants de la famille, Aïssa, parle aussi du français comme la langue dans laquelle « il est plus facile d'exprimer les émotions amoureuses ».

Dans les informations obtenues par questionnaire également, le français est déclaré utilisé dans la communication amoureuse :

Tableau n°9 : **Langue parlée avec petit (e) ami (e)** (enquêtés par questionnaire nés à Bamako)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
18	0	11	3	4 bambara/français

Nous voyons que trois personnes déclarent parler uniquement le français, mais cet usage est peu probable vu le faible usage du français en général. Une surestimation de l'usage du français peut être liée à des représentations de cette langue en tant que porteur de statut social, sujet qui sera traité dans le chapitre 6.

L'usage du français en tant que langue d'amour s'observe aussi parmi les jeunes étudiants à Dakar. Brodal et Lexander (à paraître 2011) indiquent que cette tendance se retrouve à l'oral aussi bien qu'à l'écrit : « [à l'oral] le français est parfois utilisé [...] pour exprimer des sentiments amoureux » ; « c'est dans les SMS d'amour que la dominance du français est la plus marquée » (pagination non accessible). Dans sa thèse de doctorat (2010), Lexander explique l'usage du français dans les SMS par le fait que « [l]e répertoire d'expressions fixes et poétiques d'amour est plus accessible en français pour les étudiants ».

Cette explication nous semble pertinente pour notre étude : plusieurs de nos informateurs disent que le lexique français est plus approprié pour une telle forme de communication : « Le français c'est la langue d'amour, quoi. Pour mieux exprimer les sentiments réels du cœur de préférence on choisit le français. Ils ont le vocabulaire pour ça, quoi ! » (Adama).

*

Plusieurs des facteurs influençant l'usage et les choix de langue identifiés par Grosjean (1982, 2010, voir chapitre 1.4) sont pertinents pour la situation linguistique dans laquelle se trouvent les enfants de la famille. Nous avons vu que l'usage des langues des parents est fortement marqué par leur appartenance ethnique et leur souhait de maintenir leur propre culture, ce qui empêche leur assimilation linguistique par le milieu dominant. Cela n'est pas le cas pour les enfants. Même si, comme nous allons le voir, leur identité est fortement liée à l'ethnie songhay l'appartenance ethnique influence très peu leur choix de langue.

Le choix de langue des parents dépend souvent de la langue maîtrisée par l'interlocuteur et cela vaut tant pour les parents que pour les enfants. Selon Grosjean (1982, 2010) c'est en effet en considérant la compétence et la préférence linguistiques de l'interlocuteur que l'on choisit la langue qui fonctionne le mieux pour obtenir une bonne communication. Il se développe chez les locuteurs une compétence permettant de savoir quelle langue utiliser dans quelle situation. Même si les enfants préfèrent pour la plupart communiquer en bambara, ils parlent songhay avec les parents. Il est probable que cet usage linguistique s'est développé comme un résultat de leur histoire linguistique commune. Grosjean ajoute qu'il se développe entre deux locuteurs une « langue d'accord », une langue qui permet une communication naturelle pour les deux parties. Ceci semble être le cas entre les parents et leurs enfants.

Selon Grosjean, le choix de langue peut aussi être influencé par la situation d'interaction. Nous constatons chez les enfants une différence entre les situations formelles et informelles : le français est majoritairement utilisé à l'université avec les professeurs alors que le bambara est utilisé au marché et dans le quartier, conformément à la situation diglossique.

Le contenu du discours peut aussi marquer le choix de langue. Selon Grosjean, il y a des thèmes qui sont plus faciles à discuter dans une langue que dans une autre, ce fait étant lié au vocabulaire propre aux langues en question (Grosjean 2010 : 46). Nous voyons que chez les enfants de la famille, le sujet de l'amour est souvent traité en français.

5.3 Usage linguistique des cousins, ayant grandi à Tombcouthou

Quatre cousins, nés et ayant grandi à Tombouctou, sont logés chez la famille. Ils sont venus à Bamako pour étudier, et lors de l'enquête ils avaient passé entre 2 et 15 ans dans la capitale. Trois d'entre eux étaient restés à Bamako pour chercher du travail après avoir terminé leurs études et un était toujours étudiant. En ce qui concerne leur L1, deux déclarent avoir le songhay comme L1, un le français et un le songhay et le français

Tableau n°10 : **L1 des cousins**

	Prénom	Sexe	Année de naissance	L1	Séjours à Bamako
1	Abdou	M	1987	Songhay	2006 (deux ans)
2	Youssouf	M	1979	Songhay	1999 (neuf ans)
3	Boubacar	M	1974	Songhay/français	1995 (13 ans)
4	Moustaphe	M	1973	Français	1993 (15 ans)

Nous voyons que pas plus que les enfants de la famille il n'y a d'unanimité en ce qui concerne la L1 déclarée des cousins. Les cousins maîtrisent tous le songhay et le français et ces deux langues sont continuellement présentes dans leur quotidien. La durée du séjour à Bamako semble cependant favoriser chez eux l'usage du français – et non du bambara, comme on aurait pu s'y attendre. Le songhay et le français occupent cependant des rôles différents, représentant des identités distinctes dans la vie de ces jeunes personnes. Nous retrouvons la même situation linguistique quant à la L1 dans les réponses obtenues par questionnaire :

Tableau n°11 : **L1** (enquêtés par questionnaire nés à Timbouthou)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
54	33	0	8	13 songhay/français

Dans le foyer à Bamako, les cousins parlent le songhay avec leur tante et leur oncle, et la présence des jeunes locuteurs du songhay dans la concession est appréciée par ces derniers : « Ça leur fait plaisir que nous sommes là, qu'on puisse causer en songhay » (Boubacar). Ayant grandi à Tombouctou, les cousins sont toujours en contact proche avec la langue et la culture songhay, et leur présence contribue à ce que le songhay soit parlé davantage dans la concession. Selon un des cousins, cette présence culturelle songhay influence aussi les enfants :

Qu'est-ce qui fait plaisir à un père de famille ? C'est d'avoir un relais parmi les enfants qui puisse mener à bien sa politique familiale. Promouvoir la langue songhay pour lui est important, et moi je parle le songhay avec ses enfants. Dans ce sens je l'aide un peu, quoi ! C'est pour cela que tonton m'apprécie beaucoup. Les valeurs qu'il veut donner aux enfants, il retrouve cette valeur en moi (Boubacar).

Un autre des cousins, Youssouf, dit qu'il parle « toujours le songhay avec les enfants [de la famille] » même s'ils le parlent « difficilement ». Il ajoute que « quand ils parlent songhay tu sens qu'ils traînent, quoi, qu'ils cherchent les mots. Ils ne sont pas à l'aise ». Nous avons observé que les enfants de la famille font de leur mieux pour satisfaire les souhaits linguistiques des cousins en leur parlant le songhay, bien qu'« ils se sentent gênés » (Youssouf). L'envie de ces derniers de parler le bambara n'est pas négligeable : « Il arrive que les enfants [de la famille] me parlent en bambara, mais c'est un peu lourd pour moi. Ils savent que je préfère parler le songhay. Ils savent que je les répons en songhay » (Youssouf).

Si le songhay est la langue dominante dans la communication entre les cousins et les enfants de la famille, le français est aussi beaucoup utilisé. Nous allons voir que le bambara est aussi utilisé dans certains cas spécifiques. Il y a une différence dans la communication selon le sexe de l'interlocuteur (frères/sœurs) : dans la communication avec les garçons, le français est beaucoup utilisé à côté du songhay. Le bambara n'est guère utilisé, ce que confirme l'un des cousins : « Pourquoi je dois parler le bambara avec lui ? Entre nous on parle le français ou le songhay, seulement » (Moustaphe). Quand ils communiquent avec les sœurs, l'emploi du bambara est plus important que dans la communication avec les frères. L'usage du songhay et du français reste toutefois prépondérant. Boubacar confirme nos observations :

Avec les sœurs, il m'arrive de parler le bambara de temps en temps. Nous n'avons pas l'habitude de causer ensemble ou de discuter ensemble. Souvent je peux transmettre un message ou les commissionner en parlant le bambara, par exemple je peux dire : *Ji di yan n k'a min*. Amène-moi de l'eau, quoi.

Ce propos nous amène à penser que la différence dans la communication des cousins avec les frères et les sœurs est liée à des coutumes sociales : les cousins n'ont pas l'habitude de discuter avec les sœurs de la famille, mais plutôt de les commander, «commissionner ». Il est clair que ces dernières préfèrent parler le bambara : s'adresser à elles en cette langue peut ainsi être une manière pour les cousins de les mettre à l'aise ou de les persuader.

Hors la concession, l'alternance entre le songhay, le bambara et le français est également importante. Le français est déclaré dominant dans la communication des cousins dans le quartier à Bamako, mais selon nos observations, le bambara est utilisé autant que le français. Le songhay y est aussi parfois utilisé. Les informations obtenues par questionnaire, présentées ci-dessous, montrent, elles aussi, la dominance du bambara. Un grand nombre déclare aussi parler le français soit seul, soit en alternance avec une ou deux des langues nationales en question, mais aucun ne déclare parler le songhay uniquement :

Tableau n°12 : **Langue utilisée dans le quartier** (enquêtés par questionnaire nés à Timbouctou)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
54	0	19	7	17 bambara/français 4 songhay/bambara/français 3 songhay/bambara 4 songhay/français

Avec un inconnu, les quatre cousins déclarent parler le français et deux disent qu'ils parlent aussi le bambara. Cet emploi dominant du français est confirmé par nos observations. Contrairement aux enfants de la famille, les cousins qui ont grandi à Tombouctou utilisent le français « par réflexe » avec un inconnu : « Un taximan, par exemple, je le salue en français, après je vois. Si la personne ne comprend pas le français, je parle le bambara avec lui [...]. Par réflexe, la première langue que j'utilise, c'est le français » (Boubacar).

Moustaphe remarque que la langue utilisée dans la communication avec un inconnu « dépend des personnes ». Il ajoute que l'apparence de l'interlocuteur aussi bien que son âge lui donne une indication sur quelle langue utiliser : « Les personnes sont différentes. Certains n'ont pas étudié. Tu peux beaucoup dire par rapport à une personne seulement en lui regardant. Si c'est une vieille personne, je suppose qu'elle ne parle pas le français, je m'adresse à elle en bambara ». Cette tendance à présumer de la capacité linguistique d'un interlocuteur a été décrite aussi par l'un des enfants de la famille (voir 4.2).

Dans la communication avec un inconnu, les cousins utilisent la langue qui fonctionne le mieux pour communiquer, et l'alternance entre le français et le bambara se passe « naturellement » : « Je ne sais pas. Avec certains je parle le bambara avec d'autres le français. Ça dépend de la personne » (Yousseuf).

En conformité avec ce que déclarent les cousins, les données obtenues par questionnaire montrent que le français est la langue dominante dans la communication avec un inconnu et que l'emploi du bambara est aussi fréquent :

Tableau n°13 : **Langue utilisée avec un inconnu** (enquêtés par questionnaire nés à Timbouctou)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
54	0	8	31	11 bambara/français 2 songhay/bambara/français 2 pas de réponse

Au marché, c'est le bambara qui domine l'usage linguistique des cousins, mais le français est aussi beaucoup utilisé : tous les quatre déclarent parler le bambara et trois d'entre eux disent qu'ils parlent aussi le français, comme le constate Boubacar : « Je parle français et bambara. En tout cas, je parle plus le bambara que le français, quand même, parce que tout le monde là-bas parle le bambara ».

Cette dominance du bambara au marché peut donner une image de la gestion du plurilinguisme de la société à un niveau plus global et indique sans doute le poids de cette langue en tant que véhiculaire bamakoise. Le marché est peut-être le domaine où l'exigence d'une langue véhiculaire se voit le plus, étant un résultat des besoins de communication entre différents groupes linguistiques qui y coexistent (Calvet 1987 : 108, 123). Un des cousins souligne l'importance d'avoir une langue véhiculaire, le bambara étant, pour lui, nécessaire dans la communication au marché :

Les gens des différentes ethnies, quand ils se retrouvent au marché, des vendeurs et des clients par exemple, ils communiquent en bambara. Ça c'est à 90 %. Au marché les gens sont à majorité analphabètes, donc ce n'est pas évident qu'ils parlent le français. Le bambara, c'est un peu commun, quoi, pour toutes les ethnies. C'est la première langue nationale. Donc nous, même si nous sommes des Songhay, nous sommes obligés de parler le bambara au marché (Moustaphe).

Même si le bambara est la langue la plus parlée au marché, nous constatons qu'il y a une résistance chez ces locuteurs quant à cet usage linguistique : quand c'est nécessaire, ils font « des efforts pour parler le bambara », car ils sont « obligés », mais ils préfèrent « généralement le français » (Moustaphe).

Si le marché, par les besoins de communication qu'y existent, explique l'usage d'une langue véhiculaire, il a aussi une fonction comme « révélateur » des « rapports de force entre les groupes linguistiques » (Calvet 1987 : 122). A Bamako, le bambara, étant la première langue véhiculaire au marché, reflète la dominance du groupe ethnique bambara dans la capitale et, nous le savons, au niveau national. La langue bambara s'impose sur le terrain

multiethnique : les locuteurs non bambara sont, comme le dit Moustaphe ci-dessus, « obligés de parler le bambara au marché ». Cette prédominance du bambara est confirmée par les informations obtenues par questionnaire :

Tableau n°14 : **Langue parlée au marché** (enquêtés par questionnaire nés à Timbouctou)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
18	0	24	5	19 bambara/français 3 songhay/français 3 songhay/bambara/français

À l'université, les cousins déclarent parler (ou avoir parlé lorsqu'ils étaient étudiants) uniquement le français. Si pour ceux-ci l'usage du français est fréquent dans la sphère informelle (en famille, dans le quartier, au marché) il ne l'est pas moins dans la sphère formelle. Selon un des cousins, le devoir éducateur de l'université implique que le français y soit parlé : « Le professeur n'a aucun droit de parler le bambara avec les étudiants, ou une autre langue, parce que le français c'est la langue de travail. Tout enseignement est dispensé en français, donc son usage à l'université est obligatoire ». Dans les informations obtenues par questionnaire, nous retrouvons cette forte dominance du français dans la communication avec les professeurs :

Tableau n°15 : **Langue parlée avec les professeurs à l'université** (enquêtés par questionnaire nés à Timbouctou)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
54	0	0	46	6 bambara/français 1 français/anglais 1 pas de réponse

Quant à la **communication amicale** des cousins, le français est beaucoup utilisé. Avec les amis songhay l'alternance entre le français et le songhay est continuelle et il est difficile de déterminer la langue la plus utilisée des deux. Le propos suivant du Youssouf souligne cette alternance : « Avec Moustaphe par exemple, on parle le français et le songhay. On parle plus le français que le songhay, quoi. Avec Abdou, là, je pense que je parle plus le songhay ». Le choix de langue semble être influencé par l'interlocuteur, car « tout le monde n'est pas à l'aise en parlant français » ; « il y en a qui préfèrent parler le songhay » (Abdou).

Par l'observation nous avons constaté que la conversation (entre Songhay) tenue en songhay est fortement marquée par le vocabulaire français. Abdou précise qu'il préfère parler le songhay en parlant du foot, mais qu'il fait intervenir « toujours des petits mots en

français » : « si on doit dire 'l'attaquant' ou 'le défenseur' par exemple, ça n'existe pas en songhay ». Cette façon de « mélanger les langues » (Boubacar), que cela se passe consciemment ou non, est effectivement, selon nos observations, très fréquente dans l'usage linguistique des cousins. Une telle « interférence lexicale » se produit, selon la psycholinguiste belge Josiane F. Hamers, quand « le locuteur bilingue remplace, de façon inconsciente, un mot de la langue parlée par un mot de son autre langue » (Hamers 1997 : 178).

Si l'interférence lexicale se passe souvent inconsciemment, ceci n'est pas l'unique cas. Abdou note que son choix de langue est parfois lié au sujet du discours. Ceci est remarqué aussi par Boubacar, qui préfère par exemple parler le français « quand il s'agit de débattre politique ou thèmes sociaux, culturels » : « C'est plus facile pour nous, parce qu'on a plus de références en français ».

Il semble que le songhay est utilisé de préférence quand il s'agit de thèmes intimes relevant de l'histoire personnelle (« vieux souvenirs », Boubacar). Par le propos suivant de Boubacar, nous comprenons que la langue songhay a un rôle signifiant en tant que gardien des références culturelles : « Quand on parle des vieux souvenirs, de l'enfance tout ça. Souvent on le fait en songhay. Le songhay, c'est ma langue d'enfance, donc, ça fait revivre l'histoire, quoi ». Cette tendance est aussi soulignée par Youssouf, qui affirme que le songhay est utilisé quand il y a des événements qui ont « vraiment de l'importance dans la vie » : « si il y a un baptême ou un mariage par exemple, ou surtout un enterrement, on utilise toujours notre songhay pour exprimer nos sentiments par rapport à ça, les bénédictions, tout ça. Nous avons nos expressions typiques [...] je ne pourrais pas les dire dans aucune autre langue » (Youssouf).

Les deux langues, le français et le songhay, semblent donc être liées à différents thèmes de discours. Boubacar souligne en plus que le songhay pour lui a une valeur spécifique, une fonction que le français ne peut occuper : « Certaines causeries sont plus intéressantes à raconter en songhay. Il y a certaines choses qui sont difficiles à traduire aussi en français ou simplement quand tu traduis, tu perds certains éléments narratifs. On a des petits contes, même si ça se traduit, ça perd sa succulence ». La langue songhay a aussi une fonction unificatrice pour ces jeunes Songhay installés à Bamako, comme l'explique Moustaphe : « Ça fait plaisir souvent de parler le songhay. C'est par instinct grégaire, c'est quelque chose qui nous lie, là où nous sommes. Le placement géographique n'a aucune influence à ça ». Comme nous l'avons constaté plus haut, le songhay et le français représentent des identités différentes. Il est clair que, sous-jacents aux choix de langues des cousins, se trouvent certaines représentations linguistiques. Nous y reviendrons dans le chapitre 6.

Dans la **communication avec les amis d'autres ethnies**, le bambara entre en jeu, même si le français y reste dominant : les cousins déclarent tous qu'ils préfèrent parler le français. Remarquons que tous les quatre déclarent que leur maîtrise du bambara est faible : « Nous, le bambara qu'on parle n'est pas trop bien... On se débrouille seulement » (Boubacar). Ils constatent cependant que le bambara est inévitable dans leur communication dans la capitale : « ici tu es obligé de parler le bambara » (Yousseuf).

L'usage du bambara semble être lié à des fonctions spécifiques. Boubacar décrit la communication avec l'un de ses amis bambara ainsi : « On peut causer en bambara, échanger des petites informations tout ça, les salutations. On dit : *A bè cògò di ? Ça va ? Ko ka nyi ? Somògòw ?*²⁸ Dès lors qu'il s'agit de débattre, on parle le français, quoi. Le bambara, c'est juste pour l'introduction, c'est tout ». Un autre cousin, Moustaphe, note qu'il « fait les salutations en bambara » : « Ça fait plaisir à l'autre que tu parles sa langue. Ça veut dire que tu donnes de l'importance à sa culture ».

Dans la communication amicale interethnique les choix de langue semblent également dépendre de la capacité et de la préférence de langue de l'interlocuteur : « Avec Seydou, on parle plus le bambara que le français, parce qu'il a pas trop étudié, quoi. Il faut savoir mettre à l'aise ton interlocuteur, c'est extrêmement important. Ça veut dire, choisir la langue qu'il maîtrise » (Moustaphe). Ce propos indique que la situation linguistique qui se produit entre amis de différentes ethnies peut être marquée par l'insécurité linguistique, sujet qui sera traité dans le chapitre 6.

Même si ces jeunes Songhay disent qu'ils « n'aiment pas » (Yousseuf) parler le bambara, la langue de l'environnement s'impose, aussi sur le plan culturel. Les références sociales de leur entourage immédiat sont enregistrées dans cette langue et la plaisanterie en fait partie : « L'humour d'une communauté linguistique offre en effet une ouverture sur la culture et la langue de cette communauté, dans la mesure où il met en jeu des thèmes culturels et des mécanismes linguistiques particuliers » (Lethierry 2001 : 25). Une telle pratique est décrite par Boubacar :

Parfois je lui [l'interlocuteur bambara] intervins en bambara, c'est pour lui faire rire, quoi. Il y a certaines expressions comiques. Par exemple *gwaden*, quelqu'un qui n'est pas éveillé, quelqu'un qui vient du village, quoi. C'est pour lui amuser, quoi. Je peux dire ça en français, mais c'est comme ça a plus de sens quoi, quand tu le dis en bambara ?

²⁸ *A bè cògò di ?* Comment ça va ? *Ko ka nyi ?* Tout va bien ? (Litt : 'l'affaire va bien?') *Somògòw ?* Et la famille ? (Litt : 'les gens de la maison ?')

Boubacar participe à une interaction humoristique qui implique des termes culturels de son interlocuteur et cette aptitude peut donner un « avantage supplémentaire qui facilitera leur [les locuteurs de la langue minoritaire] intégration » (Lethierry 2001 : 45).

Pour en conclure (provisoirement) avec la communication entre les cousins et leurs amis, nous constatons qu'entre les amis songhay le français est la langue dominante, bien que le songhay y soit également fréquent. Dans la communication interethnique, le français demeure la langue la plus utilisée, mais le bambara y a aussi un rôle important. Ces tendances sont confirmées par les informations obtenues par questionnaire :

Tableau n°16 : **Langue parlée avec des amis** (enquêtés par questionnaire nés à Timbouctou)

Interlocuteur	Songhay	Bambara	Français	Autres
Avec la même ethnie (N=54)	12	0	5	30 songhay/français 7 songhay/bambara/français
Avec d'autres ethnies (N=54)	0	6	19	29 bambara/français

Dans la **communication avec la petite amie ou conjointe** des cousins il y a aussi une alternance entre le français et le songhay. La conversation quotidienne est dominée par le songhay, mais la valeur « romantique » du français (voir 4.2), semble valoir à un certain degré aussi dans le cas des cousins. Selon Moustaphe, le français, qui est « la langue la plus romantique », peut avoir un rôle particulier dans la communication d'un couple :

De façon générale, en milieu étudiantin, l'idéal c'est de parler le français, quoi. C'est un prestige, quoi, de parler le français entre eux, entre le couple, quoi. On a une grande influence des feuillets brésiliens, là. Il y a du bon français dedans, quoi, donc ça influence beaucoup sur les jeunes. Ils ramassent des petites phrases tendres de ces feuillets-là, quoi.

Les résultats provenant des questionnaires concernant la langue utilisé dans la communication avec le/la petit(e) ami(e) sont montrés ci-dessous :

Tableau n°17 : **Langue parlée avec petit(e) ami(e)** (enquêtés par questionnaire nés à Timbouctou)

Nombre	Songhay	Bambara	Français	Autres
54	21	1	7	3 bambara/français 1 songhay/bambara 15 songhay/français 2 songhay/bambara/français 4 pas de réponse

Nous voyons que la dominance du songhay dans la communication amoureuse est confirmée : 27²⁹ des 54 locuteurs déclarent utiliser le français, alors que le bambara n'est déclaré pratiqué que par 7³⁰ des locuteurs.

*

Les facteurs identifiés par Grosjean comme influençant le choix de langue (voir chapitre 1.4) sont pertinents aussi pour l'analyse de la situation linguistique des cousins. En conformité avec les parents de la famille, qui ont comme eux fait toute leur jeunesse à Tombouctou, l'appartenance ethnique influence la pratique linguistique des cousins dans le milieu bambara. Bien qu'ils aient vécu plusieurs années dans la capitale, les cousins maîtrisent mieux le français que le bambara et ils préfèrent, le plus souvent, parler français dans la communication interethnique. La culture aussi bien que la langue bambara semblent les pénétrer difficilement.

Si les préférences linguistiques des cousins de nature identitaire influencent leur choix de langues, la langue parlée par l'interlocuteur peut aussi être déterminante. Selon Grosjean, l'on considère les compétences et les préférences de l'interlocuteur afin de choisir la langue appropriée pour obtenir une communication efficace. Comme nous l'avons vu pour les enfants de la famille, il se développe souvent une « langue d'accord » entre les locuteurs, assurant une communication réciproquement efficace.

La situation de l'interaction, un autre facteur mentionné par Grosjean comme déterminant le choix de langue, influence aussi l'usage linguistique des cousins : dès qu'ils sortent de la porte de la concession familiale, où ils parlent majoritairement le songhay, ils se trouvent dans un milieu où le bambara est la langue dominante. L'on retrouve une frontière entre « chez soi » et « ailleurs » qui résulte en différents usages linguistiques.

Selon Grosjean, le degré de formalité ou d'intimité d'une situation de communication tend à influencer le choix de langue : les cousins ne parlent que le français avec les professeurs à l'université (sphère formelle) alors qu'au marché, domaine non formel, la langue la plus utilisée par les cousins est le bambara. Dans des situations sociales familiales, rituelles (comme le baptême, le mariage et l'enterrement), l'usage du songhay est dominant. La pratique sociolinguistique des cousins s'inscrit donc dans une situation typique de

²⁹ Ici sont compris les chiffres notés sous les alternatifs « français » (7), « bambara/français » (3), « songhay/français » (15) et « songhay/bambara/français » (2).

³⁰ Ici sont compris les chiffres notés sous les alternatifs « bambara » (1), « bambara/français » (3), « songhay/bambara » (1) et « songhay/bambara/français » (2).

diglossie où la langue H, le français, est utilisée dans des contextes formels, et où les langues B, les langues nationales bambara et songhay, dominent dans des contextes non formels.

Le contenu du discours est aussi un facteur influençant le choix de langue des cousins. Certains sujets sont, selon Grosjean, plus faciles à aborder dans une langue que dans une autre et un des cousins constate notamment qu'il est « plus facile » de discuter par exemple de la politique en français qu'en songhay (« on a plus de références en français », Moustaphe). Un autre informateur remarque que, par exemple en parlant de foot, il y a des termes qui « n'existent pas en songhay ». Selon nos informateurs il y a aussi des thèmes qui sont plus pertinents à traiter en songhay qu'en d'autres langues, par exemple les contes traditionnels (qui ne sont pas, selon eux, traduisibles) et les souvenirs d'enfance et les bénédictions (« je ne pourrais pas les dire dans aucune autre langue », Youssouf). Le français semble être fréquent dans les déclarations d'amour.

5.4 Usage linguistique des amis de la famille, ayant grandi à Tombouctou

Quatre jeunes hommes songhay qui sont des amis de la famille font aussi partie de notre groupe d'informateurs : un boucher (Souleymane), un joueur de basket (Ibrahim) et deux boutiquiers, *butikitigiw* (Amadou et Mahamane). Ils sont tous nés et ont grandi à Tombouctou et leur L1 est le songhay. Ils connaissent les cousins depuis l'enfance. Ils sont tous les quatre illettrés (Amadou et Ibrahim ont fait l'école coranique) et sont venus à Bamako pour travailler. Le fait qu'ils ne soient pas scolarisés les distingue des membres de la famille. Ils proviennent aussi d'une couche sociale moins élevée que celle de la famille.

Avant d'en venir à l'usage linguistique de ces quatre locuteurs, mentionnons que nous nous baserons ici majoritairement sur les informations déclarées, car nos observations en dehors de la famille sont limitées. Deux des entretiens, ceux avec Amadou et Mahamane, ont été effectués par notre assistant de recherche (qui les a transcrits et traduits) puisque ces deux informateurs ne parlent pas le français.

Les pratiques linguistiques d'Amadou et Mahamane dans leur quotidien à Bamako sont fortement dominées par le bambara puisque leur maîtrise du français est très faible (à part quelques petits mots comme « ça va » et « merci », ils ne l'utilisent guère). Dans le quartier, au marché, et avec un inconnu, ils parlent toujours le bambara : c'est la langue qu'ils utilisent dans chaque communication interethnique. Dans la concession et avec ceux de la même ethnie, ils parlent le songhay. Amadou souligne que le maintien de la L1 pour lui est

important : « Dans les milieux songhay ici, nous conservons nos coutumes. On parle notre songhay. C'est très important pour nous, car nous sommes loin de chez nous ».

Quant à Souleymane et Ibrahim, ils maîtrisent le français même s'ils n'ont pas fait l'école. Selon Souleymane, le français s'apprend aussi par d'autres voies :

Pour moi, c'est la radio qui est mon école : on a appris le français avec ça, la télé, la radio. Le français on le parle depuis Tombouctou. J'avais des amis qui travaillent dans le tourisme, à Tombouctou on apprend le français comme ça, auprès des Blancs.

Le fait qu'ils parlent le français influe sur leur choix de langue dans le quotidien : ils déclarent tous deux qu'ils préfèrent parler le français en communication interethnique.

Au moment de l'enquête, Souleymane et Ibrahim avaient vécu plus de dix ans en zone mandingue ; malgré cela, les deux déclarent que leur maîtrise du bambara est faible. Ibrahim explique son niveau bas en bambara ainsi : « Je me débrouille en français, c'est pour ça que je n'ai pas trop cherché à apprendre le bambara ». Les déclarations de Souleymane et Ibrahim par rapport à la compétence en bambara correspondent donc avec celles des cousins et peuvent avoir été influencées par des représentations. Le bambara est cependant beaucoup utilisé dans le quotidien de Souleymane et Ibrahim : selon leurs déclarations, ils parlent le plus souvent le bambara dans le quartier, au marché et avec un inconnu. Dans les concessions où ils logent, le songhay est la langue la plus utilisée, même si « il y en a qui préfèrent parler le bambara » (Ibrahim). En général, dans la communication avec les personnes de la même ethnie, le songhay est largement dominant, même si le français est parfois utilisé.

Les deux amis de la famille qui ne parlent pas le français sont (évidemment) obligés de parler le bambara dans la communication interethnique, mais les autres ont le choix entre les deux langues et préfèrent en effet parler le français. Leurs pratiques linguistiques sont ainsi comparables à celles des cousins qui ont, eux aussi, grandi à Tombouctou, mais qui ont appris le français à l'école. Nous voyons donc que la maîtrise du français, qu'elle soit acquise à l'école où ailleurs, influence les choix de langue des jeunes Songhay. Ayant une moins bonne maîtrise de cette langue, Souleymane et Ibrahim semblent cependant utiliser moins le français que les cousins.

*

Quant aux facteurs déterminant le choix de langue décrits par Grosjean, nous constatons, dans le cas des amis de la famille, que l'influence des interlocuteurs est importante. Ceux qui ne parlent pas le français ne se réfèrent qu'au bambara dans la communication interethnique, puisque c'est la seule langue commune. Quant à ceux qui parlent aussi le français, l'usage des langues en communication avec des personnes d'autres ethnies est plus complexe : vu qu'ils préfèrent le français à la place du bambara, la maîtrise et la préférence de l'interlocuteur vont, comme nous l'avons constaté aussi en analysant les cas des membres de la famille, contribuer à déterminer le choix.

La situation de l'interaction semble aussi avoir une pertinence quant aux choix de langues des amis de la famille. Les quatre déclarent parler uniquement le songhay dans leurs concessions à Bamako, ce qui correspond aux constats de Grosjean : la langue minoritaire tend à dominer dans les domaines intimes comme le foyer familial. L'usage linguistique dans les domaines associés à la formalité ne semble pas être pertinent pour les choix de langue de ces quatre locuteurs illettrés, qui fréquentent rarement les endroits formels et pas du tout l'université.

Si le contenu du discours s'est révélé un facteur important déterminant les choix de langue des cousins (et à un moindre degré celui des enfants de la famille), ceci semble peu influencer l'usage linguistique de leurs amis. Ce constat peut être lié à une compétence moins complète de la langue française chez les amis et à leur connaissance limitée des domaines dominés par le français, tels que l'université et l'écriture.

5.5 Remarques conclusives

Dans ce chapitre, nous avons analysé les pratiques linguistiques et les choix de langues de notre groupe d'informateurs principaux, membres d'une famille élargie songhay et leurs amis, habitant à Bamako, afin de connaître les facteurs qui les motivent. Les usages linguistiques de ces informateurs ont été systématiquement comparés à des résultats provenant des questionnaires (touchant seulement de jeunes Songhay étudiants).

Les membres de la famille sont continuellement en contact avec trois langues : le songhay, le bambara et le français qui, dans leur quotidien, occupent des fonctions distinctes. Le songhay, langue des origines et des traditions, est lié à l'appartenance culturelle ethnique de nos informateurs. Le bambara est la langue véhiculaire de la capitale, dominante dans l'environnement ambiant. Le français, langue officielle et véhiculaire « neutre » au niveau national, domine la sphère professionnelle et formelle. La compétence qu'ont les informateurs

dans chacune de ces langues varie d'une personne à une autre, et leur préférence pour l'utilisation d'une langue en relation avec une situation donnée est aussi fonction de chacun d'entre eux.

Dans la concession de la famille, les trois langues sont continuellement présentes. Les parents ne parlent que le songhay entre eux, ainsi qu'avec leurs enfants et leurs neveux. Les enfants parlent le bambara, la langue qu'ils maîtrisent le mieux, entre eux. Mais la communication avec leurs parents se réalise en songhay, malgré la faible maîtrise des enfants en cette langue. Entre ces deux pôles se trouve leur communication avec les cousins, dominée par le français, mais où le songhay et le bambara sont aussi présents. L'usage linguistique des cousins est, dans la communication en famille, caractérisé par une alternance continue entre le français et le songhay : avec leurs tante et oncle ils parlent toujours le songhay, entre eux et avec leurs cousins/cousines ils parlent le songhay et le français, rarement le bambara. Les quatre amis de la famille déclarent parler le songhay dans leurs concessions respectives.

Dans des domaines informels hors la concession, au marché ou dans le quartier, le bambara est plus utilisé qu'à la maison. Les parents préfèrent, de façon générale, parler le français dans la communication interethnique, mais ils parlent le bambara quand ils sont obligés, par exemple au marché. Les enfants, de leur côté, parlent le plus souvent le bambara en dehors de la concession, mais il leur arrive aussi de parler le français. Ils parlent rarement le songhay quand ils ne sont pas à la maison, et cette langue n'est qu'exceptionnellement utilisée dans la communication avec leurs amis. En ce qui concerne les cousins, ils alternent, comme les parents de la famille, entre le bambara et le français.

Quant aux amis de la famille, les deux qui ne maîtrisent pas le français ne parlent que le bambara hors de leurs concessions (sauf dans les rencontres avec d'autres Songhay). Ceux qui maîtrisent le français préfèrent en général parler cette langue, mais la vie quotidienne dans la capitale exige souvent l'usage du bambara.

La communication effectuée **dans des domaines formels**, notamment l'université, est marquée par un usage étendu du français.

Plusieurs facteurs influencent l'usage linguistique des membres de la famille et de leurs amis. Tous les informateurs ont des préférences linguistiques distinctes : les parents préfèrent utiliser le songhay, les enfants préfèrent le bambara, alors que les cousins et les amis de la famille préfèrent le songhay ou le français. Ces préférences expliquent, dans plusieurs situations, leur choix de langue.

La langue préférée et maîtrisée par l'interlocuteur semble pourtant, dans notre cas, avoir autant d'importance, car une personne doit choisir la langue qui fonctionne le mieux

pour obtenir une communication efficace (*cf.* Grosjean). Si les locuteurs n'ont qu'une langue en commun, ils communiqueront forcément en cette langue, sans égard à leurs préférences. Si par contre ils peuvent choisir entre plusieurs langues, et leurs préférences ne sont pas les mêmes, d'autres facteurs vont contribuer à la détermination de la langue parlée. Dans notre corpus, deux facteurs sont mentionnés qui contribuent à ce que la personne choisisse la langue de l'autre : on la parle par respect ou pour « mettre à l'aise » l'interlocuteur.

De plus, la langue est souvent fortement liée à des situations, à des lieux ou à des thèmes spécifiques, et il n'est dans ces cas pas suffisant de parler de préférences linguistiques personnelles. Une première distinction se fait entre les domaines formels et informels. Le seul domaine formel étudié ici est l'université (communication avec les professeurs), où le français domine et où les langues nationales ne sont guère utilisées. Les domaines informels, la concession, le quartier et le marché sont dominés par les langues nationales. Cependant, le français s'introduit aussi dans l'informel, étant pour les Songhay une alternative au bambara. Une deuxième distinction se trouve entre l'usage linguistique « chez soi », où les préférences individuelles et politiques linguistiques familiales déterminent les conditions communicatives, et « ailleurs », où les règles sociales, dont ceux concernant l'usage linguistique, sont fonction de l'environnement.

Quand il s'agit du thème de discours, il est aussi un facteur influençant le comportement linguistique. Les thèmes liés à la langue songhay concernent la tradition et les origines : les souvenirs d'enfance, les contes traditionnels, les bénédictions. Le français est associé aux thèmes formels et « modernes » tels que la politique et la science. De plus, les déclarations d'amour sont souvent exprimées en cette langue. Ces relations langue/thèmes sont en partie motivées par le fait que les vocabulaires développés dans chacune des langues se prête à exprimer un thème spécifique, mais les habitudes du locuteur sont aussi un facteur important.

Ces relations fortes entre langues utilisées, la situation sociale et le thème de discours s'inscrivent dans le contexte de la diglossie enchâssée (*cf.* 1.3). Ainsi, la langue officielle et langue de prestige, le français, est utilisée dans le formel, la langue véhiculaire nationale, le bambara, s'utilise dans l'environnement immédiat, dans le quartier, au marché et le songhay, langue minoritaire, dans la concession.

Le fait que le français soit aussi utilisé dans l'informel rend cependant cette image plus nuancée, et l'on pourra supposer un assouplissement de la situation diglossique. Ceci se voit aussi par le fait que le français est appris hors institution (comme nous l'avons vu chez deux des amis de la famille). Dans notre corpus, nous n'avons pas vu les langues nationales entrer

dans la sphère formelle, mais nous savons que le bambara est de plus en plus utilisé dans les bureaux d'administration, dans la vie politique et dans les médias ainsi que dans le cinéma et la musique (Canut et Dumestre 1993, Dumestre 2003).

Il est clair que l'usage linguistique des différents membres de la famille élargie diffère d'un groupe d'informateurs à un autre et d'une personne à une autre. La différence la plus remarquable se trouve entre ceux qui ont grandi à Tombouctou (les parents, les cousins, les amis) et ceux ayant grandi à Bamako (les enfants). Les membres du premier groupe préfèrent parler le songhay au bambara. Les parents souhaitent ardemment transférer leurs références culturelles, dont leur langue, aux enfants, mais l'influence de l'environnement à Bamako, où le bambara domine, est cependant plus importante pour le comportement linguistique des enfants. Dans le cas des enfants de la famille, ayant grandi à Bamako, leur appartenance ethnique n'a pas d'influence directe sur leurs choix de langue : ils préfèrent parler le bambara. Pour les Songhay de notre corpus, il n'y a guère de corrélation entre âge et comportement linguistique : l'appartenance songhay et la résistance à la culture et la langue bambara se retrouvent dans la génération des parents aussi bien que chez les jeunes, mais les cousins sont plus enclins à parler plus le français que les parents (cf. le tableau 10).

Si d'autres études sur les pratiques langagières en Afrique francophone ont montré une différence systématique dans le comportement linguistique entre les sexes (voir par exemple Dreyfus et Juillard 2004 pour le Sénégal), la nôtre n'a guère révélé de telles différences, sauf pour les cousins qui parlent plus le bambara avec les filles qu'avec les garçons de la famille (voir 4.3). Cela doit être vu en relation avec la situation socio-économique de nos informateurs : la famille étudiée appartient à une couche sociale élevée où les enfants, frères et sœurs, sont tous des étudiants, et nous supposons que le comportement linguistique semblable des garçons et des filles vient du fait que leur situation sociale est plus ou moins la même. Brodal (2009) a étudié ce même phénomène parmi les étudiants à Dakar, et constate que la manière de vivre « assez similaire » des étudiants des deux sexes amène un comportement linguistique peu hétérogène (*op.cit.* : 103).

Quant au niveau d'étude, le fait que français soit appris à l'école influence la situation sociolinguistique (et plus généralement sociale) du locuteur malien. Savoir parler le français lui donne un plus grand répertoire linguistique et ouvre les portes aux domaines dominés par cette langue (écriture, vie politique ou universitaire, monde des affaires, relations internationales). Certains apprennent cependant le français en dehors de l'école et nous pouvons donc discuter si c'est le fait de parler le français ou le fait d'avoir fait l'école qui amène ces avantages. Les deux amis de la famille qui parlent le français sans avoir fait l'école

l'utilisent souvent dans la communication interethnique. Leur usage (oral) du français et leur niveau sont cependant moins importants que celui des membres de la famille ayant étudié, et ils ne peuvent pas aspirer à une ascension sociale semblable à celle des étudiants.

6 REPRÉSENTATIONS LINGUISTIQUES

Dans le chapitre précédent, nous avons dégagé des tendances relatives aux usages linguistiques de nos informateurs principaux. Nous avons vu que trois langues – le songhay, le bambara et le français – sont continuellement présentes dans leur quotidien, où elles occupent des fonctions distinctes. La compétence qu'ont les informateurs dans chacune de ces langues varie d'une personne à une autre et leur utilisation d'une langue en relation avec une situation donnée varie aussi en fonction des préférences de chacune d'entre elles. Dans ce chapitre seront présentées et analysées les représentations linguistiques qu'ont nos informateurs des trois langues en question. Quels sont les facteurs sous-jacents à celles-ci ? Y a-t-il des différences selon les différents groupes d'informateurs ? Comment les représentations linguistiques influencent-elles les usages des langues ?

Nous nous basons principalement sur le discours métalinguistique de nos informateurs, car, selon Gueunier (2003 : 42), accéder aux pensées des locuteurs sur leur propre parler et sur la situation sociolinguistique dans laquelle ils se trouvent est d'une importance considérable si le but est de comprendre les mécanismes sous-jacents à leur comportement. C'est ainsi que nous pouvons mieux appréhender la relation entre les représentations linguistiques et les usages des différentes langues.

L'étude des représentations demande, selon Gueunier (2003), une analyse qualitative des données, et l'entretien est l'outil méthodologique pour nous le plus pertinent. L'observation joue aussi un rôle important. Comparer le dire et le faire peut nous donner des informations supplémentaires sur les représentations linguistiques : si le dire et le faire ne correspondent pas, il est probable que les déclarations soient influencées par les attitudes et émotions. Le questionnaire, outil méthodologique quantitatif, a cependant aussi été employé, et certaines réponses provenant de celui-ci serviront de comparaison ou à donner une plus grande perspective de la situation sociolinguistique dans laquelle se trouvent nos informateurs principaux.

Deux études effectuées par Canut sur les immigrés songhay en zone mandingue (1992) et sur les représentations linguistiques au Mali (1996) serviront de matière de comparaison pour la nôtre.

Ce chapitre est divisé en trois sous-chapitres. Dans le premier (6.1), seront présentées et analysées les représentations qu'ont nos informateurs du songhay. Le deuxième (6.2) porte

sur les représentations du bambara, alors que le troisième (6.3) traite les représentations du français.

6.1 Représentations du songhay

Le songhay est l'une des 13 langues nationales du Mali et sert de langue véhiculaire dans les sixième et septième régions du Mali qui ont pour chefs-lieux les villes de Tombouctou et de Gao. Ces régions se trouvent géographiquement loins de Bamako et diffèrent culturellement de la capitale (*op.cit.* : 76). Les Songhay qui se sont installés à Bamako sont donc passés d'un statut d'ethnie dominante dans la région et leur langue du statut de langue véhiculaire régionale à celui de langue minoritaire, immigrée.

Les Songhay (qu'ils soient nés à Bamako ou au nord) sont, selon Canut, « très attaché[s] à [leur] culture » (*op.cit.* : 77), dont fait partie leur langue. Nous allons voir que l'appartenance ethnique est importante pour nos informateurs, quels que soient leur âge, leur sexe, leur ville de naissance ou leur niveau d'étude.

Dans ce sous-chapitre, nous aborderons premièrement les représentations linguistiques du songhay qui sont d'ordre historique (6.1.1). Ensuite, nous traiterons les représentations qui sont liées à la religiosité (6.1.2), avant d'aborder les réflexions des informateurs sur les changements culturels (6.1.3). Puis, l'insécurité linguistique sera brièvement discutée (6.1.4), et enfin, nous donnerons quelques remarques conclusives (6.1.5).

6.1.1 Représentations liées à l'histoire songhay

La forte appartenance culturelle des Songhay ressort nettement à travers les déclarations des informateurs. Ils soulignent quasiment tous que le songhay est « la langue des origines ». Nous notons cependant qu'il y a une différence dans la façon de s'exprimer par rapport à cette langue entre nos deux groupes d'informateurs principaux : les informateurs ayant grandi à Tombouctou, et particulièrement les cousins, se sont montrés intéressés par ce sujet et leur discours sur langue d'origine est amplement documenté. Les informateurs ayant grandi à Bamako sont plus modérés en s'exprimant sur ce thème et leurs propos sont pour la plupart brefs et peu approfondis. Les aspects soulignés en parlant de la langue songhay diffèrent aussi suivant les deux groupes d'informateurs.

Un aspect noté seulement par les informateurs ayant grandi à Bamako, les enfants de la famille, est le fait que leur rapport à la langue passe par les parents : « C'est la langue de

mon père » (Salama) ; « Ça fait partie de l'héritage de nos ancêtres » (Sidi) ; « [le songhay est] la langue que je parle avec mes parents » (Issaka). Ainsi, c'est à cause du lien avec leurs parents et leurs ancêtres que le songhay appartient aussi aux enfants. Ceux-ci n'ont jamais vécu dans un milieu à dominance songhay et leur propre expérience de cette culture se limite aux coutumes pratiquées à la maison et à des brefs séjours à Tombouctou : leurs représentations linguistiques laissent transparaître cette distance, qui est aussi émotionnelle.

Les informateurs ayant grandi à Tombouctou, notamment les cousins de la famille, ont une relation beaucoup plus proche avec la culture et la langue songhay :

Le songhay [...] c'est la langue d'une vieille civilisation ! Tu n'as pas lu l'histoire de notre peuple ?! Nous sommes des descendants des empereurs du grand Empire songhay ! [...] Donc, ça, c'est notre langue, quoi, c'est la langue que nous parlons aujourd'hui, quoi (Moustaphe).

La répétition du pronom possessif *notre* souligne l'appartenance culturelle et linguistique et réfère à l'unité du groupe ethnique songhay : « C'est la langue de notre terre » (Youssouf). Nous retrouvons cette application continuellement dans les dires des cousins, alors qu'auprès des enfants nous ne nous sommes pas aperçus d'un tel emploi de ce possessif. Si les enfants de la famille expriment une relation lointaine à la langue et culture songhay, les cousins (et à un moindre degré les parents et les amis de la famille) manifestent leur appartenance, le parler de ces derniers étant marqué par des possessifs et des symboles forts comme l'Empire songhay, qui représente le passé glorieux.

L'emploi du mot « fier » des locuteurs songhay, remarqué aussi par Canut (1992), se retrouve dans notre corpus : « C'est une fierté pour moi, quoi [de parler le songhay] ! » (Alpha) ; « Tombouctou ! Ça, c'est chez moi ! » (Boubacar) ; « Je suis très fier d'être songhay » (Souleymane). Les cousins utilisent des métaphores pour exprimer à quel point leur appartenance songhay est fondamentale dans la construction de leur identité : « C'est mon sang ! » (Youssouf) ; « C'est mon identité » (Abdou) ; « Je suis par essence songhay » (Moustaphe) ; « Le songhay, c'est ma carte d'identité sociale » (Boubacar).

L'affection pour leurs traditions culturelles et leur langue que ressentent les informateurs ayant grandi à Tombouctou est aussi exprimée par des rationalisations d'ordre esthétique et qualitative : « Pour moi c'est la langue la plus belle au monde » (Boubacar) ; « Le songhay c'est une vieille langue, très profonde » (Moustaphe) ; « C'est une langue très complexe, très riche » (Alpha). Par ces termes laudatifs - « belle », « vieille », « profonde », « complexe », « riche » - nous comprenons que la langue songhay est associée à la beauté, à

la tradition et à la qualité. Nous allons voir par la suite que l'aspect historique du songhay se fait valoir aussi dans une perspective religieuse.

6.1.2 Représentations d'ordre religieux

Dans l'histoire de Tombouctou sont inscrites aussi de nombreuses références à la vie religieuse. La langue songhay fait partie de cette histoire qui comprend la diffusion de l'islam dans le nord du Mali. Elle est ainsi, dans les représentations de nos informateurs, dotée d'une valeur particulière en tant que « langue religieuse ».

L'image idéalisée de Tombouctou chez nos informateurs comprend aussi des représentations de la ville en tant que lieu spirituel :

Tombouctou c'est une ville sainte, c'est une ville mystérieuse, quoi. Il y a des choses que tu ne peux pas expliquer là-bas, quoi [...]. C'est une terre bénie. À Tombouctou, on vit la religion, quoi, pleinement, quoi [...] pour moi c'est un paradis sur terre (Boubacar).

Plusieurs de nos informateurs, notamment ceux qui y sont nés, se réfèrent à l'histoire prestigieuse de cette ville, souvent appelée « sainte » et « mystérieuse »³¹, et ils valorisent des traditions religieuses à Tombouctou qui sont toujours vivantes : « Tombouctou est née musulman, elle fut un grand centre religieux ! [...] C'est pour ça qu'on l'appelle la ville sainte » (Moustaphe). Le contact historique des Songhay avec les Arabes, décrit par Diakité (1989 cité in Skattum 2008 : 102), est valorisé par nos informateurs et cette influence de l'islam « authentique » distingue les Songhay des Bambara : « Les Songhay sont plus proches des Arabes que les Bambara. Nous avons une culture islamique. Nous avons connu l'islam des siècles avant les Bambara. Donc, tu vois, on n'a pas la même culture, quoi » (Abdou). La distinction religieuse entre ces deux groupes ethniques se manifeste aussi, selon nos informateurs, dans la façon dont la religion est pratiquée à Tombouctou et à Bamako : « Les Bambara sont nés animistes » (Alpha), alors qu'à Tombouctou, il s'agit de l'islam « pur » (Moustaphe) : « On ne connaît pas les gris-gris³² à Tombouctou » (Fadimata). Selon nos informateurs, les habitants de Tombouctou sont aussi plus fidèles à la religion que ceux venant du sud du Mali, dont les Bambara : « C'est une question de morale aussi, quoi, de fidélité » (Djeneba) ; « On sent plus la religion à Tombouctou qu'à Bamako. Les gens sont très imprégnés de la religion » (Boubacar). Les concepts associés à la ville de Tombouctou (et

³¹ Tombouctou est longtemps restée inaccessible aux explorateurs occidentaux, non musulmans.

³² Du wolof *gri-gri*, « talisman ». Il s'agit d'une amulette censée avoir des vertus de protection.

par extension à la langue et à la culture songhay) – « sainte », « morale », « histoire », « fidélité », « arabe » – créent donc une image diamétralement opposée à celle de Bamako et des Bambara, associés aux « gris-gris », à l'« animisme » et aux « fétiches »³³.

L'islam est, selon Canut, « un vecteur linguistique important » (1996 : 162). Dans le sud du Mali, c'est la langue bambara qui est « le véhicule de la religion » alors que pour les peuples nordiques « songhay, maure, tamasheq ou peul, islamisés les premiers, les Bambara [...] sont considérés comme des 'païens', des 'animistes', etc. » (*ibid.*). Ceci est confirmé aussi par le sociolinguiste malien Amidou Maïga : « Pour un Bobo par exemple parler bambara est une preuve de modernité et d'islamisation. C'est le contraire pour un songhayphone »³⁴.

Pour nos informateurs ayant grandi à Tombouctou, à part l'arabe, seule la langue songhay peut être associée aux fonctions religieuses : cette dernière est considérée plus noble que le bambara grâce à son histoire, mais aussi à cause de son contact linguistique avec l'arabe, la langue du Coran : « Il y a beaucoup d'arabe dedans » (Abdou) ; « Les Songhay prononcent mieux les prières. C'est plus proche de la prononciation des Arabes, quoi » (Moustaphe).

6.1.3 Représentations liées à la transition d'une vie traditionnelle à la modernité

Dans le chapitre précédent (5), nous avons vu que le songhay est associé (notamment par les cousins) avec différents thèmes, dont les « vieux souvenirs » (Boubacar). En parlant de leur langue d'origine, plusieurs de nos informateurs se rappellent leur enfance, sujet d'associations symboliques : elle représente selon Youssouf, « la source de la vie » alors que pour Moustaphe, « tout ce qu'on est, c'est grâce à l'enfance ». Dans l'enfance sont acquises les premières connaissances de la vie et celles-ci sont fondamentales pour l'avenir d'un enfant. La langue songhay fait partie de ces valeurs primordiales acquises dans l'enfance : « Le songhay, c'est mes premiers pas dans la vie » (Boubacar) ; « le songhay, c'est mes raisons premières » (Youssouf). En parlant de leur situation sociolinguistique actuelle, nos informateurs mettent l'accent sur cet aspect de la langue : souligner leur identité et leur origine géographique semble particulièrement important dans leur cas, étant logés loin de chez eux.

Pour les informateurs ayant grandi à Timbouctou, les souvenirs de l'enfance dans cette ville rappellent une vie harmonieuse et « traditionnelle », éloignée de la vie « moderne »

³³ Le mot « bambara » ou « bamanan » veut dire aussi « animiste, fétichiste », ce groupe ethnique étant parmi les derniers à accepter la religion musulmane (Skattum 2008 : 101).

³⁴ Correspondance personnelle par courriel le 15.11.2010

menée dans la capitale et dans l'Occident. Le songhay y était quasiment la seule langue parlée et constitue, dans les représentations de nos informateurs, une valeur authentique, précieuse et exemplaire : la langue « de l'enfance » est le symbole de l'intégrité de leur peuple, libre et autonome, définie par ses propres valeurs traditionnelles.

Ces informateurs sont aujourd'hui installés à Bamako où ils participent à la vie « moderne » : ils apprennent d'autres langues et sont continuellement influencés par « l'extérieur ». Leurs parents vivent cependant toujours à Tombouctou et pour eux, ces derniers représentent la culture « pure » de l'enfance. Ceux-ci sont associés avec une morale haute, les coutumes culturelles aussi bien que linguistiques pratiquées par eux sont glorifiées. Selon plusieurs de nos informateurs, le songhay parlé par les « vieux à Tombouctou » est d'une qualité supérieure à celui pratiqué par les jeunes : « Les vieux parlent le songhay pur et original, c'est tellement beau ! Souvent ils utilisent des mots qu'on n'a jamais entendus même ! » (Boubacar) ; « Le songhay c'est une vieille langue, très profonde, où il y a beaucoup de termes. Nous les jeunes, on ne connaît pas toutes ses valeurs [...]. Mon père, il parlait le vrai songhay » (Moustaphe). La compétence plus complète des vieux est aussi soulignée par Youssouf :

Je me rends compte que nos parents maîtrisent mieux la langue songhay que nous. Cette langue est en train de diminuer. Les jeunes incluent des mots en français. Moi, je connais des mots en français que je ne connais pas en songhay. Ce n'est pas le cas chez les vieux. Eux, ils parlent toujours le songhay pur. Avant il n'y avait pas beaucoup d'influence sur la langue, quoi. Nous, nous avons étudié le français. Ça diminue notre capacité de parler songhay. On n'est pas obligé de connaître tous les mots en songhay.

Le songhay est, selon les informateurs ayant grandi à Tombouctou, menacé par l'usage de plus en plus étendu du français : le vocabulaire de cette langue « moderne » est en train d'« envahir » le songhay « pur » (Youssouf). Dans le propos suivant de Boubacar, il exprime son ressentiment envers « les Français », qui constituent pour lui le symbole de l'influence de « l'extérieur » :

Quand les Français viennent chez nous, ils retrouvent leur langue. Ils ne doivent pas faire d'effort pour se débrouiller. Nous sommes en train de développer leur langue – c'est comme si on est en train de nourrir la langue pour eux, quoi, pendant que nos langues là, ça meurt petit à petit. C'est un grand problème et on ne se rend pas compte de ça, que nos langues meurent au profit du français. Moi par exemple, je parle de moins en moins le songhay. C'est une des causes pour lesquelles je ne maîtrise

pas trop bien mon songhay même. Plus le temps passe, de génération en génération, on se rend compte que le songhay perd du terrain par rapport au français.

Boubacar regrette que la langue française soit en train de prendre de l'ampleur dans son pays, car ceci influence le maintien du songhay : il craint même que sa langue d'origine puisse disparaître. Cette attitude vient nuancer l'image répandue des Songhay comme toujours positifs envers le français.

6.1.4 Insécurité linguistique et sociale

Le songhay est la « langue d'origine » de tous nos informateurs, mais dans les représentations de ceux ayant grandi à Bamako, elle ne leur appartient qu'à travers leurs parents. Nous allons dans cette section voir comment cet éloignement peut donner lieu à une insécurité linguistique, apparaissant « lorsque les locuteurs considèrent leur façon de parler comme peu valorisant et ont en tête un autre modèle, plus prestigieux, mais qu'ils ne pratiquent pas » (Calvet 1993 : 51).

Parmi les enfants de la famille, plusieurs notent qu'ils se sentent « gênés » de parler le songhay, et surtout à Tombouctou : « Si je vais à Tombouctou, les gens se moquent de moi. Je ne parle pas le songhay comme eux. C'est comme... c'est ma langue, mais je prononce mal des mots » (Aïssa). Adama explique que pour certains Songhay, ne pas maîtriser le songhay est considéré synonyme d'éloignement de la culture d'origine :

AMT	À quel point est-il important pour toi de parler le songhay ?
Adama	C'est très important qu'on parle le songhay. C'est même vital. Si on ne parle pas bien la langue là, c'est la honte pour nous !
AMT	Pourquoi ?
Adama	Bon, c'est les parents [...]. Par exemple à Tombouctou, si tu ne parles pas bien la langue [...] ils vont se dire que tu es devenu bamakois, quoi.

La mère de la famille note en effet que « c'est très mal vu si il y a des parents qui viennent de Tombouctou, et les enfants ne parlent pas le songhay » (Djeneba).

Quand la langue la mieux maîtrisée par l'enfant n'est pas celle des parents et du groupe ethnique, ceci peut constituer un « complexe considérable » (Canut 1996 : 301) : l'enfant peut se sentir gêné de s'exprimer dans cette langue devant ses aînés. Dans le cas des enfants de la famille, ce complexe comprend un sentiment de culpabilité de ne pas avoir

réussi à maintenir la langue des origines : « Je parle le songhay avec eux, mais souvent c'est pas trop facile [...] si je ne m'exprime pas dans leur langue [...] ils seraient très déçus » (Issaka).

Il est donc attendu par les parents et par d'autres membres de la famille élargie (notamment ceux qui habitent à Tombouctou) que les enfants qui grandissent à Bamako parlent leur langue d'origine : parler le songhay veut dire être fidèle aux traditions ethniques et souligner l'appartenance à celles-ci.

Malgré leur faible maîtrise de la langue songhay, les enfants souhaitent, comme les parents, conserver leur culture à travers cette langue. Nous rappelons que, paradoxalement, plus de la moitié des enfants considèrent le songhay comme leur langue première (seule ou avec le français ou le bambara). Canut remarque aussi que, « paradoxalement », la langue songhay est « la première revendiquée » par les jeunes immigrés songhay en milieu manding. Elle constate que la langue est étroitement liée à leur identité ethnique, qu'ils souhaitent ardemment conserver : « lorsque la langue est perdue, l'identité l'est aussi » (Canut 1992 : 84). Ces locuteurs surestiment selon Canut « leur pratique de façon naturelle, car dans leur esprit c'est cette langue et pas une autre qui est la leur » (*ibid.*). Cette explication est pertinente aussi pour les enfants de la famille que nous avons étudiée. L'envie explicite de Fadimata de transmettre la langue songhay à la prochaine génération par exemple, laisse transparaître ses sentiments identitaires songhay : « Mon enfant, je vais m'assurer qu'il parle le songhay [...] je parlerai toujours le songhay avec lui ». Or, par observation, nous avons constaté qu'avec son fiancé aussi bien qu'avec ses frères et sœurs, Fadimata parle uniquement le bambara. Parlera-t-elle réellement le songhay avec son futur enfant ? Canut a posé la même question par rapport aux jeunes locuteurs qui désirent « apprendre à leur futurs enfants des langues qu'ils ne parlent pas, mais qu'ils apprécient » et elle conclut que « [l]es attitudes dépassent parfois même les compétences » relatives à la langue en question (Canut 1996 : 301).

Il semble que les enfants de la famille que nous avons étudiée sont à la recherche d'un sentiment d'identité complète : il n'existe ni de culture, ni de langue qui est réellement « la leur ». Cette « rupture » s'est faite en deux étapes, ainsi décrites par Canut :

Les ruptures provoquées chez les sujets songoy par l'exode rural font que de la première à la deuxième génération s'est produite une *coupure spatiale*, le départ des parents vers la ville pour des raisons économiques alors que les grands-parents restent au village. De la deuxième à la troisième, nous assistons aujourd'hui à une *coupure linguistique* entre les

parents et leurs enfants nés dans la capitale. Afin de retrouver l'identité qui leur est chère, les enfants doivent ainsi dépasser ce double obstacle (Canut 1992 : 80-81).

A cette double rupture se superposent les grands changements qui ont eu lieu au cours des dernières générations : la vie que menaient les grands-parents était différente de celle des jeunes d'aujourd'hui. Selon Sidi, il peut, pour la génération de ses grands-parents, être « difficile à comprendre » la situation des jeunes aujourd'hui, car « beaucoup de choses ont changé ». Selon Khalil, l'attente des grands-parents peut expliquer l'insécurité linguistique que ressentent les enfants de la famille envers les « vieux ». Il précise que cette insécurité linguistique ne comprend pas seulement la pratique du songhay, mais aussi celle du français :

Si les vieilles personnes nous entendent parler en français, par exemple, ils se disent que nous sommes perdus [...] qu'ils ont perdu leurs racines quoi, ils se disent qu'ils suivent les Blancs, quoi. Ce sont des petits conflits de générations [...] maintenant tout le monde sait que c'est utile d'aller à l'école, d'apprendre. À l'époque, on voyait la chose avec un autre œil quoi, ils n'étaient pas trop ouverts envers le monde, quoi, ils se méfiaient trop des Blancs (Khalil).

Le fait d'utiliser le français peut donc provoquer des réactions chez certains Songhay : parler cette langue signale que la personne prend de la distance vis-à-vis de ses racines.

6.1.5 Remarques conclusives

Dans cette section, nous avons étudié les représentations linguistiques qu'ont nos informateurs de la langue songhay. Le groupe entier d'informateurs associe cette langue à l'identité ethnoculturelle, mais pour ceux qui ont grandi à Tombouctou, cette association prend davantage un aspect personnel : le songhay est pour eux lié à la ville de naissance et à leur enfance.

La langue songhay est, par son appartenance ethnique, liée à l'histoire du peuple songhay. Cette histoire est pour nos informateurs une source de fierté, un passé glorieux dans lequel la religion musulmane joue un rôle important. Les associations religieuses sont ainsi transmises à la langue songhay, sa valeur religieuse étant renforcée, selon nos informateurs, par son contact linguistique direct avec l'arabe. Le songhay s'oppose pour eux à la culture et la langue bambara, qui sont communément associées à l'animisme. La tradition religieuse

constitue dans les représentations de nos informateurs une différence culturelle importante entre ces deux groupes ethniques.

La culture songhay traditionnelle pratiquée à Tombouctou est considérée, par les cousins de la famille ayant grandi dans cette ville, comme plus pure que celle pratiquée par les jeunes à Bamako, car elle n'est pas influencée par l'extérieur. Dans cette image d'authenticité culturelle se trouve incluse la langue songhay : les vieux à Tombouctou parlent un songhay plus « pur » que celui parlé par les jeunes à Bamako. Pour ces informateurs, les vieux (qui représentent la tradition) sont associés à des valeurs positives alors que Bamako représente une influence moderne et plutôt négative.

Les locuteurs qui ont grandi à Tombouctou expriment qu'ils sont fiers de leur appartenance songhay et de l'histoire de leur ville de naissance. Nous constatons que cela constitue un conflit : la « modernité », caractérisant la vie de la capitale et donc essentielle pour ceux qui y vivent, défie aussi leur identité traditionnelle. Pour les enfants de la famille, il se présente un autre conflit : ils s'identifient à l'identité songhay, mais leur maîtrise de la langue est faible, et leur enfance est liée à Bamako et à la langue bambara. Ceci mène à une insécurité linguistique et sociale vis-à-vis des Songhay pleinement intégrés dans la culture d'origine.

6.2 Représentations du bambara

Le bambara est la langue majoritaire du Mali et aussi première langue véhiculaire du pays. À Bamako, qui se trouve dans la zone bambaraphone, elle est totalement dominante, utilisée aussi dans beaucoup de domaines administratifs à côté du français.

Les familles songhay installées à Bamako, comme celle qui constitue notre principal groupe d'informateurs, se trouvent loins de leurs origines géographiques et culturelles. Ils peuvent ainsi dans la capitale rencontrer des défis pour s'intégrer : ils souhaitent maintenir leur culture et leur langue, et la transmettre à leurs enfants. La vie dans la capitale exige cependant aussi qu'ils s'adaptent (à un certain degré) à la culture bamakoise bambaraphone.

Nous étudierons dans ce sous-chapitre les représentations linguistiques de nos informateurs concernant la langue bambara. La domination de la langue et de la culture bambara dans le contexte national, et aussi la problématique d'intégration dans la capitale, seront évoquées. Comment nos informateurs qui sont venus s'installer à Bamako à l'âge adulte s'adaptent-ils aux conditions plurilingues de la capitale ? Comment vivent-ils la dominance sociolinguistique du bambara ? Et, d'autre part, les enfants de la famille, nés et

ayant grandi dans un milieu bambaraphone, comment se projettent-ils dans la dynamique sociolinguistique métropolitaine ? Quelles sont leurs représentations linguistiques de la langue dominante dans la capitale ?

Nous commencerons par aborder les représentations du bambara en tant que langue dominante de la capitale (6.2.1), avant de regarder les représentations relatives au bambara d'un côté comme moyen d'intégration et de l'autre comme une menace à l'identité songhay (6.2.2). Ensuite, nous traiterons la question d'insécurité linguistique et sociale liée à la langue bambara (6.2.3), pour enfin donner quelques remarques conclusives (6.2.4).

6.2.1 Le bambara, langue de la capitale

La fondation de la capitale malienne était au départ « une implantation manding, et plus précisément bambara », mais aujourd'hui « [t]outes les communautés du Mali cohabitent harmonieusement à Bamako » (Canut 1996 : 71). Les Bambara y sont majoritaires et leur langue est la plus répandue et jouit d'un statut plus élevé que les autres langues autochtones parlées dans la capitale. Cette dominance linguistique s'accompagne d'une dominance culturelle et administrative (Canut 1992 : 77) et, comme nous allons le voir, la notion « harmonieusement » ne décrit qu'une partie de la réalité sociolinguistique.

Un premier aspect de la langue bambara, souligné par la quasi-totalité de nos informateurs, porte sur son statut en tant que « langue de la capitale » : « Ici [à Bamako], c'est la langue bambara qu'il faut parler » (Ismaël) ; « Aujourd'hui, le bambara est la langue de la capitale » (Moustaphe). Plusieurs de nos informateurs notent qu'il s'est développé dans la capitale une culture qui lui est propre, une « culture bamakoise » résultant d'une « fusion de plusieurs cultures » : « A Bamako, on peut dire que tout le monde vient de quelque part, quoi [...] c'est un point de rencontre multiculturel » (Abdou). Cette coexistence multiethnique à Bamako est valorisée par plusieurs de nos informateurs, et un des enfants de la famille, Aïssa, indique que « cette harmonie culturelle [...] fait de Bamako un modèle de référence pour tout le monde, pour tous les Maliens ». L'un des amis de la famille, Ibrahim, souligne qu'« aujourd'hui, Bamako n'appartient pas seulement aux Bambara, mais à tous », et selon lui, « tous ceux qui vivent à Bamako [y] trouvent leur compte : ils ont un peu la chance de se sentir chez soi, mais à la fois vivre la différence avec l'autre ». La vie dans la capitale est, selon le père de la famille, marquée par des influences « modernes » et il s'agit d'une « culture un peu nouvelle par rapport aux autres cultures ».

Que tous les groupes ethniques du Mali se rencontrent à Bamako et qu'ils y cohabitent « harmonieusement » constituent donc une valeur sociale appréciée par nos informateurs, mais l'image de cette culture bamakoise est certainement plus nuancée qu'il n'y paraît. Les propos des informateurs sur ce sujet varient, et il semble que leur ville de naissance (Bamako ou Tombouctou) soit un facteur décisif pour leur point de vue. Les informateurs ayant grandi à Tombouctou, particulièrement les cousins, sont plus expressifs que ceux ayant grandi dans la capitale, et semblent aussi être plus enclins à approfondir leurs points de vue concernant le bambara.

Les informateurs qui sont nés et qui ont grandi à Tombouctou sont, comme nous l'avons constaté ci-dessus, très attachés à leur culture, et ceci se reflète dans les affirmations des cousins concernant la capitale en tant que noyau multiculturel. Selon ces derniers, une telle « fusion » culturelle met en danger le maintien des valeurs traditionnelles propres à chaque culture qui s'y rencontre : « Les différents groupes ethniques qui viennent s'installer ici, les Songhay ou les Peul par exemple, ils doivent perdre certaines choses de leur culture traditionnelle pour être en phase avec la culture bamakoise » (Moustaphe). Selon Boubacar, « on risque de se perdre » à Bamako :

Quand tu parles de la culture bamakoise, tu parles de personne, quoi, tu parles de tout le monde et tu parles de personne. Je veux dire, les Songhay qui grandissent dans la capitale, par exemple, c'est comme ils sont entre les deux cultures, quoi. Ils ne sont pas totalement songhay, même s'ils le sont originellement. Ils ne sont pas tout à fait songhay et ils ne sont pas tout à fait bambara aussi, parce que les Bambara les taxent comme Songhay et les Songhay les taxent comme Bambara.

Le fait que plusieurs cultures se retrouvent à Bamako conduit, selon ces informateurs, à la formation d'une culture « nouvelle » et « moderne ». Se retrouver entre « les deux cultures » peut ainsi poser un dilemme identitaire pour les émigrés songhay. Un tel dilemme se produit selon l'un des cousins, Youssouf, pour les enfants de la famille : « Ils sont en train de créer une toute nouvelle culture, une culture qui n'est pas le songhay et qui n'est pas le bambara. Ils cherchent à trouver le juste milieu ». Cette double identité est une réalité qui est confirmée par plusieurs des enfants de la famille : « Je suis songhay, mais je suis bamakois » (Sidi).

Nous avons déjà constaté que les enfants de la famille, éloignés géographiquement et culturellement de leur terre d'origine, maîtrisent mal la langue songhay et que ceci mène à une insécurité linguistique vis-à-vis de cette langue. Quant à la langue bambara, elle ne semble pas pour eux poser de problèmes d'insécurité, car leur maîtrise de cette langue est

complète : « Je parle le bambara comme un Bambara » (Khalil) ; « Si on m'entend parler, on dirait jamais que je suis Songhay » (Sidi). Calvet (1987 : 98) souligne que la langue est un facteur important pour l'intégration, et l'adaptation entière à la langue de la capitale par les enfants indique un niveau d'intégration avancé.

6.2.2 *Le bambara, moyen d'intégration ou menace ?*

Bien que la capitale soit « un modèle de référence [...] pour tous les Maliens » par son « harmonie culturelle » comme l'a dit Aïssa, la maîtrise de la langue bambara est nécessaire pour s'y intégrer. Ceci est souligné par les informateurs qui ont grandi à Tombouctou : « Si tu veux t'intégrer à Bamako, le bambara joue un rôle essentiel [...] le bambara intervient dans tous les secteurs d'activité de la vie métropolitaine » (Abdou) ; « Tu t'adaptes en t'intégrant, tu t'intègres en apprenant. En apprenant quoi, en apprenant la langue. L'intégration commence par la langue [...] ça ne veut pas dire que j'aime la langue ! Non ! Moi, je n'aime pas trop parler le bambara » (Boubacar).

Parler le bambara à Bamako est donc considéré très important par nos informateurs, mais par le dernier propos de Boubacar, nous comprenons que l'appropriation de cette langue ne se passe pas forcément sans peine chez les Songhay venus à Bamako à l'âge adulte. Parmi ceux de nos informateurs ayant grandi à Timbouctou, certains expriment explicitement leur aversion contre le bambara : « Le bambara, c'est une langue chiante ! » (Boubacar) ; « Je n'aime pas trop parler le bambara » (Ibrahim) ; « Le bambara, je le parle seulement [...] sinon, je m'en fous du bambara » (Moustaphe). La langue bambara est aussi dévalorisée au niveau esthétique : « C'est pas une belle langue, quoi. Les prononciations tournent souvent au ridicule ! » (Boubacar) ; « C'est une langue très lourde, le son même est lourd, quoi » (Yousseuf). Ces locuteurs ne cachent pas leurs représentations négatives du bambara, ni des membres de ce groupe ethnique : « Le Bambara est capable de tout faire pour obtenir ce qu'il veut. Même tuer ! » (Moustaphe) ; « Je ne ferais jamais confiance à un Bambara » (Boubacar).

Dans le chapitre précédent (5), nous avons vu que les informateurs ayant grandi à Tombouctou ne parlent le bambara que quand ils sont « obligés » de le faire. Dans la communication interethnique et dans de nombreuses situations tant formelles que non formelles, ils parlent plutôt le français, et leur langue d'origine est utilisée dans les milieux songhay. Selon Canut, les Songhay installés dans la capitale sont très protecteurs les uns envers les autres : « La solidarité du groupe songhay est une des plus fortes et permet à tout

nouvel arrivé d'être logé et accueilli sans difficulté » (Canut 1996 : 82). Le père de la famille met en évidence l'intégrité du Songhay :

Là où il va, il reste le même. Même s'il va sur la lune, il ne change pas sa manière d'être, quoi. C'est vrai, éh ! C'est-à-dire, il s'adapte, mais il change difficilement. Donc, Bamako ne peut pas avoir une grande influence à nous.

Cette attitude peut évidemment constituer un obstacle à l'intégration de certains Songhay. Une telle cohésion intra-ethnique peut, selon l'un des enfants de la famille, Salama, être aperçue comme excluant par ceux qui n'en font pas partie : « Ils [les Songhay à Bamako] se fréquentent beaucoup entre eux. Ils aiment aussi garder leur propre langue, c'est pour ça que les Bambara disent qu'ils sont des racistes, parce qu'ils refusent de parler leur langue ». Selon Canut, « le bambara, dans l'imaginaire songoy, se présente [...] comme antagoniste à leur propre langue d'origine » (Canut 1992 : 86). Il est en fait très important pour eux de parler le songhay, surtout dans la capitale, car la langue constitue « le seul élément symbolique visible de leur origine » (*op.cit* : 88).

Nous comprenons que dans les représentations des informateurs ayant grandi à Tombouctou, le bambara a deux faces : d'un côté, il est un moyen nécessaire pour l'intégration et la réussite dans la capitale et, de l'autre, il constitue une menace contre leur propre langue et culture. Ce rapport tendu avec le bambara ne se retrouve pas chez les informateurs ayant grandi à Bamako. Selon Canut, les enfants des migrants songhay « jugent rarement » le bambara et, pour ceux-ci, comme pour les enfants de « notre » famille, « c'est une langue ni bonne, ni mauvaise : elle est » (Canut 1992 : 86).

L'ambiguïté manifestée par les informateurs ayant grandi à Tombouctou vis-à-vis du bambara se détecte aussi dans leur façon de parler de leurs propres pratiques de cette langue : ils déclarent que leur maîtrise du bambara est faible et que son usage est très limité par rapport à celui des autres langues qui les entourent. Ces déclarations sont, selon nos observations, légèrement exagérées. Compte tenu des représentations de ces locuteurs concernant le bambara nous comprenons qu'il s'agit probablement d'un manque de motivation pour s'approprier cette langue. Ceci limite à la fois leur apprentissage et leur usage du bambara.

Rappelons ici le cas des parents de la famille étudiée qui, après avoir vécu plus de trente ans dans la capitale bambaraphone, considère le bambara comme une langue peu importante dans leur quotidien. Le père souligne que dans la concession, « tout le monde parle le songhay » et, selon la mère, les coutumes traditionnelles y sont quotidiennement pratiquées,

comme s'ils vivaient « toujours dans le milieu songhay » (voir 4.1). Selon nos observations, les conditions sociolinguistiques décrites par les parents ne correspondent pas à la situation réelle : que la famille, installée à Bamako depuis tant d'années, soit exposée aux influences culturelles et linguistiques du milieu environnant est pour nous clair.

Les parents qui sont venus à Bamako à l'âge adulte se sont, à leur façon, adaptés à la vie bamakoise, mais ils ne se sont pas réellement intégrés. Ainsi, leur situation s'oppose à celle de leurs enfants. Opposition difficile à accepter pour les parents, qui souhaitent ardemment que la culture songhay soit conservée dans le foyer et acquise par leurs enfants. Dans ce processus, le maintien de la langue constitue, selon le père, un élément essentiel : « Si ta langue ne se pratique plus chez toi, c'est comme si tu perds le socle de ta culture, c'est très important [...] quelque chose d'essentiel ». Nous supposons donc que pour lui, déprécier les compétences et l'usage du bambara est une façon de négliger l'importance qu'a prise cette langue dans sa famille, sa vision impliquant que la culture songhay soit dominante pour eux, aujourd'hui et dans l'avenir.

Les représentations négatives du bambara (la culture, la langue et même les personnes) que l'on trouve parmi les informateurs ayant grandi à Timbouctou paraissent motivées principalement par deux facteurs. Le premier implique le fait que les Songhay, venant du nord du Mali, sont géographiquement et culturellement éloignés de la zone manding située au sud-ouest du pays. Les Songhay et les Bambara ne partagent pas les mêmes références historiques, voire religieuses. Selon un des cousins, Youssouf, ces différences peuvent constituer un obstacle à l'acceptation de la culture de l'autre et ainsi pour l'intégration : « Les habitudes culturelles des Songhay sont plus proches de celles d'un Arabe que d'un Bambara. Nous, les nordistes, fournissons beaucoup d'effort pour nous intégrer dans le milieu bambara ».

Le deuxième facteur est lié à la dominance de la langue bambara aussi aux niveaux administratif et politique. En tant que véhiculaire de la capitale, cette langue domine dans les sphères informelles et dans la communication interethnique, prenant, de plus, de l'ampleur dans les domaines formels, notamment dans les systèmes juridiques et politiques du Mali (Canut 1992 : 85). Selon Canut, « [l]e bambara est, en quelque sorte, la seconde langue du pouvoir, car, lorsque les hommes politiques ne s'expriment pas en français, ils utilisent le bambara » (Canut 1996 : 60). « Faire de la politique » est, selon Boubacar, « impossible pour quelqu'un qui ne parle pas le bambara ».

Les Songhay se sentent donc dominés par un groupe ethnique culturellement éloigné du leur. En refusant de parler la langue bambara et en la dépréciant, ils maintiennent une distance à celle-ci et résistent à l'assimilation. Garder cette distance veut dire souligner, voire

sauvegarder, l'existence de leur propre groupe ethnique. Ainsi, ils manifestent leur présence dans la capitale. S'approprier pleinement la langue bambara signifierait une résignation à cette lutte et un renoncement à leur propre culture. Canut résume ce phénomène ainsi : « Ce n'est d'ailleurs pas tant la langue bamanan elle-même qu'ils [les Songhay installés en zone manding à l'âge adulte] refusent que tout ce qu'elle représente de domination, ce qu'elle véhicule idéologiquement du pouvoir ».

Cette résistance au bambara présente un problème pour les Songhay, car dans la capitale se trouvent des opportunités qu'ils ne pourraient pas avoir ailleurs : ils « tentent de résister à une communauté avec laquelle ils sont obligés de cohabiter pour survivre » (Canut 1992 : 82).

6.2.3 Insécurité linguistique et sociale

Si tous nos informateurs sont obligés de parler le bambara dans le quotidien, ceux ayant grandi à Tombouctou se plient à cette exigence à contrecœur. Les parents et les cousins de la famille déclarent que leur maîtrise du bambara est faible et ils n'utilisent cette langue que quand ils sont obligés, mais il ne s'agit pas, semble-t-il, d'une insécurité linguistique.

L'un des cousins, Boubacar, explique que sa faible maîtrise du bambara constitue parfois un problème : il peut avoir du mal à se faire comprendre. Ce problème se pose cependant à son propre niveau, et non pas envers les Bambara : « C'est pas un gêne que j'éprouve en parlant le bambara devant eux, mais ça peut me gêner de ne pas pouvoir exprimer ce que je veux dire. Si je parle, je veux qu'on me comprenne, quand même ». Un autre des cousins, Moustaphe, explique que parler le bambara ne peut pas lui poser de problème. S'il en a besoin, il laisse intervenir le français : « Si je ne connais pas le mot en bambara, je le dis en français [...]. S'ils [les Bambara] ne comprennent pas ça, ça fait leur problème ». L'absence d'insécurité linguistique des locuteurs songhay envers les Bambara s'explique donc par leur bonne maîtrise du français, ainsi qu'une certaine fierté de ne pas avoir cédé à l'influence du bambara.

Au lieu de se culpabiliser de ne pas bien maîtriser le bambara, ils transmettent la responsabilité à l'interlocuteur en parlant le français, langue neutre au niveau national. Pour ce qui est des enfants de la famille, ils maîtrisent tous bien le bambara (« comme un Bambara »), et il ne peut être question d'insécurité linguistique.

La situation mérite cependant d'être nuancée. Un des amis de la famille, Ibrahim, note que l'insécurité linguistique et sociale vis-à-vis du bambara peut se produire pour un Songhay à Bamako :

- | | |
|---------|--|
| Ibrahim | Moi, mon bambara n'est pas bien. |
| AMT | Tu es gêné de le parler ? Devant les Bambara, par exemple ? |
| Ibrahim | Si ça me gêne ? Bon, je ne sais pas. Les Bambara se moquent souvent de nous, quand même. Moi par exemple, si je parle avec un accent un peu tortueux. C'est un accent que les fait rire, quoi. Et puis, ils sentent tout de suite que tu es Songhay. |
| AMT | À cause de l'accent ? |
| Ibrahim | Oui, oui. Ils le notent tout de suite ! Pour eux, nous sommes des villageois, quoi. Tombouctou par rapport à Bamako c'est un village, n'est-ce pas ? Ca veut dire qu'on a tout à apprendre d'eux, quoi. Apprendre à vivre, savoir faire [...] parce que, eux, ils sont plus éveillés que nous. Ils se disent que, eux, ils sont plus proches du monde que nous [...]. C'est ça que les jeunes Bambara pensent de nous, quoi. |

La situation sociolinguistique de nos informateurs demande qu'ils cohabitent avec les Bambara et qu'ils parlent leur langue. Parler mal cette langue ou avoir un accent songhay définit le locuteur en tant que citoyen malien, « villageois » ou urbain.

6.2.4 Remarques conclusives

Dans ce sous-chapitre ont été présentées et analysées les représentations qu'ont nos informateurs du bambara, la langue dominante à Bamako. La culture bamakoise, amalgame de plusieurs cultures, appartenant à toutes les ethnies et représentant la modernité et l'urbanité, est un point de repère pour tous les Maliens. Malgré son caractère hétérogène, c'est la langue et la culture du groupe ethnique majoritaire qui domine dans la capitale, au niveau linguistique comme dans l'administration et dans la vie politique (à côté du français).

Dans cette culture hybride, les cultures traditionnelles et minoritaires risquent de se perdre. Ceci constitue pour les Songhay, notamment ceux ayant grandi à Tombouctou, une inquiétude : étant très liés à leurs racines ethnoculturelles ces locuteurs craignent que leur culture aussi bien que leur langue soient menacées par le bambara. Se présente alors une résistance songhay notable contre le bambara. Bien que la maîtrise du bambara soit nécessaire pour participer à la vie métropolitaine, ces informateurs se méfient de l'appropriation de cette langue pour ne pas se dissoudre dans la culture bamakoise. En maintenant cette distance, ils

soulignent leur réticence envers le pouvoir bambara et manifestent l'existence du groupe songhay.

Or, cette résistance semble être une lutte vaine, car, dans une perspective future, ils seront obligés de vivre à côté des Bambara, d'accepter leur dominance, comme en témoignent la troisième génération, les jeunes Songhay nés dans la capitale.

Quant aux informateurs ayant grandi dans la capitale, ils sont intégrés dans la culture bamakoise et celle-ci fait partie de leur identité. La langue bambara n'est donc pas perçue comme une menace. Ils la maîtrisent « comme les Bambara » et leurs représentations envers cette langue sont neutres (une langue ni bonne, ni mauvaise, cf. Canut 1992 : 86).

6.3 Représentations du français

Le français constitue, tout comme le songhay et le bambara, une partie importante du quotidien trilingue de nos informateurs. En présentant les usages linguistiques des membres de notre famille élargie (chapitre 4) nous avons constaté que le songhay, langue minoritaire à Bamako, est utilisé dans des domaines intimes (foyer familial) et entre Songhay qui ont grandi à Tombouctou. Le bambara, langue dominante dans le milieu environnant et dans la capitale en général, est utilisé dans des sphères informelles en dehors de la concession. Le français, langue officielle du pays, est également intégré dans les pratiques linguistiques de nos informateurs et joue un rôle important dans la communication interethnique, tant formelle qu'informelle. Cette langue est aussi, pour certains parmi eux, fréquemment utilisée dans la communication intra-ethnique.

Dans cette section, nous chercherons à savoir comment le français est perçu par nos informateurs. Est-il, malgré son utilisation dans la sphère informelle, associée par nos informateurs à la formalité et au prestige dont il bénéficie au niveau national ? Quelles sont les représentations linguistiques qu'ont nos informateurs de cette langue ? Y a-t-il, selon eux, des avantages à parler le français au Mali aujourd'hui ? Comment aperçoivent-ils le français comme langue officielle de leur pays ?

Nous commencerons par présenter et discuter les avantages, selon nos informateurs, à parler le français (6.3.1). Ensuite seront discutées les représentations qu'ont nos informateurs du français « des Français » (6.3.2) et du français en tant que langue interethnique (6.3.3). Avant de conclure, nous traiterons leurs représentations relatives au français en tant que langue neutre d'un côté et langue de l'ancien colonisateur de l'autre (6.3.4), ainsi que celles du français comme langue officielle (6.3.5).

6.3.1 *Avantages de parler le français*

Nous avons posé la question « Quels sont les avantages de parler le français au Mali aujourd'hui ? », afin d'avoir une première impression des représentations qu'ont nos informateurs principaux du français. Rappelons ici que notre groupe d'informateurs (à l'exception de deux amis de la famille qui ne parlent pas le français) appartient à une élite très limitée qui, par le fait qu'elle maîtrise le français, peut intervenir dans les domaines formels administratifs où cette langue est dominante.

Tous nos informateurs soulignent que parler le français au Mali est avantageux. Un premier aspect accentué concerne cette langue en tant que moyen de communication international : « La langue française est une véritable ouverture sur le monde extérieur » (Boubacar). Plusieurs notent qu'avoir une connaissance de cette langue « internationale » est important pour voyager : « Si je vais en France, je n'aurai pas de problème avec la langue » (Issaka) ; « Le français est la deuxième langue internationale après l'anglais. Ça veut dire que là où tu vas dans le monde tu vas trouver quelqu'un qui parle le français » (Ismaël). Cette perception exagérée de l'importance universelle du français doit être mise en relation avec son rôle sur le continent africain, où il est effectivement la deuxième langue européenne.

Savoir parler le français représente selon Sidi la « liberté » sociale pour un citoyen malien : « J'ai beaucoup d'avantages de parler le français, je suis indépendant ». Boubacar constate que « beaucoup de possibilités sont ouvertes » pour lui grâce à sa maîtrise du français, notamment au sein de l'éducation universitaire : « Je peux te dire que si le français n'était pas au Mali, si le français n'avait pas existé, je n'aurais eu aucune chance d'étudier. Je ne pourrais pas le faire en songhay. Au Mali tu ne peux pas étudier sans le français ».

Parler le français permet aussi d'avoir accès aux médias internationaux francophones, et selon Moustaphe, ceux-ci constituent une « deuxième école » pour le Malien : « le RFI³⁵, le *Jeune Afrique*³⁶ par exemple, c'est une partie importante de notre éducation [...]. On comprend le monde, on étudie le monde, à travers le français ». L'importance informative de la radio francophone est aussi soulignée par Boubacar :

La radio a une grande influence éducative sur tous les plans, sur le plan santé, sur le plan politique. RFI a été mon fidèle compagnon, depuis l'enfance ! Quand je marche dans la rue, quand je prends mon petit thé, même quand je dors, j'écoute la RFI ! Il y a toujours des bonnes émissions... tu peux dire que c'est une fenêtre sur le monde pour moi, et je

³⁵ Radio France Internationale.

³⁶ Journal hebdomadaire.

sais que c'est valable pour beaucoup de personnes [...]. C'est la modernité pour nous. Même au village les gens écoutent ça.

Plusieurs informateurs valorisent le français pour son aspect « moderne » : « Le français est une langue pop » (Khalil) ; « On est à la page du monde avec le français » (Youssef).

Comme nous venons de le voir, le français est associé à des mots tels que « ouverture », « international », « liberté », « indépendant », « possibilité », « éducation » et « information ». Ces mots, connotés de manière positive, sont aussi associés aux classes sociales favorisées. Selon Manessy, parler le français en Afrique est « un attribut de prestige indispensable à l'acquisition d'un statut social honorable » (Manessy 1994 : 60). Cette affirmation doit cependant, à la lumière des représentations de nos informateurs, être nuancée. Car, à ce propos, nous notons une divergence dans les points de vue de nos informateurs principaux.

Pour **les enfants de la famille**, la maîtrise du français est clairement une source de prestige social, conformément aux propos de Manessy :

Salama	Tu es quelqu'un d'important dans la société [si tu parles le français].
Ismaël	Tout le monde suppose que tu es instruit si tu parles bien le français [...]. Tu es respecté.
Issaka	C'est vrai qu'on te donne un statut. Quelqu'un qui parle bien le français, c'est toujours quelqu'un qui a avancé dans les études.

Que ces informateurs lient la maîtrise du français au prestige social se détecte aussi à travers leurs propos concernant ceux qui ne parlent pas cette langue. Ils considèrent ainsi la non maîtrise du français comme « un manque » : « Au Mali aujourd'hui, tu n'es rien sans le français » (Khalil). La non maîtrise du français est souvent liée aux manques de connaissances et d'esprit : « Si tu ne parles pas français, ça veut dire que tu n'as pas étudié, ça veut dire que tu ne suis pas trop, quoi. C'est une question de mentalité » (Adama). Un autre informateur exprime qu'il distingue entre les personnes qui parlent français et ceux qui ne le parlent pas et va jusqu'à choisir ses amis selon ce critère. Sortir avec une femme qui ne parle pas le français serait ainsi pour lui « impossible » : « Ça veut dire qu'elle n'a pas étudié. Ça veut dire qu'elle n'a rien dans sa tête » (Khalil).

Les enfants de la famille étudiée associent donc clairement la maîtrise du français au prestige social. Nous rappelons que l'usage du français de ces informateurs est limité et qu'ils

utilisent plus souvent le bambara que le français dans la communication interethnique et informelle. Leur identité est définie autant par la culture urbaine bamakoise que par celle de leurs origines ethniques. Ainsi, le français ne constitue pas dans leurs représentations une menace pour leur culture ou leur langue d'origine, ni pour leur identité : cette langue est simplement liée aux possibilités et aux ambitions. L'image sociolinguistique que constituent les pratiques et les représentations linguistiques des enfants de la famille correspond à une situation typique de diglossie enchâssée entre le français (langue officielle), le bambara (langue véhiculaire au niveau national) et le songhay (langue régionale).

Les amis de la famille associent, eux aussi, le français au prestige social. Les deux qui maîtrisent cette langue affirment qu'ils se sentent privilégiés : « [Parler le français] c'est un peu comme une fierté pour moi. Tu vois, le français là, c'est pas tout le monde qui a eu la chance de le parler » (Ibrahim) ; « Si tu parles le français [...] tu es quelqu'un ... on te respecte plus, quoi, parce que tu peux comprendre beaucoup de choses. D'autres, s'ils ne parlent pas le français, ils vont te demander d'expliquer des choses, par exemple sur la télé [...]. Avec le français là, je suis plus indépendant » (Souleymane). Que la maîtrise du français soit un attribut de prestige correspond aussi aux représentations des amis de la famille qui ne parlent pas cette langue. Mahamane souligne que la maîtrise du français permet au locuteur de participer « dans l'administration du pays ». Selon lui, le point de vue de quelqu'un qui parle le français vaut plus que celui de quelqu'un qui ne le parle pas : « Si tu parles le français, on t'écoute [...]. Peut-être un jour je vais parler le français ». Amadou aussi souhaite apprendre le français pour pouvoir « avoir beaucoup de possibilités » et pour être « plus indépendant ».

Manessy note que dans les sociétés francophones en Afrique « tous les citoyens ne parlent pas français, mais tous aspirent à le parler et considèrent sa connaissance à la fois comme un préalable normal à toute promotion sociale et comme un sûr moyen d'y parvenir » (Manessy 1994 : 72). Les amis de la famille proviennent d'une couche sociale moins élevée. Ibrahim et Souleymane ont appris le français en écoutant la radio et « auprès des Blancs » à Tombouctou (voir chapitre 5.4) et ils sont reconnaissants d'avoir eu cette possibilité. Mahamane et Amadou n'ont « pas eu la chance » de l'apprendre. La maîtrise de cette langue appartient normalement à une élite limitée à ceux qui ont étudié, ceux provenant des couches sociales élevées, donc associés à un statut élevé par les amis de la famille.

Contrairement aux autres informateurs, **les cousins et les parents de la famille** ayant grandi à Tombouctou, estiment que le français n'est pas lié au prestige social. Un des cousins, Boubacar, argumente que parler le français ne constitue pas quelque chose « d'extraordinaire » et exprime son ressentiment envers l'ancien colonisateur :

Où est-ce que on a jamais vu dans le monde qu'une langue peut donner un statut à quelqu'un ? C'est pas le français qui donne le statut aux hommes, c'est les efforts qu'ils ont fourni pour se faire une place dans la société. Sinon, parler le français, n'importe qui peut parler le français [...]. On doit pas faire trop plaisir aux Français là ! Nous n'avons pas demandé qu'ils viennent nous coloniser. S'ils viennent trouver qu'on les respecte trop là, ça leur fait plaisir ! Ils ne le méritent pas ! Chez nous au Mali, il y a des vieilles personnes qui ne parlent même pas le français qui sont très respectées ! [...] L'enfant à un certain âge peut penser que le français hausse le statut d'une personne. Avec le temps ils sauront que c'est une vision fausse.

Le statut social ne doit pas, selon Boubacar, être lié à la langue française et surtout pas aux Français : une personne devrait obtenir son statut social à travers de ses actions et non pas par la langue qu'il parle. Or, on sait que partout dans le monde, les langues ont plus ou moins de prestige – et que les « efforts » de chacun ne constituent pas l'unique facteur déterminant le statut social d'une personne.

Le père de la famille précise que la maîtrise de la langue française, bien qu'étant liée aux études universitaires, ne peut à elle seule donner un statut social :

- | | |
|-------|--|
| AMT | Parler le français, ça te donne un statut plus haut dans la société ? |
| Alpha | Je ne veux pas dire ça. Tu sais, la langue française, on l'apprend à l'école et à l'université. Quelqu'un qui parle bien le français, c'est quelqu'un qui a beaucoup avancé dans ses études. Ça, c'est sûr et certain. Mais le statut dont tu parles là, ça c'est autre chose. |

Abdou souligne un autre aspect relatif au statut social au Mali qui ne concerne pas non plus le français : « C'est la réalité toujours au Mali, on a les systèmes de classes. Donc, le statut là, c'est héréditaire souvent, quoi. Là, par exemple, il n'est pas important si tu parles le français ou pas ».

Ces locuteurs constatent toutefois que la non maîtrise du français peut constituer un handicap pour la personne : « il [celui qui ne parle pas français] est toujours dépendant des autres. Parce qu'il ne sait pas écrire, ni lire, on doit lui expliquer ce qui se passe. Même écouter la radio c'est un problème ». Selon Boubacar, le désavantage de ne pas maîtriser le français, ou d'être analphabète, se ressent plus dans la capitale qu'à Tombouctou :

- | | |
|----------|--|
| Boubacar | Si tu ne parles pas le français, tu perds beaucoup de choses, d'abord sur les actualités internationales. Et nationales aussi. Mais il y a une différence entre les gens aussi, quoi |
|----------|--|

[...]. Si tu vis à Bamako, les désavantages sont plus visibles qu'à Tombouctou, par exemple. C'est là où la personne a le plus besoin du français. S'il doit chercher du travail, s'il veut faire du business, il a forcément besoin du français pour communiquer. Même un taximan, s'il ne parle pas le français, ça peut être une perte de clientèle pour lui.

AMT Et si tu vis à Tombouctou ?

Boubacar Oui, si tu vis à Tombouctou...ma mère par exemple, elle se débrouille très bien avec son songhay là-bas. Bien sûr, si elle parlait le français, elle pourrait faire beaucoup de choses. Elle a des amis, des femmes, qui font de la politique là-bas. Peut-être qu'elle aurait souhaité contribuer dans ça. Si tu n'as pas fait l'école là, c'est toujours un regret. Non, c'est un grand handicap de ne pas parler le français aujourd'hui. À Bamako, c'est presque impossible.

Les cousins et les parents de la famille ayant grandi à Tombouctou estiment donc que la maîtrise du français ne peut pas seule conduire à un statut social élevé pour le locuteur. Pour ces informateurs, le français est intégré dans leurs pratiques linguistiques habituelles (dans la communication interethnique et dans des sphères non formelles) et la maîtrise de cette langue n'est donc pas associée avec quelque chose d'« extraordinaire » qui mériterait un statut élevé. Leur forte appartenance ethnique et leur souhait de maintenir et de défendre leurs propres culture et langue peuvent aussi contribuer à ce que la langue française ne soit pas (explicitement) liée au statut social : ces informateurs sont modérément enthousiastes pour le français parce qu'ils souhaitent protéger leurs propres langue et identité. Reconnaître une relation entre la maîtrise du français et un statut social élevé déprécierait la valeur et le statut de leur propre langue et donnerait au français, ou à la France, trop d'importance, importance qui selon Boubacar serait non mérité. Un certain sentiment anticolonialiste motiverait ainsi aussi leur attitude.

Malgré les représentations de ces informateurs selon lesquelles le français n'amène pas un statut social, il nous paraît assez clair que la maîtrise du français constitue un facteur de pouvoir social dans la situation sociolinguistique dans laquelle ils se trouvent : cette langue « fonde la légitimité du pouvoir qu'exercent ceux qui le savent bien sur ceux qui le savent mal ou ne le savent pas » (Manessy 1994 : 72).

6.3.2 Représentations du français « des Français »

Nous avons demandé aux informateurs s'ils aimeraient parler le français « comme les Français ». Les réponses obtenues ici sont, tout comme dans le paragraphe précédant, marquées par une divergence dans les points de vue de nos informateurs principaux.

La plupart des **enfants de la famille** disent qu'ils aimeraient parler « comme un Français » et plusieurs d'entre eux expriment aussi le souhait de pouvoir imiter l'accent des Français : « J'aime bien l'accent [...]. Avoir un bon accent [ressemblant à celui des Français], c'est très important pour mieux s'exprimer [...]. On te prend au sérieux » (Salama) ; « Il faut essayer de parler comme eux, parce que c'est leur langue maternelle. Ce sont eux qui maîtrisent réellement le français » (Khalil). Pour ces informateurs, « parler comme les Français », voire imiter leur accent, ne peut être qu'un avantage. Intégrés dans la culture moderne « bamakoise » et éloignés de la société traditionnelle songhay, ils ne se sentent pas menacés par ce que représente le français (ou les Français) d'influence moderne et de dominance.

Les **amis de la famille**, qu'ils le maîtrisent ou pas, affirment que parler le français « comme un Français » ne les intéresse pas : « Je ne souhaite pas parler comme un Français, parce que je ne souhaite pas être un Français » (Mahamane, qui ne maîtrise pas le français) ; « Ceux qui font ça là, ceux qui veulent trop imiter les Français là, ce sont des gens qui veulent trop se montrer » (Ibrahim, qui maîtrise le français). Tout en reconnaissant que la maîtrise de la langue française apporte plusieurs avantages, ils se méfient de la dominance de la langue française (et de la France) dans leur pays. Ils souhaitent bien parler le français, mais leur idéal n'est pas de le parler « comme un Français ».

La mère et le père de la famille par contre ne trouvent pas important de parler « comme un Français ». Leur but est d'avoir une maîtrise de la langue suffisante pour couvrir les besoins de communication. La façon de parler est moins importante :

AMT	Est-ce que l'accent est important ?
Djeneba	Ce n'est pas trop important pour moi. Je parle mon français, je me fais comprendre. Peut-être mes enfants, ils souhaitent parler comme des Français [...]. Nous, on a fait l'école, mais le français que je parle, ça me suffit comme ça.

Les cousins de la famille disent tous explicitement qu'ils ne souhaitent pas parler le français des Français : « Pourquoi je dois parler comme eux ? Je ne suis pas français ! »

(Moustaphe). Youssouf se réfère au français parlé au Mali et n'a « pas besoin des Français » pour améliorer son niveau de cette langue :

AMT	Tu aurais souhaité parler encore mieux le français ?
Youssouf	Oui, avoir encore plus de vocabulaire. Tous les jours, si je lis par exemple, j'apprends des nouveaux mots.
AMT	Tu aurais souhaité parler comme un Français ?
Youssouf	Bon, je pense pas trop à ça [...]. Nous sommes au Mali ici, donc...On se débrouille pas mal en français, quoi [...]. Ce n'est pas les Français que je regarde.

Boubacar considère le souhait d'imiter le parler des Français comme un « phénomène bamakois » et mentionne en particulier la prononciation du *r*. Les Maliens se moquent en effet souvent de ceux qui grasseyent (ils disent paradoxalement « rouler ») les *r* :

Ceux qui sont à Bamako [les Songhay] sont fortement influencés par l'extérieur. C'est très visible, quoi. Par exemple, ils essayent souvent d'imiter la façon de parler, ou l'accent des Français. Ils roulent les « r » et tout ça là, ils se prennent comme des petits Français, quoi. Pour moi c'est ridicule. Ces gens-là, on les appelle « les assimilés », quoi. C'est un terme un peu négatif [...]. Pourquoi on doit se comparer aux Français même ? Ce n'est pas intéressant ! Je pense que le Tombouctien résiste mieux aux influences de l'extérieur parce qu'il est plus ancré à ses coutumes, à ses traditions. Moi, par exemple, je suis très satisfait de mon accent en français, et je n'ai pas besoin de me comparer à qui que ce soit. Moi, je n'aime pas du tout ça. Je m'en fous des Français, moi !

Les divergences dans les déclarations de nos informateurs concernant le souhait de « parler le français comme un Français » correspondent, comme nous le voyons, à la ville de naissance du locuteur. Il nous semble probable que le lien aux traditions ethnoculturelles font partie des facteurs qui motivent ces attitudes, cf. l'argumentation de Boubacar ci-dessus. Un deuxième facteur peut être l'usage du français plus important parmi ce groupe d'informateurs et la non liaison, selon eux, entre cette langue et un statut social élevé. Si le français constitue pour ces informateurs un instrument linguistique nécessaire elle n'est pas un attribut d'une identité moderne, assimilé à celle des Français.

La question « Est-ce que vous souhaitez parler comme un Français ? » a aussi été posée dans les questionnaires et les réponses sont présentées dans le tableau n°18 ci-dessous :

Tableau n°18 : « Est-ce que vous souhaitez parler comme un Français ? »

	Pas du tout		Un peu		Beaucoup		Total	
	Nombre	Subtotal	Nombre	Subtotal	Nombre	Subtotal	Nombre	Subtotal
Nés et ayant grandi à Tombouctou	18	34%	11	20%	25	46%	54	100%
Nés et ayant grandi à Bamako	–	–	8	44%	10	56%	18	100%
Total	18 (25 %)		19 (26%)		35 (49%)		72 (100%)	

Nous remarquons que les réponses provenant des 54 informateurs ayant grandi à Tombouctou se répartissent sur les 3 catégories : 25 (46%)³⁷ sont très et 11 (20%) sont un peu positifs (en tout, 66% de réponses positives) alors que seulement 18 (34%) estiment qu'ils ne souhaitent pas du tout parler le français comme un Français. Il faut cependant prendre en compte que cette question peut être interprétée de différentes manières : d'un côté parler la langue « correctement », comme quelqu'un qui le parle en tant que L1, cas des Français et, de l'autre, s'assimiler aux Français en les imitant. Cela peut être une explication la divergence avec le point de vue de nos informateurs principaux nés à Tombouctou, qui sont tous négatifs à l'idée de parler « comme un Français ».

Les informateurs ayant grandi à Bamako ont répondu de manière plus homogène. À l'instar des enfants de « notre » famille, aucun d'entre eux n'a répondu qu'ils ne souhaitent « pas du tout » parler « comme un Français ». Parmi les enquêtés par questionnaire, 10 (14%) sont très positifs et 8 (11%) un peu positifs à l'idée de parler comme un Français, en tout, 18 (25%) de réponses positives. Nous supposons donc que ceux qui ont grandi à Bamako sont plus ouverts envers ce que représente le français « de France ».

6.3.3 *Le français en tant que langue de communication interethnique*

Nous avons constaté que la langue préférée dans la communication interethnique n'est pas la même selon les différents groupes d'informateurs principaux. Ceux qui ont grandi à Bamako utilisent de préférence le bambara, la langue qu'ils maîtrisent le mieux et qui domine dans la capitale. Ceux qui ont grandi à Tombouctou (à l'exception des deux amis de la famille qui ne maîtrisent pas le français) préfèrent en général parler le français dans la communication

³⁷ Se servir des pourcentages pour des chiffres parfois très bas peut être hasardeux. Nous avons toutefois choisi de le faire, les pourcentages facilitant clairement la comparaison les données concernant les différents groupes d'informateurs.

interethnique. Cette préférence linguistique peut être liée aux compétences des locuteurs en français et en bambara, mais dans le cas des informateurs ayant grandi à Tombouctou, ces choix de langue sont clairement influencés par les représentations linguistiques.

Dans le chapitre précédant (5), nous avons vu que les Songhay immigrés à Bamako n'utilisent le bambara que quand ils sont « obligés » de le faire : ils hésitent à s'approprier la langue bambara et manifestent ainsi leur résistance contre ce que représente cette langue de dominance. Maïga constate que le Songhay utilise « le français avec les locuteurs scolarisés du bambara pour marquer sa résistance » (2000b : 162). Selon Canut, la langue française « joue un rôle d'arbitre, d'intermédiaire, dans la tension qui oppose les deux langues nationales. Elle permet aux sujets songhay de sublimer cette différence hiérarchique et de nuancer la suprématie du bamanan grâce à une langue au statut encore plus haut » (Canut 1992 : 85). Cette fonction du français en tant qu'intermédiaire est dans notre corpus valorisée notamment par les cousins et les parents de la famille : « En fait, c'est une grande chance pour nous, avoir le français [...] en tout cas, elle ne favorise pas un groupe ethnique devant des autres » (Boubacar) ; « Le français permet de créer un pont entre les Songhay et les Bambara [...]. Ce n'est pas leur langue, ce n'est pas notre langue » (Moustaphe).

Le français, intégré dans les habitudes linguistiques des informateurs ayant grandi à Tombouctou, est en effet souvent, selon Maïga, « la L2 des Songhay scolarisés ». Il ajoute que « les songhaphones [*sic*] parlent plus couramment le français que les bambaraphones »³⁸. Selon nos informateurs, les Songhay maîtrisent bien le français, mieux que les Bambara, parce qu'ils « s'intéressent plus à ça » et parce qu'ils ont « plus besoin » de cette langue :

Je me rends compte que je parle mieux français que mes amis Bambara. Souvent c'est moi qui prends l'initiative de parler le français avec eux, la plupart du temps, ils s'expriment en bambara. J'ai des amis bambara qui ont étudié en français, mais ils parlent très peu le français, ils ne s'expriment pas en français. Du coup, c'est difficile, ils n'ont pas l'habitude de pratiquer la langue, souvent ils cherchent les mots. Les Bambara ne parlent qu'une seule langue, ils ne se réfèrent qu'à ça. Ils n'ont pas besoin du français (Youssouf).

Le fait que les Songhay préfèrent parler le français aussi dans la communication interethnique les distingue, selon Youssouf, des Bambara, qui parlent plutôt leur langue. Selon Abdou, le groupe ethnique songhay est reconnaissable parmi les autres groupes minoritaires par sa maîtrise et son usage étendus du français :

³⁸ Correspondance personnelle par courriel le 15.11.2010.

Quand je parle français, souvent on me pose la question si je ne suis pas Bambara, si je comprends le bambara. Ils se disent qu'un jeune qui a tendance à beaucoup s'exprimer en français, généralement ce n'est pas un Bambara. Ils me demandent si je suis Songhay. Souvent les jeunes Songhay qui viennent ici ne maîtrisent pas le bambara. Ils ont tendance à s'exprimer en français [...]. Pour moi, ça me vient naturellement d'inclure le français (Abdou).

Quoique le français soit pour les Songhay une langue neutre dans la rencontre avec les Bambara, l'image de cette langue dans les représentations de nos informateurs est plus complexe. Nous allons voir dans le paragraphe suivant que le français reste pour eux « la langue de l'ancien colonisateur ».

6.3.4 Langue neutre ou langue de l'ancien colonisateur ?

Le français joue un rôle important de langue de communication interethnique neutre, très convenable pour nos informateurs. Canut met en avant le statut neutre du français dans les représentations linguistiques des Songhay et n'y voit pas de conflit : « Elle [la langue française] reste en effet très détachée des locuteurs, sans rapport avec leur culture : elle semble être plutôt un moyen efficace dans la lutte contre le bamanan » (Canut 1992 : 85). Bien que le français soit, dans le cas de notre étude, effectivement reconnu pour son statut neutre, notamment dans la lutte contre le bambara, les représentations de nos informateurs en donnent une image plus nuancée que celle décrite par Canut.

Au plan national, la neutralité se manifeste, car « elle ne favorise pas un groupe ethnique devant des autres » (Boubacar). Dans le contexte international, le français représente un pouvoir extérieur, tout en rappelant la colonisation. Si, au plan national, les Songhay restent très attachés à leur ethnie, sur la scène internationale, ils s'érigent en défenseurs de l'union de la nation malienne et de ses valeurs. Nous allons par la suite voir que cette ambivalence liée au français est visible dans le discours des informateurs concernant le français en tant que langue officielle du Mali.

6.3.5 *Le français en tant que langue officielle*

Avant les Français, le pays [le Mali] était traditionnellement organisé, mais l'arrivée du colon a désorganisé la société complètement pour imposer ses nouvelles structures [...] dans l'administration, la justice, l'éducation et tout ça. Et puis, la langue aussi, le français nous a été légué comme langue officielle. En fait, la langue était l'un des principaux objectifs pour mieux nous contrôler, pour mieux administrer et pour dominer tous les faits et gestes [...]. Jusqu'au présent le français occupe ces fonctions-là (Moustaphe).

Nous chercherons dans cette section à connaître les représentations du français en tant que langue officielle malienne. Est-ce souhaitable que cette langue reste l'unique langue officielle, ou faudrait-il la remplacer ou introduire une ou plusieurs langues nationales au côté de celle-ci ?

Tous nos informateurs principaux (à l'exception de deux amis de la famille qui ne maîtrisent pas le français) considèrent le français comme la langue la plus convenable en tant que langue officielle au Mali, même s'ils voient aussi des côtés négatifs du fait que cette langue étrangère occupe une position aussi importante au pays. Les propos de chaque informateur contiennent souvent à la fois des arguments en faveur et en défaveur du français en tant que langue officielle. Nous les présenterons donc individuellement, mais avant de pouvoir comparer leurs arguments à ceux obtenus par questionnaire, nous présenterons les réponses à la question 23 du questionnaire, suivant les catégories « oui » (c'est bien que le français soit la langue officielle au Mali), « non » ou « ça dépend ». Le tableau n°19 ci-dessous montre la répartition des réponses (les arguments seront présentés plus loin)³⁹ :

³⁹ La question a été posée de façon ouverte et les arguments ont été regroupés par nous. Ceci vaut également pour la question suivante.

Tableau n°19 : « Le français est la langue officielle de votre pays. **Selon vous, est-ce un bon choix ?** [Pourquoi ? Pourquoi pas ? Ça dépend] »

	« Oui »		« Non »		« Ça dépend » ⁴⁰		Total	
	Nombre	Subtotal	Nombre	Subtotal	Nombre	Subtotal	Nombre	Subtotal
Nés et ayant grandi à Tombouctou	41	76%	8	15%	5	9%	54	100%
Nés et ayant grandi à Bamako	14	78 %	2	11%	2	11%	18	100%
Total	55 (76%)		10 (14%)		7 (10%)		72 (100%)	

Comme pour nos informateurs principaux, la grande majorité 55 (76%) des ceux enquêtés par questionnaire est favorable au français comme langue officielle et il n'y a pas, comme nous le voyons, parmi ces derniers, de différence notable entre ceux ayant grandi à Bamako, et ceux ayant grandi à Tombouctou (78 % contre 76%). En étudiant les représentations du français comme langue officielle, nous traiterons donc les groupes d'informateurs comme un seul ensemble.

Nous commencerons par **les arguments pour le français comme langue officielle**, présentés dans le tableau n°20 ci-dessous selon l'ordre de leur fréquence :

Tableau n°20 « Le français est la langue officielle de votre pays Selon vous, est-ce un bon choix ? **Pourquoi ?** [Pourquoi pas ?] »

Justifications	Total
Langue neutre, parlée par toutes les ethnies	17 (31%)
Langue de communication internationale	10 (18%)
Histoire (« on a été colonisé par la France »)	9 (16%)
Efficacité administrative	5 (9%)
Développement	4 (7%)
Communication avec les autres pays francophones en Afrique	3 (5%)
Instrumentalisation insuffisante des langues nationales	2 (4%)
Maintien de la relation avec la France	2 (4%)
Sans justification	3 (5%)
Total	55 (100%)

⁴⁰ Les enquêtés qui ont répondu « Ça dépend » n'ont pas donné une justification.

L'argument favorable souligné en premier lieu par nos informateurs et par 17 des enquêtés par questionnaire, concerne le rôle neutre de cette langue au niveau national : « Aujourd'hui le français est un facteur de stabilité pour le Mali » (Abdou) ; « [Introduire une autre langue comme langue officielle] va créer une grande tension entre les gens. Alors qu'au Mali on a la paix, malgré toutes nos différences. C'est très rare en Afrique ! Dans ce sens, c'est une chance pour nous d'avoir le français » (Sidi) ; « Si on devrait choisir une langue devant les autres [...]. Ça va provoquer une véritable guerre ethnique ! » (Boubacar)

Selon Maïga, « vouloir imposer le bambara comme langue officielle pourrait poser problème pour un Songhay au Mali »⁴¹. Cette résistance songhay au bambara est visible à travers les arguments de nos informateurs contre cette langue comme langue officielle. Bien que ne croyant pas à la mise en place par l'État d'une langue nationale officielle, Moustaphe craint que le bambara ne s'impose tout seul :

Au Mali on a plusieurs langues et des centaines de dialectes. C'est très difficile de prendre une seule langue et l'imposer aux gens comme langue officielle. Normalement [...] on ne peut pas imposer une langue. Mais, le bambara s'impose à nous Songhay.

Boubacar souligne qu'il aurait aimé que le Mali « se débrouille » avec ses propres ressources, ses propres langues, et non pas une langue étrangère, mais que cela semble difficile à réaliser : « Mon souhait serait d'avoir une langue officielle qui est à nous, mais vu la multiplicité des langues, d'ethnies, il serait difficile d'en choisir une ».

Le français n'a pas seulement une fonction unificatrice au niveau national, mais constitue aussi pour le Mali un lien avec le monde francophone. Cet argument est souligné par plusieurs de nos informateurs et semble aussi avoir beaucoup d'importance pour les enquêtés par questionnaire : dix de ces derniers (voir le tableau n°20 ci-dessus) soulignent le rôle fondamental du français dans la communication internationale, et trois mettent l'accent sur l'importance de cette langue pour le contact avec les autres pays francophones en Afrique. Comme le dit l'un des enfants de la famille étudiée, Adama : « [Avoir le français comme langue officielle] c'est une très bonne chose ! Ça nous permet de communiquer avec l'extérieur, dans les pays francophones, et surtout en Afrique de l'Ouest » (Ismaël). L'adhésion du Mali à l'Organisation Internationale de la Francophonie (OIF) représente selon Boubacar une « ouverture » pour le pays :

⁴¹ Correspondance personnelle par courriel le 15.11.2010

Le français est un facteur unificateur pour les pays francophones en Afrique de l'Ouest [...]. Il y a aussi la Francophonie, quoi, qui regroupe l'ensemble des pays qui ont en commun la langue française. Donc, les anciennes colonies françaises font partie dans ça. C'est un espace créé pour promouvoir la langue française, parce qu'eux [les Français] ils ont compris très tôt que la bataille de la langue était une chose utile pour le développement économique et socioculturel pour leur pays [...]. Aujourd'hui, parler le français, ça te permet d'être en contact avec deux cents millions de personnes à travers le monde ! Tu vois que ça ouvre les portes pour nous.

Plusieurs de nos informateurs principaux et enquêtés par questionnaire introduisent leurs propos relatifs au français en tant que langue officielle au Mali par une réflexion liée à la colonisation : « On a été colonisé par la France » (Khalil) ; « Ce sont eux qui nous ont colonisés » (Fadimata). Dans les entretiens, ces propos sont le plus souvent approfondis, l'outil méthodologique le permettant, et suivi par des conclusions comme celles-ci : « On est obligé de parler le français » (Fadimata) ; « On ne peut pas changer ça maintenant » (Youssef) ; « C'est déjà fait, ça, c'est fini. Le français est resté notre langue officielle » (Boubacar). Il ne s'agit donc pas d'un véritable argument, mais d'un constat, détaché de l'opinion personnelle, et qui montre une résignation liée au fait que le français soit la langue officielle de leur pays. Dans le questionnaire, neuf personnes interrogées ont répondu de manière similaire, déclarations donc comparables à ceux des informateurs principaux.

Un autre argument évoqué par les informateurs et les enquêtés par questionnaire concerne le système administratif déjà établi en français. Une sensation semblable de résignation se détecte chez certains informateurs : que le français soit la langue officielle est un fait irréversible. Youssef note qu'il serait « difficile de se défaire du français [...] parce qu'elle occupe déjà trop de fonctions dans la société » et, comme le souligne Boubacar, instituer une langue nationale à la place du français demanderait « beaucoup de ressources » :

Tous les textes, les lois, même la constitution est strictement inspirée par la France. C'est comme une copie de la constitution française ! Le français est un outil indispensable pour le fonctionnement de la société. Ça serait extrêmement difficile d'introduire une autre langue à la place du français. Il faudrait beaucoup de ressources que nous ici au Mali n'avons pas. Tu t'imagines si tu dois réécrire la constitution malienne en langue nationale ! D'abord, en quelle langue doit-on écrire ? Et pour qui ? Les gens ne savent même pas lire en langue nationale. Non, ça veut dire qu'on doit tout recommencer à zéro.

Dans les questionnaires, cinq personnes interrogées ont donné de l'importance à l'argument concernant les fonctions administratives, établies en français. Deux justifient leurs réponses par le fait que les langues autochtones, peu utilisées à l'écrit et dans les domaines formels, ne sont pas aptes à occuper une fonction comme langue officielle. Ainsi, avoir le français comme langue officielle peut être considéré comme positif pour le développement : « Le français, pour le Mali, ça donne des opportunités sur le plan socioéconomique » (Sidi) ; « Le français est particulièrement important sur le plan éducatif. C'est un système qui est basé sur le français [...] le développement passe par l'éducation » (Moustaphe).

Nous voyons que les arguments en faveur du français comme langue officielle sont centrés sur ses qualités en tant que langue de communication et moteur de développement pour le pays. Le français dans cette position est cependant souvent considéré comme n'étant pas une solution optimale, mais, pour des raisons diverses, il ne serait pas possible (ou souhaitable) de la remplacer.

Par la suite seront présentés et analysés **les arguments en défaveur** du français comme langue officielle. Dans le tableau n°21 ci-dessous sont présentés les réponses obtenues par questionnaire :

Tableau n°21 : « Le français est la langue officielle de votre pays. Selon vous, est-ce un bon choix ? [Pourquoi ?] Pourquoi pas ? »

Justification	Total ⁴²
Le français est une langue étrangère, la langue des colonisateurs	2
« Je n'aime pas le français »	2
Discrimination envers les langues nationales	1
Le français est trop compliqué	1
Les gens se « comportent » mieux dans les langues nationales	1
Sans justification	3
Total	10

Nous voyons que deux personnes sont hostiles au fait que le français est la langue officielle parce que c'est une langue étrangère, la langue des colonisateurs. Ceci est aussi fréquemment mentionné par nos informateurs principaux. S'ils considèrent le français comme la langue la plus apte à être langue officielle au Mali, ils sont souvent ambivalents envers le fait qu'une langue étrangère « qui s'est imposée de l'extérieur » occupe cette fonction : « On a été

⁴² En raison du faible nombre total d'informateurs, donner ici des pourcentages nous semble inutile.

colonisé par les Français. On est obligé de parler le français, même si on ne veut pas » (Aïssa) ; « Je n'ai pas choisi le français » (Youssouf) ; « Pour moi on est forcé de parler le français au Mali » (Fadimata). Avoir une langue « étrangère » comme langue officielle représente selon Boubacar un complexe d'infériorité à l'égard des Français : « Le fait que j'ai comme langue officielle la langue d'autrui me dévalorise vis-à-vis de ce dernier ! »

Dans notre groupe principal d'informateurs, seulement deux, les amis de la famille qui ne maîtrisent pas le français, ont affirmé qu'avoir le français en tant que langue officielle ne leur convenait pas. Rappelons qu'ils sont représentatifs de la majorité de la population malienne, qui n'est pas allée à l'école. Mahamane souhaite avoir comme langue officielle une langue qui est maîtrisée par tous les Maliens : « Pour moi c'est mieux si on prend une langue malienne, une langue que tout le monde comprend ». Amadou pense quant à lui qu'avoir une langue qu'il ne maîtrise pas comme langue officielle ne peut être avantageux : « Moi, je n'ai pas étudié. Je ne sais pas si c'est une bonne chose ou pas. Ce n'est pas bon pour moi ». Il ajoute plus loin que le français est une langue « trop compliquée » pour lui. Que le français soit « trop compliqué » et que les gens soient plus à l'aise quand ils utilisent les langues nationales sont des arguments contre le français comme langue officielle qui se retrouvent aussi dans les justifications des enquêtés par questionnaire.

La plupart des informateurs et des enquêtés par questionnaire, tous scolarisés, trouvent, malgré tout, souhaitable de maintenir le français comme langue officielle du Mali. Quand nous avons demandé si d'autres langues pourraient occuper cette fonction, ils ont quand même proposé des alternatives. Nous supposons que ces propositions représentent des souhaits pour un monde idéal, et non pas des alternatives réalistes.

Le tableau n°22 ci-dessous montre les propositions des enquêtés par questionnaire de langues pouvant être langue officielle seule ou à côté du français ou une autre langue rangées par ordre de fréquence :

Tableau n°22 : « Est-ce qu'il y a une ou plusieurs langues locales qui pourraient devenir la langue officielle du pays à côté du français ou qui pourraient le remplacer ? Oui – Lesquelles ? [Non – Pourquoi pas ?] »

Proposition	Nés et ayant grandi à Tombouctou		Nés et ayant grandi à Bamako		Total	
	Nombre	Subtotal	Nombre	Subtotal	Nombre	Total
Songhay/bambara/peul	15	33%	2	15%	17	29%
Bambara	6	13%	9	69%	15	26%
Songhay/bambara	10	22%	1	8%	11	19%
Songhay	5	11%	1	8%	6	10%
Songhay/bambara/peul/dogon	2	4%			2	3%
Songhay/arabe	2	4%			2	3%
Anglais	1	2%			1	2%
Sans réponse	4	9%			4	7%
Subtotal	45	100%	13	100%	58	100%
Total	45 (78%)		13 (22%)		58 (100%)	

Selon 38⁴³ des 58 enquêtés par questionnaire (66%), le songhay pourrait avoir un rôle comme langue officielle, seule ou avec d'autres langues nationales. Ils sont encore plus nombreux (45⁴⁴ ou 78%) à considérer que le bambara aurait pu occuper cette position. 15 (26%) considèrent que le bambara pourrait être seule langue officielle contre 6 qui pense que le songhay pourrait occuper seule cette position (10%). Mais c'est le plurilinguisme qui l'emporte comme solution préférée : deux langues (songhay/bambara (11), songhay/arabe (2)), et surtout trois langues (songhay/bambara/peul (17)) ou même quatre langues (songhay/bambara/peul/dogon (2)).

Nous trouvons dans les questionnaires (comme dans les entretiens) une divergence significative entre les locuteurs ayant grandi à Tombouctou et ceux ayant grandi à Bamako. Parmi les 13 enquêtés ayant grandi à Bamako, 9 (69%) souhaitent que le bambara soit la seule langue officielle alors que parmi les 45 Songhay ayant grandi à Tombouctou seuls 6 (13 %) sont de cet avis. Quant au songhay comme seule langue officielle, 5 des Songhay nés à Tombouctou (11%) contre un seul né à Bamako (8%).

Quant il s'agit de nos informateurs principaux, ceux qui ont grandi à Tombouctou auraient clairement souhaité que leur langue d'origine occupe un rôle plus important au

⁴³ Les 38 comprennent ceux qui proposent les alternatives « songhay/peul/bambara » (17), « songhay/bambara » (11), « songhay » (6), « songhay/bambara/peul/dogon » (2) et « songhay/arabe » (2).

⁴⁴ Les 45 comprennent ceux qui proposent les alternatives « songhay/peul/bambara » (17), « songhay/bambara » (11), « bambara » (15) et « songhay/bambara/peul/dogon » (2)

niveau national, mais plusieurs soulignent toutefois que cela n'est pas possible : « Tu te rends compte ce que ça aurait voulu dire pour moi, si le songhay devient la langue officielle ! Je serais très à l'aise [...] mais ce n'est pas représentatif au niveau national. C'est pas une langue internationale » (Boubacar) ; « Bien sûr que j'aurais aimé voir que mon songhay devient la langue officielle, mais je crois pas que ça va arriver » (Youssef).

Nos informateurs principaux ayant grandi à Tombouctou sont contre l'instauration du bambara comme seule langue officielle : « Ça ne sert à rien de croire qu'aujourd'hui on peut prendre le bambara à la place du français. C'est impensable. Le français nous permet de communiquer avec l'extérieur. On va introduire le bambara comme langue officielle pour communiquer avec qui ?! » (Moustaphe) ; « Peut-être que le songhay et le bambara, par exemple, ils pouvaient occuper des fonctions au niveau administratif [...] mais le français doit rester la langue officielle. C'est plus avantageux pour nous. Si ça serait possible d'avoir trois langues officielles [...] ça pourrait être bien » (Boubacar). Que les deux langues, le songhay et le bambara, deviennent tous les deux langues officielles, en maintenant cependant le rôle officiel du français, pourrait donc selon Boubacar être possible.

Les informateurs principaux ayant grandi à Bamako sont (comme les enquêtés par questionnaire qui ont grandi à Bamako) plus ouverts envers une éventuelle instauration du bambara en tant que langue officielle :

- | | |
|----------|--|
| Issaka | Je pense que le bambara peut devenir langue officielle dans l'avenir [...]. La plus grande partie de la population n'ont pas étudié. Ça veut dire qu'ils ne parlent pas le français. Même si tu n'as pas étudié, tu peux parler le bambara [...]. Les gens du nord auraient beaucoup de problèmes avec ça. |
| Aïssa | Ça sera possible de rendre le bambara langue officielle. Le bambara est parlé partout au Mali, les Peul, les Songhay [...]. |
| Fadimata | Le bambara peut devenir la langue officielle, je pense. C'est notre langue nationale. Mais ça va pas être facile [...] il y en a beaucoup qui ne sont pas d'accord avec ça. |

Si ces informateurs sont d'avis qu'il serait possible d'instaurer le bambara en tant que langue officielle dans l'avenir, ceci n'est selon eux pas envisageable aujourd'hui.

Pour ce qui est des informateurs principaux et des enquêtés par questionnaires en défaveur d'une éventuelle instauration d'une ou plusieurs langues locales dans la position officielle, les arguments suivants sont évoqués :

Tableau n°23 : « Est-ce qu'il y a une ou plusieurs langues locales qui pourraient devenir la langue officielle du pays à côté du français ou qui pourraient le remplacer ? Oui – Lesquelles ?] Non – Pourquoi pas ? »

	Ne pas favoriser une langue parmi tant d'autres	Ça nous mettrait en retard	Le français est une langue internationale	Total
Nés et ayant grandi à Tombouctou	5	2	2	9
Nés et ayant grandi à Bamako	1	2	2	5
Total	6	4	4	14

Les arguments contre l'introduction d'autres langues que le français en position officielle sont les mêmes que ceux avancés en faveur du français dans cette position : il s'agit de la qualité « neutre » de la langue française (par opposition aux langues nationales) et de ses capacités en tant que langue internationale et vecteur du développement. Ces arguments ont été analysés ci-dessus.

*

La quasi-totalité de nos informateurs et enquêtés par questionnaire considère que le français est la langue qui convient le mieux comme langue officielle. Cette langue n'est cependant maîtrisée que par 10% environ de la population malienne (Skattum 2008 : 99), ce qui est sans doute un problème démocratique. Nous avons demandé à nos informateurs si ce faible taux de personnes maîtrisant le français peut poser des problèmes, et les réponses sont diverses.

Ceux qui pensent que la non maîtrise du français n'est pas une source de difficultés pour le Malien expliquent cela par le fait que « tout peut être traduit », faisant notamment référence aux informations en langues nationales de l'ORTM (Office de radiodiffusion et télévision du Mali) :

Fadimata Non. Ça ne pose pas des problèmes. On parle beaucoup de langues ici. À la télé, ils expliquent, on parle toutes les langues nationales à la télévision nationale, à l'ORTM. Si tu ne comprends pas le bambara, tu attends l'émission en songhay.

Salama La plupart des gens n'ont pas été à l'école, ils ne s'intéressent pas au français. Au Mali on donne les informations dans toutes les langues, on n'a pas de problème avec ça. On peut garder le français.

Khalil Si c'est un problème pour eux, je ne pense pas que c'est grave. S'ils ne comprennent pas, ils se font expliquer par ceux qui parlent français. Ils font maintenant des informations dans toutes les langues nationales.

Pour ceux qui considèrent la non maîtrise du français comme un problème, c'est définitivement l'argument démocratique qui pèse le plus lourd. Sans comprendre le français, le Malien ne peut obtenir, selon ces informateurs, l'information nécessaire pour s'intégrer dans la nation, ne pouvant ni participer à la démocratie ni comprendre les décisions politiques le concernant :

Aïssa Ici, les gens qui n'ont pas été à l'école n'ont pas eu le droit de parler le français. C'est pas bien pour eux que le français est la langue officielle [...]. On est en train de donner de l'importance à nos langues, pour que tout le monde puisse avoir quelque chose.

Boubacar Oui. Ça pose des problèmes. Il y a beaucoup de décisions qui sont prises par l'État dans lesquelles les gens ne se retrouvent pas. Au niveau de l'Assemblée nationale, la moindre des choses, c'est d'amener tous les journalistes qui représentent toutes les langues locales pour expliquer à la population. Les représentants du peuple sont là, ils ont été élus.

Moustaphe La communication entre le gouvernement et la population, ça veut dire que les grandes décisions qui engagent souvent le pays, la nation, n'est pas majoritairement comprise par la population elle-même, parce que tout se passe en français.

6.3.6 *Remarques conclusives*

Nous avons dans ce sous-chapitre présenté et analysé les représentations qu'ont nos informateurs du français, la langue officielle du Mali. La grande majorité du groupe a des représentations plutôt positives de cette langue, tout en l'associant aussi à certains facteurs négatifs.

Maîtriser le français représente plusieurs avantages pour nos informateurs. Ceux ayant grandi à Tombouctou valorisent cette langue pour sa fonction dans la communication interethnique : elle leur permet dans de nombreux cas d'éviter l'utilisation du bambara, représentant ainsi « un moyen pour marquer [leur] résistance [contre le bambara] » (Maïga

2000b : 162). N'étant lié à aucun groupe ethnique spécifique, le français a un statut neutre au niveau national, ce qui « permet de créer un pont » (Moustaphe) entre les groupes ethniques, en l'occurrence entre les Songhay et les Bambara. De plus, par sa capacité en tant que langue internationale, le français représente pour le Mali un contact avec le monde extérieur. Pour nos informateurs, ceci se concrétise dans la vie quotidienne principalement par la voie des médias, qui leur permettent d'être « à la page du monde » (Youssouf).

Bien qu'étant lié à de nombreux avantages, le français comporte, dans les représentations de nos informateurs, une ambiguïté due à sa référence historique coloniale et à son association à la culture occidentale. Cette ambiguïté, présente notamment parmi les informateurs ayant grandi à Tombouctou, se manifeste entre autres par le fait qu'ils ne souhaitent pas parler le français « comme un Français ». Ils démontrent ainsi une distance aux influences françaises. Cette distance est soulignée aussi par le fait que ces informateurs ne lient pas (explicitement) le français au prestige social, liaison que l'on pourrait s'attendre à trouver plus distincte dans une société diglossique comme celle du Mali. Les informateurs ayant grandi à Bamako sont moins ambigus à l'égard du français et moins hostiles envers l'influence occidentale en général. Cette différence s'explique par leur appartenance identitaire moins ancrée dans une culture spécifique : ils sont éloignés de leur culture d'origine tout en étant étrangers à la culture bambara ; ainsi, leur identité n'est pas menacée par l'influence du français et de l'Occident.

Quant au rôle de langue officielle, la quasi-totalité de nos informateurs considère le français comme la langue la plus appropriée, étant neutre au niveau national et important aussi au niveau international. La plupart auraient toutefois souhaité introduire une ou plusieurs langues à côté du français, mais ne considèrent pas ceci comme faisable à présent.

CONCLUSION

Nous avons dans ce travail étudié un cas de trilinguisme, constitué du songhay, langue vernaculaire, le bambara, langue véhiculaire et le français, langue officielle. Il s'agit de la situation sociolinguistique d'une famille songhay installée à Bamako, ville multiculturelle cependant dominée par la langue et la culture bambara. En considérant l'usage et les choix de langues des différents membres de la famille aussi bien que leurs représentations linguistiques, nous avons cerné quelques tendances significatives de leur quotidien trilingue.

La diversité au sein du groupe d'informateurs, en fonction de l'âge, du sexe et de la ville où ils sont nés et ont grandi, se reflète dans les choix de langues et les représentations linguistiques des différents membres de la famille. Dans notre corpus, c'est toutefois le dernier paramètre qui s'est révélé le plus important : une différence nette apparaît entre les informateurs ayant grandi à Tombouctou et ceux qui ont grandi à Bamako. Il y a aussi une différence en fonction de la scolarisation ou non du locuteur et en fonction de sa maîtrise ou non du français.

Les informateurs ayant grandi à Tombouctou utilisent plus le songhay, plus le français et moins le bambara dans la communication informelle que ceux qui ont vécu toute leur vie à Bamako. Ce sont aussi ceux dont les représentations sont les plus hostiles au bambara ainsi qu'au français et qui manifestent le plus leur appartenance ethnique songhay.

A Bamako, la maîtrise de la langue bambara est une nécessité dans la vie quotidienne, et tous nos informateurs l'utilisent à un degré plus ou moins important. Les informateurs ayant vécu toute leur vie à Bamako n'utilisent quasiment que cette langue dans la sphère informelle, que ce soit entre eux ou dans la communication interethnique, et c'est cette langue qu'ils préfèrent parler. Si ceux qui ont grandi à Tombouctou l'utilisent aussi, mais seulement dans la communication interethnique, ce n'est pas leur premier choix : leurs représentations clairement négatives du bambara conduisent à ce que le français soit utilisé quand la situation le permet. Craignant que leur culture aussi bien que leur langue soient dépréciées en faveur du bambara, ils utilisent le français comme un moyen dans la lutte contre un tel développement. La maîtrise qu'ont ces locuteurs du bambara est par eux-mêmes jugée faible, ce qui est vraisemblablement lié aux représentations négatives de cette langue et à leur usage répandu du français.

Dans la communication intra-ethnique, les informateurs qui ont grandi à Tombouctou, clairement fiers de leurs origines ethniques, culturelles et linguistiques, utilisent majoritairement le songhay. Cette langue interagit aussi souvent avec le français. Sur ce point, nous retrouvons une faible différence entre les générations, où les parents de la famille semblent plus conservateurs dans le sens qu'ils utilisent seulement le songhay dans la concession : un souhait de maintenir et de transmettre leur langue d'origine à leurs enfants se manifeste ainsi dans leurs usages linguistiques. Les cousins, jeunes et plus exposés aux influences urbaines, utilisent plus le français que les aînés de la famille, et contrairement à eux, il leur arrive de parler le bambara avec les enfants de la famille.

Les enfants de la famille, ayant grandi à Bamako, utilisent très peu le songhay et moins le français que leurs cousins. Qu'ils ne parlent que le bambara entre eux démontre l'influence de l'environnement bambaraphone, plus forte que la « politique » linguistique de leurs parents. Toutefois, cette politique résulte en l'usage du songhay dans la communication entre les enfants et les parents eux-mêmes, et donc à la maîtrise (cependant faible) de cette langue par les enfants. Le songhay fait partie de l'identité des enfants de la famille principalement par l'identité ethnique des parents, continuellement manifestée dans le quotidien, et non par leur propre participation culturelle. Ils souhaitent néanmoins transmettre la langue songhay et donc l'appartenance ethnique à leurs propres enfants, transmission cependant peu probable, vu leur usage et maîtrise limités de la langue. Leur identité culturelle est ainsi composée d'une appartenance ethnique songhay aussi bien que d'une relation à la culture bamakoise, identité complexe, car ni une langue ni une culture n'est complètement « la leur ». Un conflit identitaire se présente aussi pour les cousins de la famille, qui, eux, ont un attachement fort à la culture, à la langue et à la tradition songhay. Mais la « modernité », que représente entre autres la langue française, et qui caractérise leur vie dans la capitale, défie cette identité traditionnelle.

Si l'usage du français dans le quotidien n'est pas important pour tous nos informateurs, ils sont unanimes à considérer que cette langue présente des avantages : langue internationale, le français représente pour le Mali un contact avec le monde extérieur et est ainsi, selon nos informateurs, un vecteur important pour le développement du pays. Les informateurs ayant grandi à Tombouctou soulignent de plus la fonction neutre du français, n'appartenant pas à un groupe ethnique spécifique.

En tant que langue « étrangère », le français est cependant aussi associé négativement par sa référence historique et par sa connotation à la culture occidentale. Si les informateurs qui ont grandi à Tombouctou sont ceux qui valorisent la plus la neutralité de la langue

française au niveau national. Ils sont les plus méfiants envers cette langue étrangère : le français est considéré comme le meilleur alternatif au bambara, mais constitue toutefois une menace à la tradition et à la culture maliennes. Ceci ne correspond donc pas à l'affirmation de Canut (1992 : 85) que les représentations du français qu'ont les Songhay sont uniquement positives, parce qu'étant un moyen de résister au bambara.

Malgré cette ambivalence à l'égard du français, la quasi-totalité de nos informateurs est favorable à cette langue comme langue officielle du pays. Sa fonction neutre au niveau national et son importance au niveau international pèsent lourd comme arguments. Il semble difficile d'imaginer une langue malienne dans une telle position, même s'ils souhaiteraient, dans un monde idéal, voir une ou plusieurs langues nationales devenir officielles. À présent, il serait cependant difficile de choisir une langue devant d'autres.

Si la situation sociolinguistique malienne peut certainement être décrite par la notion de diglossie enchâssée, nous voyons qu'elle est plus complexe qu'il n'y paraît : le français (langue H) est, par nos informateurs ayant grandi à Tombouctou, beaucoup utilisée dans la sphère informelle, aussi dans la communication intraethnique. Ces informateurs n'accordent pas, et ne veulent pas accorder, au français, langue de l'ancien colonisateur, un statut social élevé, mais le considèrent plutôt comme un outil dans le quotidien, leur permettant de prendre leur distance vis-à-vis de la langue nationale dominante. Malgré les distinctions moins nettes du statut et de la fonction du français dans le cas des informateurs ont grandi à Tombouctou, ils sont conservateurs de la situation diglossique entre le français et les langues nationales dans les sens où ils souhaitent limiter l'extension du bambara et garder le français comme langue officielle.

La situation des informateurs qui ont grandi à Bamako rentre, elle, plus facilement dans la notion de diglossie enchâssée : ils utilisent le plus souvent le bambara dans la communication interethnique et informelle, leur usage du français dans la sphère informelle est plus limité, et ils associent cette langue au prestige social. La résistance envers le bambara se montre donc moins forte parmi les enfants de la famille, qui sont de la deuxième génération à Bamako. Ils semblent subir la même bambarisation que d'autres ethnies et passer au bambara dans la communication tant intra- qu'interethnique sauf avec la première génération d'immigrés (parents, cousins). Ils sont aussi majoritairement positifs à l'idée d'introduire le bambara comme langue officielle, seule ou avec d'autres langues.

Nous avons, dans ce travail, fait qu'effleurer le paramètre du niveau de scolarisation. Il serait intéressant, dans une prochaine étude, de regarder de plus près les comportements linguistiques des Songhay illettrés, dont certains, comme deux de nos informateurs, parlent

bien le français. Les Bambara subissent moins que les Songhay la pression d'apprendre le français comme langue véhiculaire puisque c'est leur L1 qui assume cette fonction au Mali. Il serait donc intéressant aussi de comparer l'usage et les comportements linguistiques en français des Songhay et des Bambara illettrés.

BIBLIOGRAPHIE

- Bailleul, Charles (2007) : *Dictionnaire bambara-français*. (3^e éd.) Bamako, Editions Donniya
- Baker, Colin (1992) : *Attitudes and Language*. Clevedon, Philadelphia, Adelaide, Multilingual Matters Ltd.
- Baker, Colin (1996) (1^e éd. 1993) : *Foundations of Bilingual Education and Bilingualism*, Clevedon, Multilingual Matters Ltd.
- Beniamino, Michel (1997) : « Diglossie enchâssée/diglossie juxtaposée » in Moreau (éd.) : 129-130
- Brodal, Ingvild (2009) : *Le français des étudiants à Dakar : usages et attitudes linguistiques*. Mémoire de master, Université d'Oslo
- Brodal, Ingvild et Kristin V. Lexander (à paraître) : « Représentation linguistiques et choix de langue des étudiants de Dakar : quelles correspondances entre l'oral et l'écrit dans le domaine informel ? »
- Calvet, Louis-Jean (1987) : *La guerre des langues et les politiques linguistique*. Paris, Payot
- Calvet, Louis-Jean (1993) : *La sociolinguistique*. Paris, Presses Universitaires de France (coll. Que sais-je?)
- Calvet, Louis-Jean (1994) : *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris, Éditions Payot & Rivages
- Calvet, Louis-Jean et Pierre Dumont (éds.) (1999) : *L'enquête sociolinguistique*. Paris, L'Harmattan
- Canut, Cécile (1992) : « Dynamisme linguistique à Bamako : Les familles songoy en zone mandingue » in *Mandenkan* 24 : 75-89
- Canut, Cécile (1996) : *Dynamiques linguistiques au Mali*. Paris, CIRELFA/Agence de la francophonie (coll. Langues et Développement)
- Canut, Cécile (éd.) (1997) : *Imaginaires linguistiques en Afrique. Actes du Colloque de l'INALCO « Attitudes, représentations et imaginaires linguistiques en Afrique. Quelles notions pour quelles réalités ? », 9 novembre 1996*. Paris, L'Harmattan
- Canut, Cécile (2000) : « Subjectivité et discours épideictiques » in *Traverses* n°1 : 145-170
- Canut, Cécile et Dominique Caubet (2001) : *Comment les langues se mélangent*. Paris, L'Harmattan

Canut, Cécile et Gérard Dumestre (1993) : « Français, bambara et langues nationales au Mali » in Denis de Robillard et Michel Beniamino (éds.). *Le français dans l'espace francophone*. Paris, Champion, tome 1 : 219-228

Chaudenson, Robert et Dorothée Rakotomalala (2004) : *Situations linguistiques de la francophonie. Etat des lieux*. Ouagadougou, AUF/ Université d'Ouagadougou

CIA World Factbook URL

https://www.cia.gov/search?q=Mali&site=CIA&output=xml_no_dtd&client=CIA&myAction=%2Fsearch&proxystylesheet=CIA&submitMethod=get (consulté le 03/01/11)

Constitution du Mali 1992

<http://unpan1.un.org/intradoc/groups/public/documents/cafrad/unpan002746.pdf> (consulté le 03/01/11)

Copans, Jean (1999) : *L'enquête ethnologique de terrain*. Paris, Nathan (coll. Sciences sociales 128)

Davidson, Basil (1998) : *West Africa before the Colonial Era. A History to 1850*. Harlow, Longman

Deprez, Christine (1999) : « Les enquêtes 'micro'. Pratiques et transmissions familiales des langues d'origine dans l'immigration en France » in Calvet et Dumont (éds.) : 77-102

de Singly, François (1992) : *L'enquête et ses méthodes : Le questionnaire*. Paris, Nathan (coll. Sociologie 128)

Dreyfus, Martine et Caroline Juillard (2004) : *Le plurilinguisme au Sénégal. Langues et identités en devenir*. Paris, Karthala

Dumestre, Gérard (éd.) (1994a) : *Stratégies communicatives au Mali : langues régionales, bambara, français*. Paris, Didier Erudition (coll. Langues et développement)

Dumestre, Gérard (1994b) : « La dynamique des langues au Mali: le trinôme langues régionales - bambara – français », in Dumestre (éd.) : 3-12

Dumestre, Gérard (1997) : « De l'école au Mali », in *Nordic Journal of African studies* 6 (2) : 31-52

Dumestre, Gérard (2000) : « De la scolarité souffrante (complément à 'De l'école au Mali') », in *Nordic Journal of African studies* 9 (3) : 172-186

Dumestre, Gérard (2003) : *Grammaire fondamentale du bambara*. Paris, Karthala

Ferguson, Charles A. (2001) (1^e éd. 1959) : « Diglossia » in Wei (éd.) : 65-80

Fishman, Joshua A. (2001a) (1^e éd. 1965) : « Who Speaks Which Language to Whom and When? » in Wei (éd.) : 89-106

Fishman, Joshua A. (2001b) (1^e éd. 1967) : « Bilingualism With and Without Diglossia ; Diglossia With and Without Bilingualism » in Wei (éd.) : 81-88

FN-sambandet : globalis.no (consulté le 07/12/07)

Jodelet, Claudine (1984) : « Représentations sociales – phénomènes, concepts et théories » in Serge Moscovici (éd.), *Psychologie sociale*. Paris, Presses Universitaires de France : 357-378

Gadet, Françoise (2003) « Derrière les problèmes méthodologiques du recueil de données » (consulté le 28/07/10)
http://icar.univlyon2.fr/ecole_thematique/idocora/documents/Gadet_Derriere_le_probleme_methodologique.pdf

Gadet, Françoise (2007) : *La variation sociale en français*. (2^e éd. revue et augmentée) Paris, Ophrys

Grosjean, Francois (1982) : *Life with Two Languages: An Introduction to Bilingualism*. Cambridge, Harvard University Press

Grosjean, Francois (2010) : *Bilingual: Life and Reality*. Cambridge, Harvard University Press

Gueunier, Nicole (2003) : « Attitudes and Representations in Sociolinguistics : Theories and Practice » in *International Journal of the Sociology of Language* 160 : 41-62

Hamers, Josiane F. (1997) : « Emprunt » in Marie-Louise Moreau (éd.) : 136-139

Heath, Jefferey (1999) : *A Grammar of Koyra Chiini*. New York, Mouton de Gruyter

Kaufmann, Jean-Claude (1996) : *L'entretien compréhensif*. Paris, Nathan (coll. Sociologie 128)

Ki-Zerbo, Joseph (1978) : *Histoire de l'Afrique noire. D'hier à demain*. Paris, Hatier

Labov, William (1972) : *Sociolinguistic Patterns*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press

Lerebours Pigeonnière, Anne et Jean-Claude Arnaud (éds.) (2001) : *Atlas du Mali*. Paris, Les éditions J.A.

« *L'état de l'Afrique 2010* ». Paris, Jeune Afrique, hors série no 24

Lethierry, Hugues (éd.) (2001) : *Rire en toutes lettres*. Lille, Presses universitaires du Septentrion

Lexander, Kristin (2010) : *Pratiques plurilingues de l'écrit électronique: alternances codiques et choix de langue dans les SMS, les courriels et les conversations de la messagerie instantanée des étudiants de Dakar, Sénégal*. Thèse de doctorat, Université d'Oslo.

Mackey, William F. (1996) : « Langue maternelle, langue première, langue seconde, langue étrangère » in Moreau (éd.) : 183-186

- Maïga, Amidou (2000a) : *Pratiques et représentations linguistiques des locuteurs du songhay au Mali*. Lille, Presses universitaires du Septentrion
- Maïga, Amidou (2000b) : « La situation sociolinguistique au Mali » in P. Dumont (éd) : *La coexistence des langues dans l'espace francophone, approche macrosociolinguistique*. AUPELF-UREF : 159-163. Disponible à <http://www.bibliotheque.refer.org/biblio/details.php?numpubli=5> (consulté le 03/01/09)
- Manessy, Gabriel (1994) : « Pratique du français en Afrique noire francophone » in *Langue française* 104 : 3-19
- Milroy, Lesley (1987) (1^e éd. 1980) : *Language and Social Networks*. Oxford, Blackwell.
- Milroy, Leslie et Matthew Gordon (2003) : *Sociolinguistics: Method and Interpretation*. Malden, Blackwell Publishing
- Moreau, Marie-Louise (éd.) (1997) : *Sociolinguistique : Les concepts de base*. Bruxelles, Mardaga
- Opheim, Marianne (1999) : *L'éducation bilingue au Mali. Le cas de Dougoukouna, 'une école expérimentale en bambara'*. Mémoire de master, Université d'Oslo
- Roaldseth, Live (2010) : « Mali » in Sigrun Johnstad (éd.), *Bybevegelser. Urbanisering og urban kultur i Afrika. Fellesrådets Afrikaårbok 2010*. Oslo, Fellesrådet for Afrika, 195-197
- Romaine, Suzanne (1995) : *Bilingualisme*. (2^e éd.) Oxford, Blackwell
- Sanaker, John Kristian, Karin Holter et Ingse Skattum (2006) : *La francophonie – une introduction critique*. Oslo, Oslo Academic Press
- Skattum, Ingse (1997) : « L'éducation bilingue dans un contexte d'oralité et d'exoglossie : théories et réalités du terrain au Mali » in *Nordic Journal of African Studies*, 6 (2) : 74-106
- Skattum, Ingse (2006) : « La francophonie subsaharienne: Afrique de l'Ouest, Afrique centrale, Djibouti » in Sanaker *et al.* : 161-247
- Skattum, Ingse (2008) : « Mali. In Defence of Cultural and Linguistic Plurialism » in Andrew Simpson (éd.): *Language & National Identity in Africa*. Oxford, Oxford University Press : 98-121
- Skattum, Ingse (2010) : « L'introduction des langues nationales dans le système éducatif au Mali : objectifs et conséquences », in *Journal of Language Contact, THEMA 3* : « Multilingualism in West Africa : Towards a Holistic Perspective » (éds. Friederike Lüpke et Mary Chambers), 247-270. <http://www.jlc-journal.org>
- Thagaard, Tove (2003) : *Systematikk og innlevelse*, Bergen, Fagbokforlaget Vigmostad og Bjørke AS
- Wei, Li (éd.) (2001) : *The Bilingualism Reader*. London et New York, Routledge

ANNEXE 1

Guide d'entretien semi-directif

Date et lieu de l'interview :

I Fiche signalétique de l'enquêté

Nom patronymique : _____
Prénom(s) : _____
Sexe : _____
Année de naissance : _____
Niveau d'études (sans diplôme, CEF, DEF, bac, bac+, école coranique, médersa) _____
Métier(s) _____
Origine ethnique : _____
Origine géographique : _____
Domiciles successifs (lieu(x) et durée(s) de(s) séjour(s)) : _____
Depuis quand habitez-vous à Bamako? _____

II Compétences et usage des langues

- 1 Quelle est votre langue première (celle que vous maîtrisez le mieux) ?
- 2 Quelles autres langues parlez-vous (rangez-les selon la maîtrise) ?
- 3 Langue(s) parlée(s) par votre père ? (par ordre de maîtrise)
- 4 Langue(s) parlée(s) par votre mère ? (par ordre de maîtrise)
- 5 Est-ce que vous trouvez que vous parlez bien le français/le bambara/le songhay ?
- 6 Est-ce que vous auriez souhaité mieux parler le français/le bambara/le songhay ? Pourquoi (pas) ?
- 7 Est-ce que les Songhay parlent français d'une autre manière que les Bambara ?
- 8 Est-ce que les jeunes Songhay habitant à Bamako parlent français/bambara/songhay d'une autre manière que les adultes ?
- 7 Vous parlez quelle langue en famille (grand-parents/ père/ mère/ frères/ soeurs/ mari/ femme(s) /enfants), dans le quartier (avec vos amis/vos voisins), au travail (patron(s)/collègues/clients), à l'école/l'Université (professeurs/ camarades d'études), au marché/ à un inconnu ? (il faut noter la variation selon le contexte informel (famille, quartier) et formel (travail, école/université et selon l'interlocuteur (personnes plus âgées ou hiérarchiquement supérieures/même âge ou plus jeunes, famille, inconnu, etc.)
- 8 Quelle langue utilisez-vous en parlant de politique/ économie/ études/ amour/ filles (garçons)/ sport/ musique/ film (TV, vidéo) /chiffon (fringues) ? (influence du thème sur le discours)

III Représentations linguistiques et culturelles

- 9 Selon vous, est-ce que c'est nécessaire de parler le français/bambara/songhay au Mali / à Bamako ?
- 10 Au Mali, onze des treize langues nationales sont introduites à côté du français dans l'enseignement. Qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce que les enfants apprennent mieux ? Pourquoi ?/ pourquoi pas ?
- 11 Que pensez vous du fait que le français est la seule langue officielle au Mali ? (C'est bien/ ce n'est pas bien). Pourquoi/ pourquoi pas?
- 12 Une grande partie de la population ne le parle pas – est-ce que vous pensez que cela pose des problèmes ? Lesquels ? Si non, pourquoi pas?
- 13 Quels sont d'après vous les avantages de savoir parler français ?
- 14 Est-ce que vous pensez qu'on aurait pu donner au bambara un rôle plus grand au niveau officiel (comme langue officielle) ? Est-ce souhaitable ? Pourquoi/pourquoi pas ?
- 15 Selon vous, est-ce qu'il est possible d'introduire aussi les autres langues nationales dans la vie officielle ? Quelles fonctions pourraient occuper ces langues ?
- 16 Est-ce que vous pensez que le songhay aurait dû avoir un rôle plus important au niveau national ?
- 17 Selon vous, est-ce qu'il y a une différence culturelle entre les Songhays et les Bambaras ?
- 18 Est-ce que il y a une différence culturelle entre les Songhay habitant à Tombouctou et ceux qui habitent à Bamako ?
- 19 Selon vous, comment est-ce que les enfants songhay s'adaptent à la culture et à la langue bambara ?

ANNEXE 2

Questionnaire sociolinguistique

Je prépare un mémoire de master II à l'Université d'Oslo en Norvège sur la situation sociolinguistique ici au Mali, plus précisément sur l'usage des langues et les attitudes linguistiques parmi les Songhay habitant à Bamako. Je vous demande de remplir ce questionnaire aussi objectivement que possible.

Toutes les informations données seront anonymisées.

Je vous remercie de participer à mon enquête.

Anne Modalsli

.....

Date et lieu _____

I	Fiche signalétique de l'enquête
----------	--

Nom patronymique (facultatif) _____

Prénom(s) _____

Sexe _____

Année de naissance _____

Niveau d'études (sans diplôme, CEF, DEF, bac, bac+, école coranique, médersa) _____

Métier(s) _____

Origine ethnique _____

Origine géographique _____

Domiciles successifs (lieu(x) et durée(s) des séjour(s)) _____

Depuis quand habitez-vous à Bamako? _____

II	Compétences et usage des langues
-----------	---

1. Langue première (L1) (langue la mieux maîtrisée) _____

2. D'autres langues parlées et/ou comprises (par ordre de maîtrise) _____

3. Langue(s) du père (par ordre de maîtrise) _____

4. Langue(s) de la mère (par ordre de maîtrise) _____

5. Langue(s) parlée(s) en famille (par ordre de fréquence) _____
- a. avec le père/oncle _____
 - b. avec la mère/co-épouse(s) du père/tante _____
 - c. avec les grands-parents _____
 - d. avec les frères _____
 - e. avec les sœurs _____
 - f. avec le/la conjoint(e)/époux/épouse(s) _____
 - g. avec les enfants _____
6. Langue(s) parlée(s) en dehors de la famille (par ordre de fréquence)
- a. avec des amis de la même ethnie _____
 - b. avec des amis d'autres ethnies _____
 - c. à l'Université (étudiants) _____
 - d. avec les professeurs _____
 - e. au marché _____
 - f. dans le quartier/l'environnement immédiat _____
 - g. avec un inconnu _____
 - h. au travail _____
 - h.i à vos supérieurs _____
 - h.ii à vos pairs (collègues du même niveau) _____
 - h.iii à vos subalternes _____
 - h.iv avec les clients _____
7. Est-ce que vous parlez le français
- a. Souvent
 - b. Assez souvent
 - c. Rarement
8. Est-ce qu'il vous arrive de parler le français en famille ?
- a. Oui
 - b. Non
9. Est-ce qu'il vous arrive de parler le français avec un(e) ami(e) de votre ethnie ?
- a. Oui
 - b. Non
10. Est-ce que vous parlez le bambara
- a. Souvent
 - b. Assez souvent
 - c. Rarement

11. Est-ce qu'il vous arrive de parler le bambara en famille ?
- a. Oui
 - b. Non
12. Est-ce qu'il vous arrive de parler le bambara avec un(e) ami(e) de votre ethnie ?
- a. Oui
 - b. Non
13. Est-ce que vous passez d'une langue à une autre au cours d'une conversation?
- a. Oui
 - b. Non
14. Si oui, quelles sont les langues que vous utilisez au cours d'une même conversation?
- a. Songhay
 - b. Français
 - c. Bambara
 - d. Autres Lesquelles?
15. Si oui, dans quelles circonstances est-ce que vous vous servez de plus d'une langue?
16. Est-ce qu'au Mali les gens parlent français de différentes manières?
- a. Oui
 - b. Non
17. Qu'est-ce qui décide de la manière de parler français (vous pouvez donner plusieurs réponses):
- a. Le niveau d'études
 - b. La langue première
 - c. L'âge
 - d. Le sexe
18. Qui parlent "le mieux" le français ?
19. Est-ce que vous parlez le français
- a. Bien
 - b. Assez bien
 - c. Mal

20. Est-ce que vous souhaitez parler comme un Français?
- a. Beaucoup
 - b. Un peu
 - c. Pas du tout
21. Est-ce que vous parlez le bambara
- a. Bien
 - b. Assez bien
 - c. Mal
22. Est-ce qu'il serait important pour vous de parler mieux le bambara ?

III Représentations et attitudes linguistiques

23. Le français est la langue officielle de votre pays. À votre avis, est-ce un bon choix ?
- a. Oui Pourquoi ?
 - b. Non Pourquoi pas?
 - c. Ça dépend Approfondissez :
24. Est-ce qu'il y a une ou plusieurs langues locales qui pourraient devenir la langue officielle du pays à côté du français ou qui pourraient le remplacer ?
- a. Oui Lesquelles ?
 - b. Non Pourquoi pas?
25. Le français est la langue dominante dans l'enseignement. À votre avis, est-ce que les langues nationales devraient avoir une place plus importante comme langue d'instruction ?
- a. Oui Pourquoi ?
 - b. Non Pourquoi pas?
26. A votre avis, est-ce qu'il serait bon d'utiliser plus souvent les langues africaines à l'écrit?
- a. Oui Pourquoi?
 - b. Non Pourquoi pas?
27. Est-ce que vous êtes gêné de parler une/des langue(s) locales ?
- a. Si oui, la (les) quelle(s) ?
 - b. Dans quelles situations ?
 - c. Non
28. Est-ce que vous êtes gêné de parler le français ?
- a. Oui Dans quelles situations ?
 - b. Non

29. Est-ce que vous souhaitez avoir à la télévision et à la radio

- a. Plus d'émissions en langue(s) africaine(s)
- b. Moins d'émissions en langue(s) africaine(s)
- c. Pas d'émissions en langue(s) africaine(s)
 - i. Si oui, pourquoi ?
 - ii. Si non, pourquoi pas?

30. Est-ce que le songhay est une langue importante à Bamako ?

- a. Oui Pourquoi ?
- b. Non Pourquoi pas?

31. Est-ce qu'il est important pour les enfants songhays qui grandissent à Bamako de parler le songhay ?

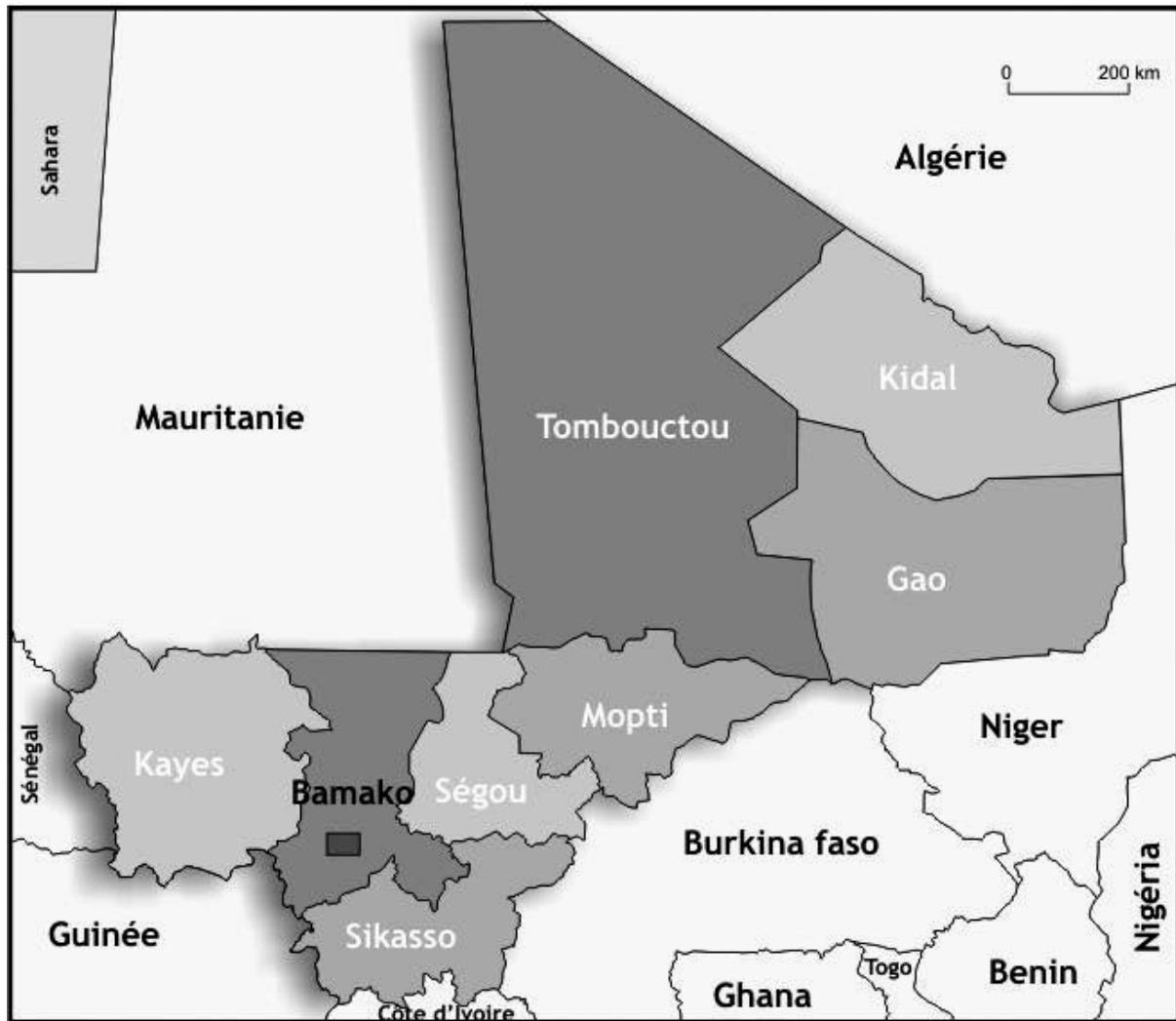
- a. Oui Pourquoi ?
- b. Non Pourquoi pas?

32. Est-ce que il est important pour les enfants songhays qui grandissent à Bamako de parler le bambara ?

- a. Oui Pourquoi ?
- b. Non Pourquoi pas?

ANNEXE 3

Carte du Mali



Kilde : <http://www.alacase.fr/>

ANNEXE 4

Resumé en Norvégien

Oppgaven tar for seg språkbruk og språkholdninger i en trespråklig malisk storfamilie med etnisk tilknytning til minoritetsgruppen songhay. Familien er bosatt i Bamako, landets hovedstad. Den sosiolingvistiske situasjonen i Mali er som i Afrika generelt preget av språklig mangfold: Et tjuetalls nasjonale og lokale språk eksisterer side om side med fransk, som til tross for at det beherskes kun av en svært begrenset del av befolkningen, er landets eneste offisielle språk. Til interetnisk kommunikasjon i den uformelle sfære på nasjonalt plan og i Bamako benyttes som regel nasjonalspråket bambara, som beherskes av omlag 80% av befolkningen. I den nordlige delen av landet er det imidlertid det regionale språket songhay som innehar funksjonen som interetnisk kommunikasjonsspråk. De tre språkene songhay, bambara og fransk er kontinuerlig tilstede i våre informanternes hverdag.

Å studere en songhayfamilie bosatt i den bambaradominerte hovedstaden er interessant av flere årsaker. Til tross for at de ulike etniske gruppene i landet for det meste lever fredelig sammen, er songhayene kjent for å motsette seg den spredningen av bambaraspråket og -kulturen som foregår i Mali. Studien viser hvordan de ulike familiemedlemmene håndterer det å skulle integrere seg i de bambaradominerte omgivelsene og samtidig ivareta egen kultur og eget språk. Den viser også hvordan fransk har en supplerende rolle i denne sammenheng.

Studien har et mikroperspektiv og baserer seg i hovedsak på kvalitative metoderedskap. Under gjennomføringen av feltarbeidet i Bamako i perioden desember 2007 - mars 2008 har jeg foretatt 18 dybdeintervjuer av hovedinformantene, samt daglig observasjon av disse. 72 spørreskjemaer utgjør i tillegg en del av datamaterialet.

Familien består av første- og andregenerasjons migranter: 10 har flyttet fra nord-Mali (Timbuktu) til Bamako i voksen alder, og 8 er født og oppvokst i hovedstaden. Bambaramotstanden er uttalt hos informantene som er oppvokst i Timbuktu, hvis etniske tilknytning er markant. De motsetter seg bambara og bruker dette språket i liten grad. I interetnisk kommunikasjon velger de heller fransk, som på landsbasis har en nøytral rolle i det det ikke favoriserer en etnisk gruppe fremfor en annen. Fransk blir, særlig av den yngre generasjonen, også brukt i intraetnisk kommunikasjon, og det er dette språket som fyller rollen som bærer av moderne og urbane verdier, i motsetning til songhay, som representerer tradisjonen.

Fransk blir altså ikke bare brukt i den formelle sfære. Den funksjonsdelingen som man på et nasjonalt plan finner mellom fransk og de afrikanske språkene er mindre tydelig for informantene som har vokst opp i Timbuktu enn den er for de som har levd hele livet i Bamako. Disse er mindre knyttet til sitt etniske opphav og identifiserer seg i større grad med hovedstadens språk og kultur.